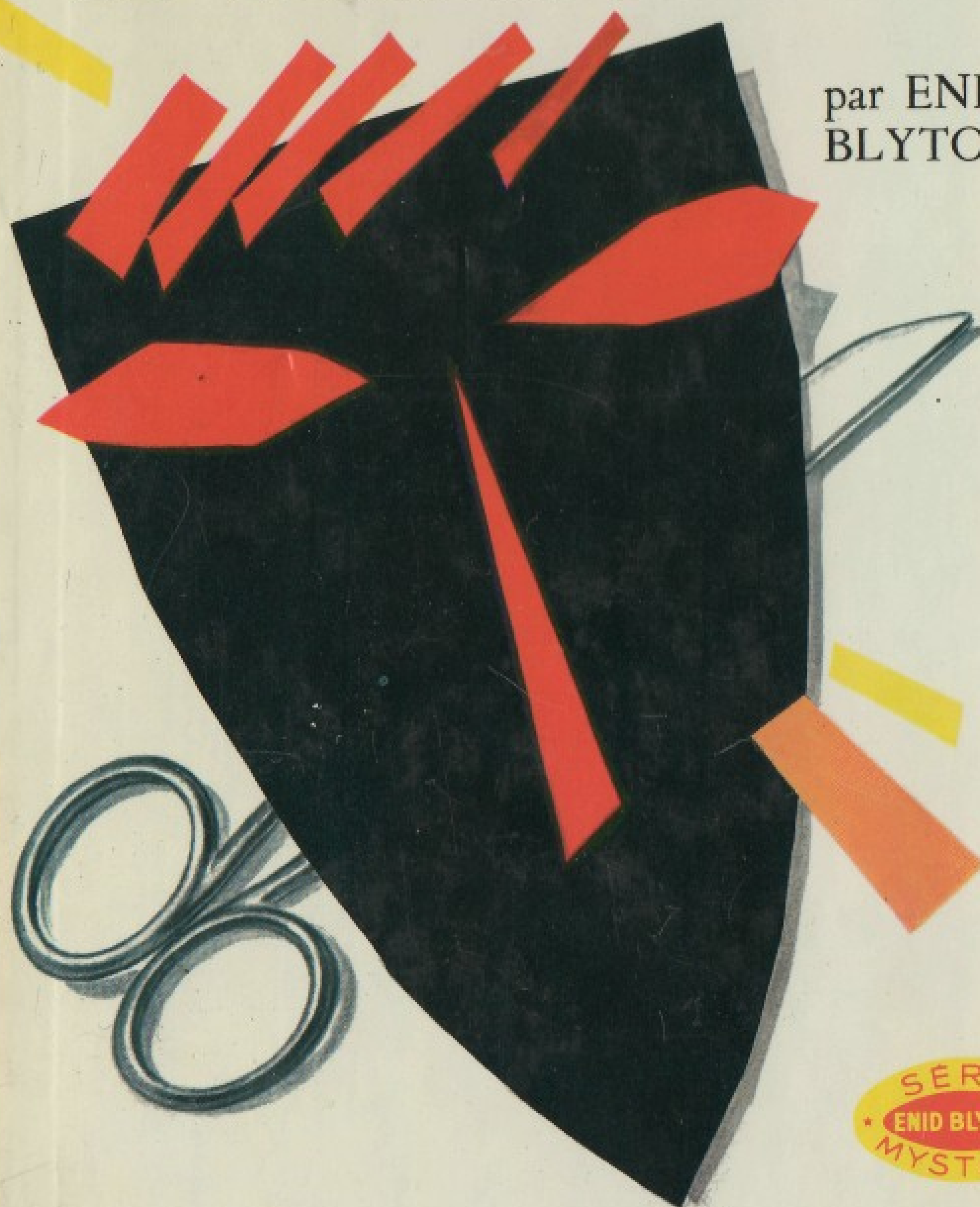
IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

Le Mystère de l'ennemi sans nom

par ENID BLYTON



SÉRIE ENID BLYTON MYSTÈRE

Enid BLYTON

LE MYSTÈRE DE L'ENNEMI SANS NOM

AH ! AH ! s'écrie le gros policeman, on a voulu me jouer un méchant tourr ! On m'envoie de mystérrieux messages ! Mais je sais de qui ça vient ! Ils aurront de mes nouvelles, ces jeunes farrceurrs ! »

M. Groddy n'imagine pas une minute qu'il peut se tromper, que les messages pourraient bien lui avoir été envoyés par d'autres que Fatty et ses camarades...

Mais il se méfie tellement d'eux ! Des galopins qui se débrouillent toujours pour trouver avant lui la solution des énigmes policières !...

S'il avait un peu réfléchi," M. Groddy n'aurait pas apporté, comme sur un plateau, à Fatty et à son équipe, les indices d'une surprenante affaire...

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

LE CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ CONTRE-ATTAQUE
LE CLUB DES CINQ EN VACANCES
LE CLUB DES CINQ JOUE ET GAGNE
LE CLUB DES CINQ VA CAMPER
LE CLUB DES CINQ EN RANDONNÉE
LE CLUB DES CINQ AU BORD DE LA MER
LE CLUB DES CINQ ET LES GITANS
LE CLUB DES CINQ EN ROULOTTE
LA LOCOMOTIVE DU CLUB DES CINQ
ENLÈVEMENT AU CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ ET LES PAPILLONS
LE CLUB DES CINQ ET LE TRÉSOR DE L'ILE
LE CLUB DES CINQ ET LE COFFRE AUX MERVEILLES
LA BOUSSOLE DU CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ AUX SPORTS D'HIVER
LE CLUB DES CINQ ET LES SALTIMBANQUES
LE CLUB DES CINQ ET LE VIEUX PUITS
LE CLUB DES CINQ EN EMBUSCADE
LE CLUB DES CINQ SE DISTINGUE
LE CLUB DES CINQ EN PÉRIL

Série « Clan des Sept »

UN EXPLOIT DU CLAN DES SEPT
LE CARNAVAL DU CLAN DES SEPT
LE CLAN DES SEPT À LA RESCOUSSE
LE CLAN DES SEPT ET L'HOMME DE PAILLE
LE TÉLESCOPE DU CLAN DES SEPT
LE VIOLON DU CLAN DES SEPT
L'AVION DU CLAN DES SEPT
SURPRISE AU CLAN DES SEPT
LE CHEVAL DU CLAN DES SEPT
LE CLAN DES SEPT VA AU CIRQUE
LE CLAN DES SEPT À LA GRANGE AUX LOUPS
BIEN JOUÉ, CLAN DES SEPT !
LE CLAN DES SEPT ET LES BONSHOMMES DE NEIGE
LA MÉDAILLE DU CLAN DES SEPT

Série « Famille Tant-Mieux »

LA FAMILLE TANT-MIEUX
LA FAMILLE TANT-MIEUX EN PÉNICHE
LA FAMILLE TANT-MIEUX EN CROISIÈRE
LA FAMILLE TANT-MIEUX À LA CAMPAGNE
LA FAMILLE TANT-MIEUX PREND DES VACANCES
LA FAMILLE TANT-MIEUX EN AMÉRIQUE

Série « Jojo Lapin »

LES AVENTURES DE JOJO LAPIN
JOJO LAPIN VA À LA PÊCHE

Série « Mystère »

LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR
LE MYSTÈRE DES GANTS VERTS
LE MYSTÈRE DU CARILLON
LE MYSTÈRE DE LA ROCHE PERCÉE
LE MYSTÈRE DE L'ILE AUX MOUETTES
LE MYSTÈRE DE MONSIEUR PERSONNE
LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE
LE MYSTÈRE DES VOLEURS VOLÉS
LE MYSTÈRE DE L'ELÉPHANT BLEU
LE MYSTÈRE DU CHIEN SAVANT
LE MYSTÈRE DU CHAPEAU POINTU
LE MYSTÈRE DES SINGES VERTS
LE MYSTÈRE DU MESSAGE SECRET
LE MYSTÈRE DES VOISINS TERRIBLES
LE MYSTÈRE DU FLAMBEAU D'ARGENT
LE MYSTERE DE LA PÉNICHE
LE MYSTÈRE DE LA GROTTE AUX SIRÈNES

Série « Oui-Oui »

OUI-OUI AU PAYS DES JOUETS
OUI-OUI ET LA VOITURE JAUNE
OUI-OUI CHAUFFEUR DE TAXI
OUI-OUI VEUT FAIRE FORTUNE
BRAVO, OUI-OUI !
OUI-OUI VA À L'ECOLE
OUI-OUI À LA PLAGE
OUI-OUI ET LE GENDARME
OUI-OUI ET LA GOMME MAGIQUE
OUI-OUI CHAMPION
OUI-OUI ET LE PÈRE NOËL
OUI-OUI ET LE CERF-VOLANT
OUI-OUI ET LE VÉLO-CAR
OUI-OUI ET LE CHIEN QUI SAUTE
OUI-OUI PART EN VOYAGE
OUI-OUI ET LE MAGICIEN
UNE ASTUCE DE OUI-OUI
OUI-OUI MARIN
OUI-OUI ET LE LAPINZÉ

Série « Belles Histoires »

BONJOUR LES AMIS !
HISTOIRES DES QUATRE SAISONS
HISTOIRES DE LA LUNE BLEUE
DEUX ENFANTS DANS UN SAPIN
HISTOIRES DU COIN DU FEU
HISTOIRES DE LA VIEILLE HORLOGE
HISTOIRES DU BOUT DU BANC
HISTOIRES DU FAUTEUIL À BASCULE
FIDO, CHIEN DE BERGER

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

LES SIX COUSINS
LES SIX COUSINS EN FAMILLE

Série « Deux Jumelles »

DEUX JUMELLES EN PENSION
DEUX JUMELLES ET TROIS CAMARADES
DEUX JUMELLES ET UNE ECUYÈRE
HOURRA POUR LES JUMELLES !
CLAUDINE ET LES DEUX JUMELLES
DEUX JUMELLES ET DEUX SOMNAMBULES

Série « Mystère »

LE MYSTÈRE DU GOLFE BLEU
LE MYSTÈRE DE LA CASCADE
LE MYSTÈRE DU VAISSEAU PERDU
LE MYSTÈRE DE L'HÉLICOPTÈRE
LE MYSTÈRE DU MONDIAL-CIRCUS
LE MYSTÈRE DU PAVILLON ROSE
LE MYSTÈRE DE LA RIVIÈRE NOIRE
LE MYSTÈRE DU CAMP DE VACANCES
LE MYSTÈRE DU CHAT SIAMOIS
LE MYSTÈRE DE LA MAISON VIDE
LE MYSTÈRE DU SAC MAGIQUE
LE MYSTÈRE DU VOLEUR INVISIBLE
LE MYSTÈRE DE LA MAISON DES BOIS
LE MYSTÈRE DU CHAT BOTTÉ
LE MYSTÈRE DU CAMION FANTÔME
LE MYSTÈRE DU COLLIER DE PERLES
LE MYSTÈRE DE LA FÊTE FORAINE
LE MYSTÈRE DU CANICHE BLANC
LE MYSTÈRE DES ENVELOPPES MAUVES
LE MYSTÈRE DE LA CHALOUPE VERTE
LE MYSTÈRE DE L'ENNEMI SANS NOM

dans les Grands Livres Hachette

Volumes Trois en Un

LE CLUB DES CINQ ET LE TRÉSOR DE L'ILE, LE CLAN DES SEPT À LA RESCOUSSE, LE MYSTÈRE DE LA ROCHE PERCÉE
LE CLUB DES CINQ VA CAMPER, LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE, FIDO CHIEN DE BERGER

ENID BLYTON

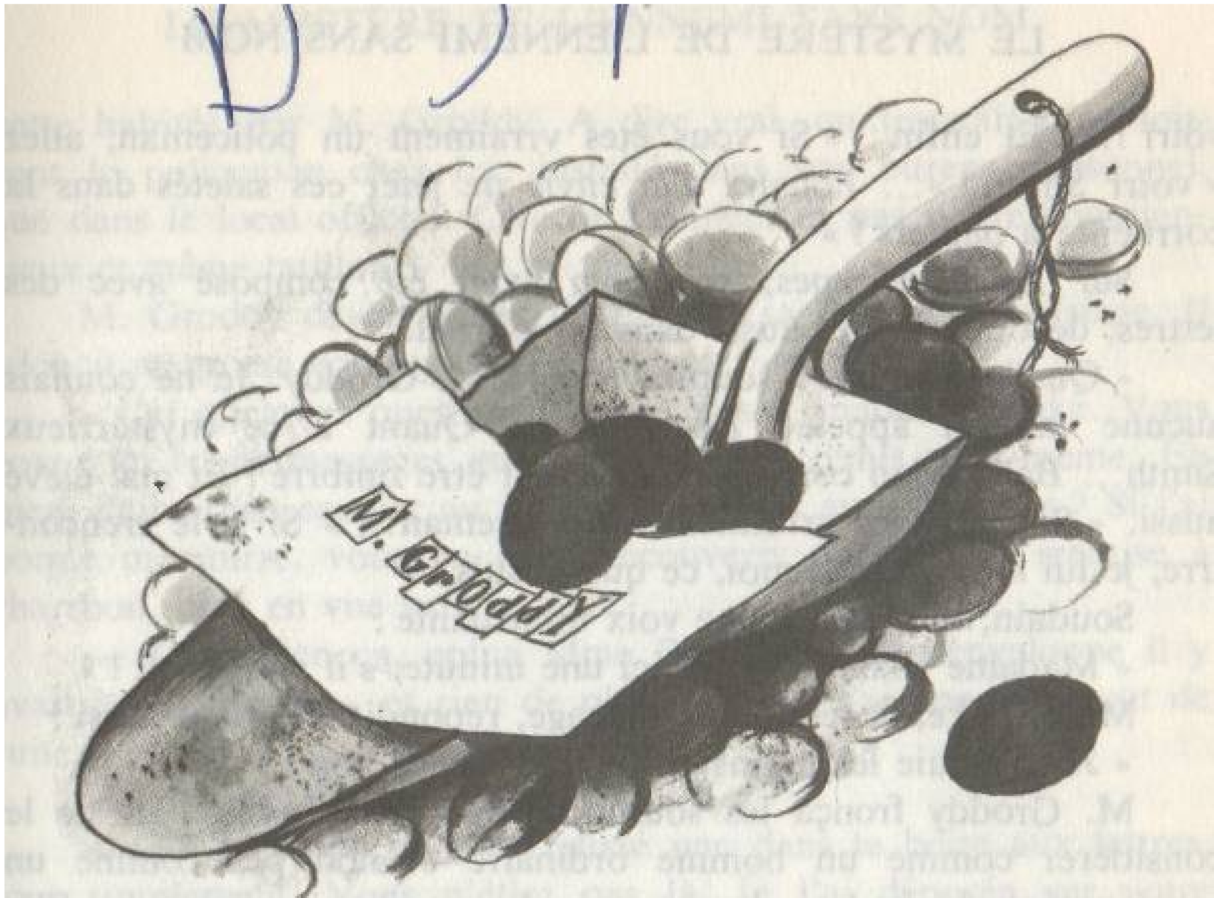
LE MYSTÈRE
DE
L'ENNEMI SANS NOM

ILLUSTRATIONS DE JACQUES FROMONT

HACHETTE
366

TABLE DES MATIÈRES

I.	Un policeman en colère	6
II.	Un mystère sous roche	15
III.	Le cinquième message	22
IV.	La mission de Ray	30
V.	Premier indice	37
VI.	A la recherche des « Lierres »	45
VIL	Un certain Monsieur Smith	51
VIII.	Une visite à Monsieur Groddy	60
IX.	Des ennuis pour les Groddy !	66
X.	Une énigme indéchiffrable	73
XI.	Visite aux « Cèdres »	78
XII.	Les confidences de Monsieur Simley	85
XIII.	Cirrculez est content	92
XIV.	Fatty se démène	100
XV.	Un plan merveilleux !	107
XVI.	«Habits!... Chiffons!..;»	114
XVII.	Une heureuse découverte !	122
XVIII.	Les Détectives discutent	130
XIX.	Pas de chance!	137
XX.	Fatty enquête	145
XXI.	Ray passe à l'attaque !	153
XXII.	«Les Cèdres» livrent leur secret.	164



CHAPITRE PREMIER

UN POLICEMAN EN COLÈRE

CE MATIN-LÀ, M. Groddy, le policeman du village de Peterswood, était fort en colère. Assis à son bureau, il examinait trois feuilles de papier alignées devant lui. A côté se trouvaient trois enveloppes très ordinaires. Sur chacune des feuilles, des mots inégalement répartis formaient des lignes quelque peu tortueuses.

« Tous ces mots ont été découpés dans un journal et collés ensuite surr une feuille blanche ! grommela M. Groddy qui roulait terriblement les « r » en parlant. Ainsi, l'auteurr de ce texte était assurré qu'on ne rreconnaîtrrait pas son écrriturre. Qu'est-ce que ces billets veulent bien dirre ?... « Demandez à Smith quel est son « vérritable nom. » Qui donc est Smith ?... « Faites-le parrtirr des « *Lierrres.* » Qu'est-ce que cela signifie ? Je voudrrais bien le savoirr !...

Et enfin : « Si vous êtes vrraiment un policeman, allez « voirr Smith ! »... Pouah ! J'ai envie de jeter ces saletés dans la corrbeille à papiers ! »

Sur les enveloppes, son nom avait été composé avec des lettres, découpées elles aussi dans un journal.

« Quelle histoirre ! soupira encore M. Groddy. Je ne connais aucune maison appelée *Les Lierrres.* Quant à ce mystérrieux Smith... Bah ! Mon corrrespondant doit être timbrré ! Et mal élevé aussi. « Si vous êtes vrraiment un policeman... » Si je le rrencon-trre, je lui montrrerrai, moi, ce que je suis ! » Soudain, il appela d'une voix tonitruante : « Madame Blake ! Venez ici une minute, s'il vous plaît ! » Mme Blake, la femme de ménage, répondit en criant aussi : « Je m'essuie les mains et j'arrive. Tenez bon ! » M. Groddy fronça les sourcils. Mme Blake avait l'air de le considérer comme un homme ordinaire et non pas comme un représentant de la Loi devant qui chacun devait s'incliner. Elle aurait dû accourir au premier appel, sans répliquer.

Elle arriva au bout de trois ou quatre minutes, hors d'haleine comme si elle venait de courir un marathon.

« Vous m'avez interrompue au beau milieu de ma vaisselle, commença-t-elle. Et autant vous le dire tout de suite : il faut que vous achetiez deux nouvelles tasses et un...

— Je n'ai pas le temps de discuter vaisselle en ce moment, répondit M. Groddy assez sèchement. Je vous ai ap...

- C'est comme la nappe. Elle part en lambeaux. Je ne peux plus la laver sans...»

Sévère, le policeman la rappela à l'ordre :

« Madame Blake ! Je vous ai fait venirr pourr une converrsation sérrieuse.

— Bon, bon ! De quoi s'agit-il ? »

S'il l'avait pu, M. Groddy aurait fourré la bavarde au violon pour lui apprendre à tenir sa langue. Et pourtant, comme il était célibataire, les services de Mme Blake lui étaient précieux. Elle tenait à peu près bien son ménage et donnait même de temps à autre un coup de balai au poste de police contigu à la maisonnette habitée par M. Groddy.

A dire vrai, on trouvait plus souvent le policeman chez lui, installé dans son bureau personnel, que dans le local officiel. Cela ne l'empêchait pas d'être consciencieux et même tatillon.

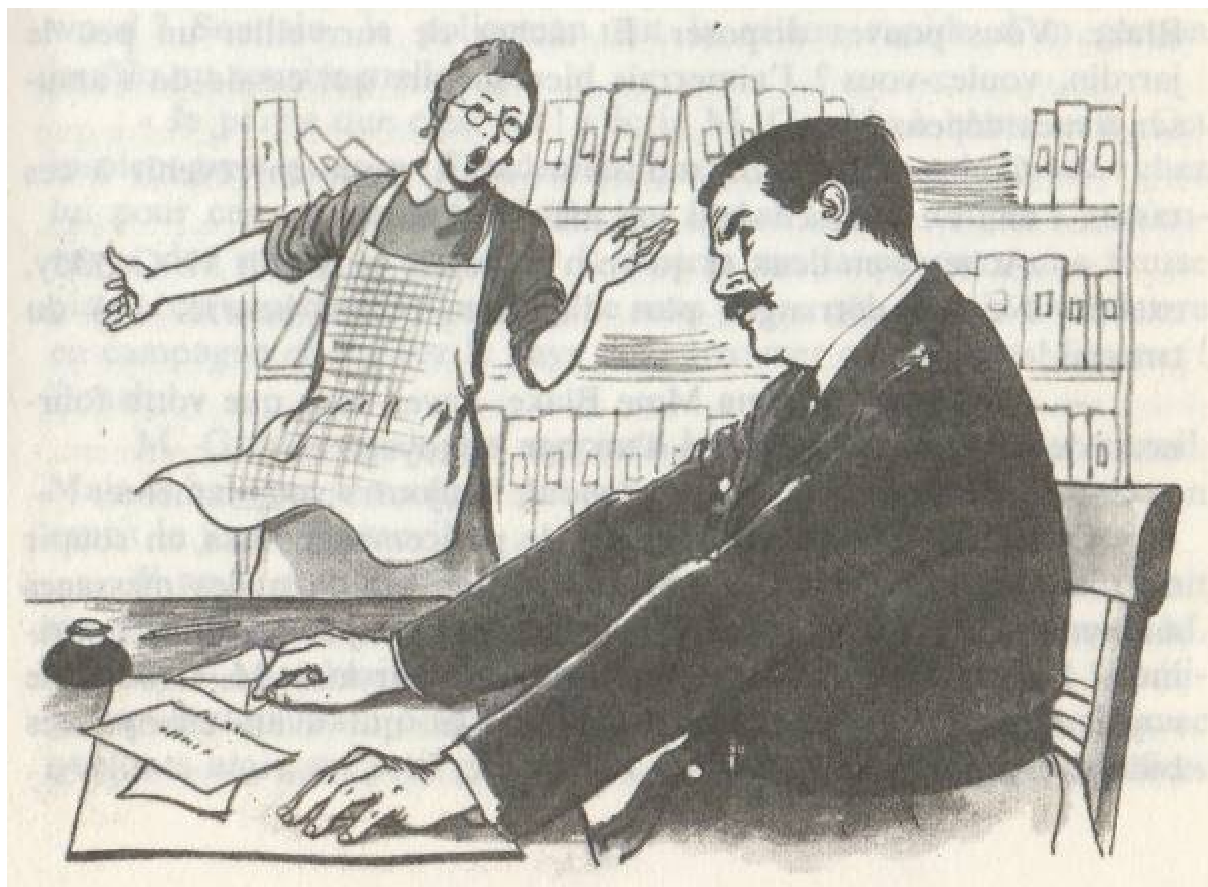
M. Groddy devait éviter de froisser sa femme de ménage. Il adoucit sa grosse voix.

« J'ai quelques questions à vous poser, madame Blake. Vous voyez ici trrois messages que vous m'avez rremis vous-même. Eh bien, j'aimerrais savoirr au juste où vous les avez trrouvés ? Si j'ai bonne mémoirre, vous en avez découverrt un dans la rremise à charrbon, bien en vue surr la pelle.

— C'est bien ça, opina Mme Blake. Et sur l'enveloppe il y avait « M. Groddy » et rien de plus. Je vous l'ai apportée tout de suite.

— Et où étaient les deux autrres ?

— Eh bien, on en avait glissé une dans la boîte aux lettres, tout simplement. Vous n'étiez pas là. Je l'ai déposée sur votre bureau. L'autre était sur le couvercle de la poubelle, avec une



pierre pour l'empêcher de s'envoler. Je me suis même dit comme ça que c'était bizarre, toutes ces lettres qui...

- Oui, oui, coupa M. Groddy avec impatience. Mais n'avez-vous jamais aperrçu quelqu'un en trrain de rrôder dans les parrages ? Il a fallu escalader la barrrièrre du jarrdin pourr déposer ces enveloppes dans la cabane à charrbon et surr la poubelle à la porrte de la cuisine.

- Non, je n'ai vu personne, affirma Mme Blake. Faites-moi confiance : si j'avais vu un rôdeur, j'aurais pris mon balai et je lui en aurais donné un bon coup sur la tête. Au sujet de ces billets, monsieur... sont-ils très importants ?

— Non, déclara M. Groddy. Rrien qu'une rridicule plaisanterie... A prropos, vous ne connaîtrriez pas une prroprriété baptisée *Les Lierrres,* parr hasarrd ?

- *Les Lierres 1* Non... ma foi, non. Mais peut-être voulez-vous dire *Les Peupliers.* Parce que, dans ce cas, je connais très bien le monsieur qui habite là. Je vais faire son ménage deux fois par semaine. Il est très gentil et...

- J'ai dit *Les Lierrres,* pas *Les Peupliers* ! Merrci, madame Blake. Vous pouvez disposer. Et tâchez de surrveiller un peu le jarrdin, voulez-vous ? J'aimerrais bien savoirr qui essaie de s'amuser à mes dépens !

— Comptez sur moi, monsieur. Mais, pour en revenir à ces tasses, l'une s'est cassée dans ma main et l'autre...

- Achetez-en deux et qu'on n'en parrle plus ! dit M. Groddy, excédé. Ne me dérrangez plus d'ici une bonne heurre. J'ai du trravail!

- Moi aussi, affirma Mme Blake. Savez-vous que votre fourneau de cuisine aurait besoin d'un bon nettoyage et...

- Ça va, ça va... cessez donc de toujourrs vous lamenter ! » Quand la bavarde eut disparu, le policeman poussa un soupir de soulagement. Puis il se replongea dans l'examen des messages anonymes. Dans quel journal avaient été découpés les mots imprimés? Il aurait été sans doute utile de le savoir mais M. Groddy ne voyait pas le moyen de le découvrir. Et qui avait envoyé ces billets ? Et pourquoi?

A la connaissance de M. Groddy, il n'existait aucune maison appelée *Les Lierres* à Peterswood. Le gros homme se leva pour prendre un plan de la région qui ne lui apprit rien. Alors il eut l'idée de téléphoner au receveur des Postes.

« S'il vous plaît, dit-il, j'aurrais besoin d'un rrenseignement. Existe-t-il dans notrre commune une maison — peut-êtrre nouvellement constrruite — appelée *Les Lierrres* ?

— *Les Lierres 1* répéta le receveur. *Les Lierres...* Non, ma foi non ! Jamais entendu parler !

— Et connaîtrriez-vous parr hasarrd un cerrtain Smith qui...

— Oh ! Des Smith, je peux vous en donner l'adresse d'une bonne quinzaine qui habitent Peterswood ! En voulez-vous la liste ?

— Non, merrci ! » soupira M. Groddy avec un gémissement. Il raccrocha et contempla de nouveau les trois messages. Pas

d'adresse. Pas de signature. D'où venaient-ils ? Qui les avait envoyés ? Avaient-ils une signification réelle... ou ne constituaient-ils qu'une grossière plaisanterie ?

Une plaisanterie ? Mais qui aurait osé jouer pareil tour à l'imposant M. Groddy, l'honorable représentant de la loi à Peterswood? Soudain, le policeman eut la vision rapide d'un garçon joufflu au sourire malicieux.

« Je parrie que c'est lui ! s'écria M. Groddy à haute voix. Cet insolent grros garrçon ! Frrederrick Trrotteville ! Il est de rretourr chez lui pour ces vacances de Noël et... Pouah ! Quel toupet de m'envoyer des messages parreils ! Il désirre me lancer surr une fausse piste, cerrtainement ! Il s'imagine sans doute que je vais me mettrre en campagne et écumer le pays pour trrouver ces maudits *Lierrres* ! Pouah ! »

M. Groddy avait des rapports à rédiger. Il se mit au travail. Mais la besogne n'avançait pas vite, car il ne pouvait chasser de son esprit le jeune Trotteville.

Il ne le connaissait que trop bien ! Frederick Trotteville était un joyeux garçon de treize ans que tout le monde — sauf M. Groddy - - semblait beaucoup apprécier. Doté d'une vive intelligence et d'un flair policier quasi miraculeux, il avait formé, avec quelques amis, un petit groupe qui s'intitulait « Les Cinq Détectives

et leur Chien » et dont il était le chef. Ses amis l'appelaient Fatty, par allusion au gros acteur comique américain que l'on voit dans les vieux films et aussi parce que les initiales de son nom — Frederick Adalbert Trotteville — étaient les trois premières lettres de Fatty ! Donc, Fatty avait le don de résoudre les énigmes. En outre, il adorait se déguiser... et jouer des tours aux gens. M. Groddy n'aimait pas les enfants et éprouvait une solide antipathie à l'égard de Fatty et de ses amis.

Ceux-ci étaient au nombre de quatre : Lawrence et Margaret Daykin, dits Larry et Daisy, âgés respectivement de 13 et 12 ans, d'une part... De l'autre: Philip et Elizabeth Hilton, dits Pip et Betsy. Pip avait douze ans, Betsy huit seulement. Quant au chien des « Détectives », c'était en fait celui de Fatty : un gentil petit fox-terrier appelé Foxy.

M. Groddy était au milieu de son second rapport quand Mme Blake arriva en courant, hors d'haleine à son habitude.

« Monsieur ! Monsieur ! Voilà encore un de ces messages ! » annonça-t-elle, en lui tendant une enveloppe semblable aux trois autres.

Elle se tenait devant lui, haletante, les yeux ronds de curiosité. Le policeman considéra l'enveloppe. Oui ! Son nom était bien dessus, composé de lettres imprimées, découpées puis collées avec soin. De toute évidence, le message avait la même provenance que les précédents.

« Vous n'avez vu personne ? Et où avez-vous trrouvé ceci ? demanda le policeman en ouvrant l'enveloppe avec précaution.

— Je venais de finir ma vaisselle, expliqua Mme Blake. J'ai fourré mon torchon dans le sac à linge... et qu'est-ce que j'ai trouvé juste sur le linge sale ? Cette enveloppe ! Entre parenthèses, ce torchon est une vraie loque et...

— Quelqu'un est-il entrré à la cuisine ce matin ?

— Seulement le garçon boucher, monsieur. Il apportait vos côtelettes.

— Le garrçon boucher ! » s'écria M. Groddy. Sur quoi il poussa un véritable beuglement qui mit presque Mme Blake en déroute. Un garçon boucher ! Voilà qui confirmait ses soupçons.



« Ce garrçon boucher, l'avez-vous vu ? demanda-t-il encore.

— Non, monsieur. J'étais là-haut, en train de faire votre lit. Il m'a crié qu'il laissait la viande sur la table et il est reparti en sifflant.

— Parrfait ! Je sais ce que je voulais savoirr ! Merrci, madame Blake. Je dois sorrtirr à prrésent. Vous serrez sans doute contente d'apprrendrre que, désorrmais, il n'y aurra plus de ces mystérrieux billets déposés un peu parrtout dans ma maison. Le garrçon boucher ! En vérrité ! Je vais lui montrrer de quel bois je me chauffe, moi !

— Mais Charlie Jones est un brave garçon ! tenta de protester Mme Blake, médusée.

— Ce n'est pas de Charrlie Jones que je parrle, répondit M. Groddy en coiffant son casque et en se préparant à sortir. Je pense à quelqu'un d'autrre... Et ce quelqu'un d'autrre va avoirr de mes nouvelles à brref délai ! »

Mme Blake aurait bien voulu en savoir plus long, mais le policeman ne s'expliqua pas davantage sur ses intentions. Il sortit

de son bureau d'un pas majestueux, alla prendre sa bicyclette sous un appentis et s'en alla...

Tout en pédalant, il pensait aux quatre messages qu'il avait fourrés dans sa poche... Au quatrième surtout !

Comme les textes précédents, le dernier était composé de mots découpés dans un journal et collés sur une feuille de papier :

Si vous n'allez pas rendre visite au nommé Smith, vous le regretterez !

M. Groddy pinça les lèvres :

« C'est ce garrnement, Frrederrick Trrotteville ! Oui ! Je suis sûrr que c'est lui qui cherrche à s'amuser à mes dépens ! songea le policeman en pédalant avec rage. Cette fois-ci, il s'est déguisé en garrçon boucher ! Cela lui est, du rreste, déjà arrrivé. Il a commis une errreurr grrossièrre en rrécidivant. Attends, attends, mon petit ! Tu vas voirr comment je vais te coincer ! »

M. Groddy arriva en vue de la propriété des parents de Fatty. La grille était ouverte. Il la franchit et remonta l'allée à toutes pédales en direction de la maison.

A peine avait-il parcouru quelques mètres qu'un petit fox-terrier jaillit d'un buisson et, aboyant furieusement, se mit à courir à côté de lui dans l'espoir de lui happer le gras du mollet.

Le gros homme lui lança un coup de pied.

« Allez ! Cirrculez ! Cirrculez ! jeta-t-il. Tu ne vaux pas plus cherr que ton maîtrre, sale chien ! Ah ça ! Veux-tu cirrculer à la fin ? »

« Cirrculez » était le mot favori du policeman qui l'employait à tout bout de champ, en roulant le « r » de façon magnifique. Cette manie amusait beaucoup les « Cinq Détectives » qui en étaient venus à baptiser M. Groddy... Cirrculez, tout simplement.

Soudain, celui-ci s'entendit interpeller par une voix juvénile :

« Bonjour, monsieur Groddy ! »

C'était Fatty. Puis le jeune garçon s'adressa à son chien.

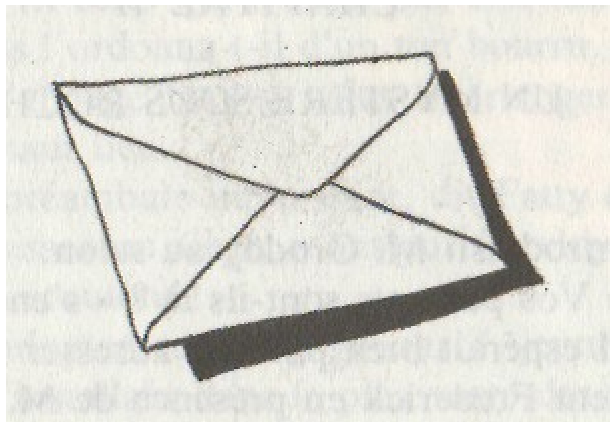
« Ici, Foxy ! Veux-tu finir, vilain ! C'est ainsi que tu traites ton meilleur ami ? »

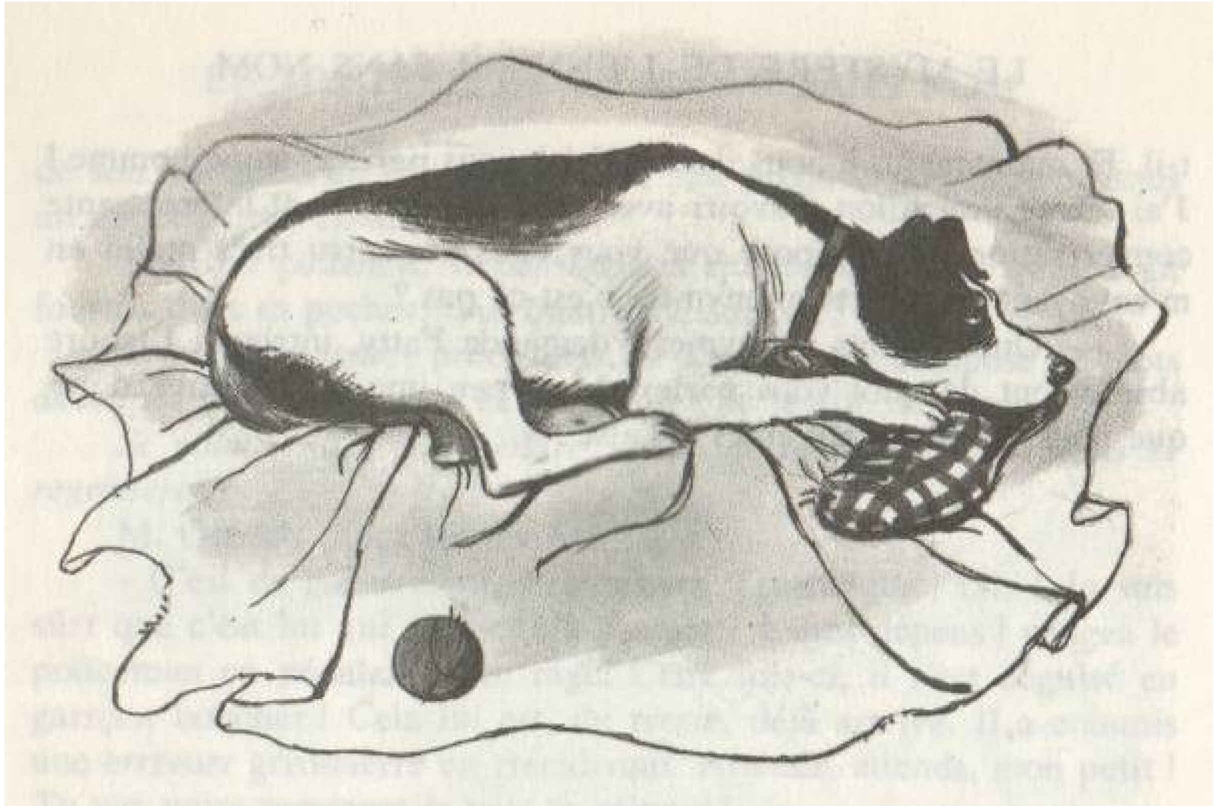
Furieux, le policeman mit pied à terre.

« Tâchez de fairre tenirr trranquille ce maudit chien ! s'écria-t-il.

Et maintenant, à nous deux ! J'ai à vous parrler, jeune homme ! J'ai même l'intention d'avoirr avec vous une longue et intérressante converrsation ! Je suppose que vous vous êtes crru trrès malin en m'envoyant ces billets anonymes, n'est-ce pas ?

— Quels billets anonymes ? demanda Fatty, intrigué. J'ignore absolument de quoi vous parlez. Mais peu importe ! Entrez donc, que nous puissions bavarder à l'aise ! »





CHAPITRE II

UN MYSTÈRE SOUS ROCHE

FATTY introduisit M. Groddy au salon. « Vos parrents sont-ils là? » s'enquit le policeman. Il espérait bien pouvoir adresser une verte semonce à l'insolent Frederick en présence de M. et Mme Trotteville. Ceux-ci sauraient alors de quoi leur précieux fils était capable !

« Non, répondit Fatty. Ils sont sortis. Mais Larry et les autres sont là-haut. Je suis sûr qu'ils seront heureux d'entendre ce que vous avez à dire. Nous nous ennuyons un peu pendant ces vacances ! Aucun mystère à débrouiller, hélas ! Mais peut-être venez-vous nous demander de vous aider à éclaircir un problème policier ? C'est ça qui serait chic ! »

M. Groddy, irrité, trouva enfin l'occasion de placer un mot : « Ah ! Vos amis sont ici ! Eh bien, appelez-les ! »

Cirrculez, à l'avance, était tout content de terroriser les enfants. Ça apprendrait à ces jeunes sacripants à lui jouer des farces !

Fatty appela ses camarades d'une voix de stentor qui fit sursauter le policeman et incita Foxy à aboyer frénétiquement.

On entendit le bruit d'une galopade dans l'escalier. Larry, Daisy, Pip et Betsy firent irruption dans la pièce, impatients de savoir pourquoi Fatty avait besoin d'eux. A la vue de Cirrculez, ils s'arrêtèrent net.

« Oh ! bonjour, monsieur Groddy ! murmura Larry, surpris. Quelle agréable rencontre !

— Vous voilà donc tous rréunis, grommela le policeman. Je suppose que vous êtes en trrain de comploter quelque méchant tourr, comme d'habitude ?

— Pas exactement ! répondit Pip. Mme Trotteville organise une vente de charité et nous trions des objets, au grenier. Si vous avez quelque chose à nous donner, monsieur Groddy... un vieux casque, par exemple, il sera le bienvenu. Je pense qu'il se vendra très bien. »

Le policeman fit celui qui n'avait pas entendu.

« Asseyez-vous ! ordonna-t-il d'un ton bourru. Je suis ici pourr un motif grrave. J'ai jugé bon de vous interrroger avant de fairre mon rrapporrt en haut lieu.

- Voilà un préambule intéressant, dit Fatty en prenant place sur le divan. Choisissez un siège, monsieur Groddy. Et maintenant, parlez ! Nous vous écoutons !

— Inutile d'adopter ce ton goguenarrd, jeune homme ! répliqua Cirrculez en s'installant dans le plus vaste des fauteuils. Je vais vous rrabattrre votrre caquet, moi ! Et pourr commencer... pourr -quoi n'étiez-vous pas au grrenier avec les autrres ? »

La question parut surprendre Fatty.

« J'avais descendu quelques petits meubles, expliqua-t-il, et j'étais en train de les empiler dans le garage. Puis j'ai entendu Foxy aboyer. Comprenant que nous avions une visite, je me suis avancé à votre rencontre.

— Votrre explication ne m'abuse pas ! Je sais parrfaitement ce que vous avez fait ce matin ! affirma M. Groddy. Vous vous êtes

déguisé en garrçon boucher, n'est-il pas vrrai ? Vous voyez que je suis au courrant ! Comme cela vous est déjà arrrivé, vous avez noué un tablier rrayé autourr de votrre taille, puis vous avez mis une perrruque rrousse et...

— Désolé ! dit Fatty. Mais je suis obligé de vous donner un démenti. Il aurait sans doute été plus amusant de parader en ville sous le déguisement d'un garçon boucher, mais la vérité est que j'étais ici à trier des affaires dans un grenier poussiéreux. Je ne peux tout de même pas mentir pour vous faire plaisir, n'est-ce pas ? Ma conscience s'y oppose. J'affirme donc que je n'ai pas joué au garçon boucher ce matin.

— Vrraiment ? s'écria M. Groddy en élevant la voix. Et je suppose aussi que vous n'êtes pas venu chez moi pour déposer une lettrre dans mon sac à linge ? Et ce n'est sans doute pas vous non plus qui avez laissé une autrre lettrre surr la pelle à charrbon ? »

L'étonnement de Fatty et de ses amis n'était pas feint. Tous les cinq échangeaient des regards surpris. Ils se demandaient de quoi M. Groddy pouvait bien parler.

« Sans doute aussi, continua le policeman, allez-vous affirrmer que ce n'est pas vous qui avez placé un autrre billet surr le couverrcle de ma poubelle ? »

Les enfants, de plus en plus ahuris, gardaient le silence.

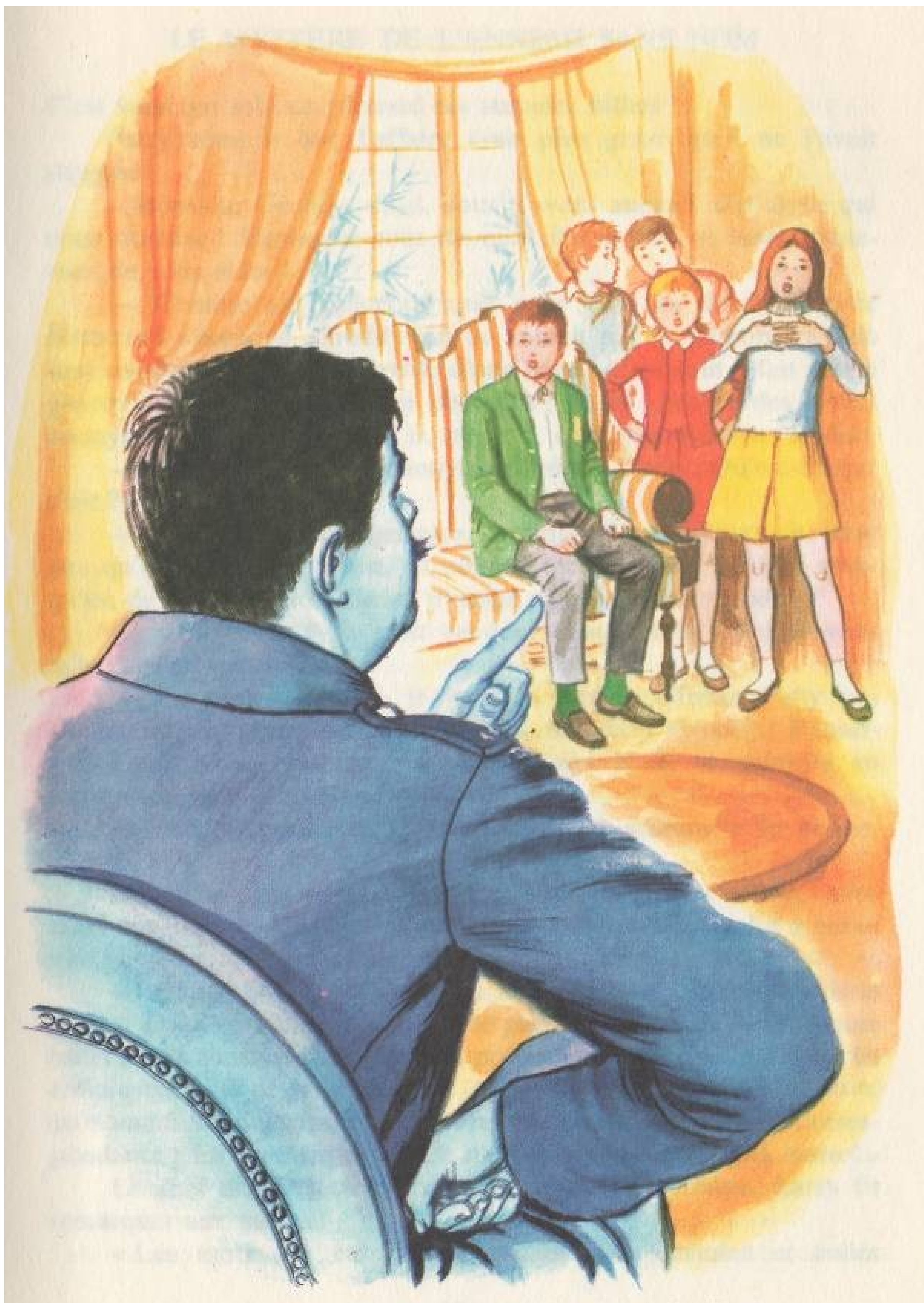
« Où allez-vous mettrre le prrochain ? demanda le gros homme d'un ton sarcastique. Voyons, dites-le-moi ! J'aimerrais le savoirr pourr aller l'y cherrcher tout drroit !

— Eh bien, répondit Fatty en ayant l'air de réfléchir, pourquoi pas dans l'arrosoir ? Ou encore dans votre cabas à provisions... ?

— Ou sur votre table de nuit ? enchaîna Larry, entrant à son tour dans le jeu. Ce serait plus commode pour vous. Vous l'auriez juste sous le nez à votre réveil ! »

M. Groddy, rouge de colère, foudroya les enfants du regard. Effrayée, Betsy fut sur le point de se sauver. Elle n'aimait pas du tout Cirrculez quand il fronçait ainsi ses gros sourcils.

« Si vous crroyez êtrre drrôles ! s'écria le policeman dans un rugissement. Je suis plus convaincu que jamais de votrre culpabilité.



« Je suis plus convaincu que jamais de votre culpabilité. »

C'est vous qui m'avez adrressé ces stupides billets ! »

Fatty comprit que l'affaire était plus grave qu'il ne l'avait supposé.

« Monsieur Groddy, dit-il, nous n'avons aucune idée de ce qui vous tracasse ! Expliquez-nous de quoi il retourne et nous essaierons de vous aider !

— Comme si j'ignorrais que vous êtes au fond de cette histoirre ! s'écria M. Groddy qui ne voulait pas en démordre. Cela sent son Frrederrick Trrotteville d'une lieue ! C'est tout à fait votrre genrre de vous moquer ainsi des gens ! Mais envoyer des billets anonymes dépasse vrraiment la mesurre, c'est moi qui vous le dis !

— Des billets ano... anonymes? répéta Betsy. Qu'est-ce que c'est?

— Des lettres sans signature, expliqua Fatty. L'auteur ne veut pas qu'on sache qui il est, tu comprends. C'est en général quelqu'un de méchant et de lâche, n'est-ce pas, monsieur Groddy ?

— Exactement ! Et c'est ce que vous êtes en effet si vous m'avez adrressé ces billets.

— Ce n'est pas moi, je vous le répète, affirma Fatty qui commençait à perdre patience. Voyons,- monsieur Groddy ! Renseignez-nous ! Dites-nous ce qui s'est passé ! Nous ne sommes au courant de rien.

— Je suis perrsuadé du contrrairre ! » grommela le policeman.

Il fouilla dans sa poche et en retira les quatre lettres, avec leurs enveloppes. Il les tendit à Fatty qui les prit et les lut à haute voix.

« Premier billet : « Demandez à Smith quel est son véritable nom. » Deuxième billet : « Faites-le partir des *Lierres.* » Troisième billet : « Si vous êtes vraiment un policeman, allez voir Smith. » Et enfin quatrième et dernier billet : « Si vous n'allez pas rendre visite au nommé Smith, vous le regretterez ! » Eh bien ! Drôle de correspondance ! Et regardez tous ! Ce n'est même pas écrit à la main!»

Le chef des Détectives passa les billets à la ronde. Larry fit remarquer aux autres :

« Les mots ont été découpés dans des journaux et collés

ensuite sur des feuilles de papier. Pas de danger, ainsi, que l'on puisse identifier l'auteur de ces messages d'après son écriture.

— Qui peut bien être Smith ? murmura Fatty. Et où se trouvent *Les Lierres* ?

— Je ne connais aucune villa de ce nom, déclara Daisy. Dans notre rue, il y a bien *Les Peupliers...*

— Et dans la nôtre, ajouta Betsy, il y a *Les Cèdres* et *Les Marronniers.* Mais *Les Lierres,* non, je ne vois pas !

— Ce Smith, reprit Fatty, les yeux fixés sur les billets, pourquoi faut-il le chasser des *Lierres* ? Et pourquoi M. Groddy devrait-il lui demander quel est son nom véritable ? Il s'agirait donc de quelqu'un se cachant sous un faux nom ? C'est bien bizarre !

— Tu peux même dire que c'est très mystérieux ! s'écria Pip plein d'espoir. Et nous qui déplorions précisément de n'avoir aucune énigme à résoudre pendant ces vacances ! »

Fatty se tourna vers le policeman :

« Vous dites avoir trouvé ces billets dans un sac à linge, sur la pelle à charbon et sur le couvercle de votre poubelle ? Mais le quatrième, où était-il ?

— Vous le savez bien ! Dans ma boîte aux leurres ! C'est ma femme de ménage, Mme Blake, qui les a trrouvés tous les quatrre. Quand elle m'a apprris que le garrçon boucher était passé ce matin, au moment où est arrrivé le derrnier message, j'ai tout de suite comprris que...

— Vous vous êtes trompé, dit Fatty. Vous feriez mieux d'aller questionner le véritable garçon boucher. A moins que vous ne préfériez que je m'en charge ? Votre histoire est très intéressante, monsieur Groddy. Je devine qu'il y a un mystèrre derrière !

— Je m'en doute aussi. Et ce mystère s'appelle Frrederrick Trrotteville ! Inutile de continuer à mentirr !

— Je ne mens jamais, vous devriez le savoir. Il m'arrive de faire des farces, bien sûr, mais je dis toujours la vérité. Voici vos lettres, monsieur Groddy ! »

Le policeman prit les messages et les jeta à terre. « Vous pouvez les garrder ! s'écria-t-il en roulant des yeux furieux. Mais garre à vous! S'il en arrrivé une cinquième, je ferrai

un rrapporrt contrre vous au superrintcndant Jenks !

— Vous feriez aussi bien de le prévenir sans tarder, conseilla Fatty. Ces messages peuvent être importants ! Et le superintendant saura découvrir leur auteur, lui ! »

M. Jenks était un ami des enfants. Déjà, en diverses circonstances, il avait pu apprécier l'aide que lui avaient apportée les Détectives et tout spécialement Fatty.

« Monsieur Groddy ! suggéra soudain Pip. Pourquoi ne relevez-vous pas les empreintes digitales qui se trouvent certainement sur ces feuillets ? Vous verriez bien, ainsi, qu'il ne s'agit pas de Fatty !

— Bah ! dit Cirrculez. Votrre ami est assez malin pour avoirr mis des gants ! Enfin, j'ai dit ce que j'avais à dirrc et je m'en vais. Mais rrappelez-vous ! Encorre un de ces billets et il vous en cuirra, monsieur Frrederrick ! »

Là-dessus, il quitta la pièce en faisant claquer la porte si fort que Foxy bondit comme s'il voulait le poursuivre pour le dévorer.

« Du calme, Foxy ! dit Fatty. Alors, que pensez-vous de ces lettres anonymes ? Elles sont étranges, vous ne trouvez pas ? »

Larry avait déjà ramassé les feuillets épars et les étalait avec soin sur la table. Les cinq amis se penchèrent pour les examiner.

« Crois-tu qu'il s'agisse d'une énigme intéressante ? » demanda Daisy à Fatty.

— Et que nous devrions faire une enquête ? ajouta Pip.

— Cirrculez paraît décidé à ne pas aller au fond de cette affaire, dit Larry à son tour. Allons-nous chercher à la débrouiller à sa place ?

— Je pense bien ! répliqua Fatty. Détectives, voici un mystère pour nous ! »



CHAPITRE III

LE CINQUIÈME MESSAGE

GRODDY rentra chez lui fou de rage. Fatty se débrouillait toujours pour le ridiculiser et avoir le dessus. Cette fois encore, le policeman n'avait pu le confondre. Et pourtant, il était certain que le jeune Trotteville était l'auteur des maudits billets anonymes.

« C'est lui, c'est lui. J'en mettrrais ma main au feu ! se répétait Cirrculez en pédalant. Il s'était déguisé en garrçon boucher ! C'est lui le coupable ! Ça crrève les yeux ! Ma foi. je pourrrai toujourrs dirre à Mme Blake que j'ai découverrt la vérrité et que j'ai passé un bon savon au mauvais plaisant ! »

Arrivé devant chez lui. Cirrculez mit pied à terre, posa sa bicyclette contre la barrière et entra dans la maison. Mme Blake était en train de nettoyer le carrelage de la cuisine avec de l'eau savonneuse.

« Ah ! vous voilà, monsieur ! commença-t-elle d'un ton plaintif. Il va falloir acheter un nouveau balai-brosse. Celui-ci ne vaut plus rien... »

M. Groddy l'interrompit :

«Madame Blake! A prropos de ces messages anonymes... Vous n'en trrouverrez plus, je suis heurreux de vous le confirrmer. Je viens de voirr celui qui les avait écrrits... Je lui ai fait une belle peurr... une peurr terrrible ! Il a tout avoué. Enfin pourr cette fois, je me suis montrré bienveillant. J'ai passé l'éponge. Voici une affairre terrminée !

— Terminée ! s'écria Mme Blake en se redressant péniblement. Mais j'ai trouvé un autre billet, monsieur ! Juste après votre départ !

- Comment ! s'exclama Cirrculez, confondu. C'est impossible !

— La preuve ! Je l'ai même trouvé dans un drôle d'endroit ! A dire vrai, c'est le laitier qui a attiré mon attention dessus.

- Le laitier ! Et où était le billet ?

— Glissé dans le goulot de la bouteille à lait vide que j'avais déposée devant la porte de service, expliqua la femme de ménage que réjouissait la stupéfaction de son patron. Quand le laitier a pris la bouteille, il a tout de suite vu le morceau de papier qui dépassait. »

M. Groddy se laissa tomber sur une chaise.

<• Est-ce que le message aurrait pu se trrouver là depuis un cerrtain temps déjà... disons depuis le passage du garrçon boucher ?

- Oh ! non, monsieur ! J'avais sorti la bouteille seulement quelques minutes avant la venue du laitier. Je l'avais lavée avec soin, comme je le fais toujours, monsieur. Je ne suis pas comme certaines personnes qui... Bon ! bon ! Donc, j'ai sorti la bouteille et environ trois minutes plus tard, voilà Joe qui arrive... Joe, c'est le laitier, monsieur... Il ramasse la bouteille, et...

- Et le message était dedans ? balbutia M. Groddy qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, monsieur. Et le laitier, il m'a dit comme ça : « Tiens, « tiens ! Qu'est-ce que c'est que cette enveloppe roulée en forme de

« tuyau ? Oh ! il y a le nom de M. Groddy dessus ! » II me l'a donnée, monsieur, et je l'ai mise sur votre bureau.

— Quand cela s'est-il passé au juste ? demanda le gros policeman d'une voix faible.

— Il y a environ vingt minutes ! »

Cirrculez gémit. Vingt minutes plus fôt, il était avec les Cinq Détectives. Il était impossible que l'un des enfants ait pu aller déposer le billet à sa porte. Fatty était donc hors de cause.

« Vous avez Fair bouleversé, monsieur, dit Mme Blake. Je vais vous faire une bonne tasse de thé. Cela vous remettra d'aplomb.

— Ma foi, oui. Ce n'est pas de rrefus ! » acquiesça le policeman en se dirigeant d'un pas lourd vers son bureau.

Là, il se carra dans son fauteuil et réfléchit. Que devait-il faire à présent ? Puisque le coupable ne pouvait pas être Frederick Trotteville, il fallait bien que ce soit quelqu'un d'autre !... Quelqu'un qui rôdait, invisible, et déposait ces billets mystérieux. Soudain, Cirr-culez poussa une exclamation de dépit ! Il avait laissé les quatre premiers messages aux mains des enfants ! Quelle ânerie majeure !

M. Groddy fut arraché à ses pensées par Mme Blake, porteuse d'un grand bol de thé.

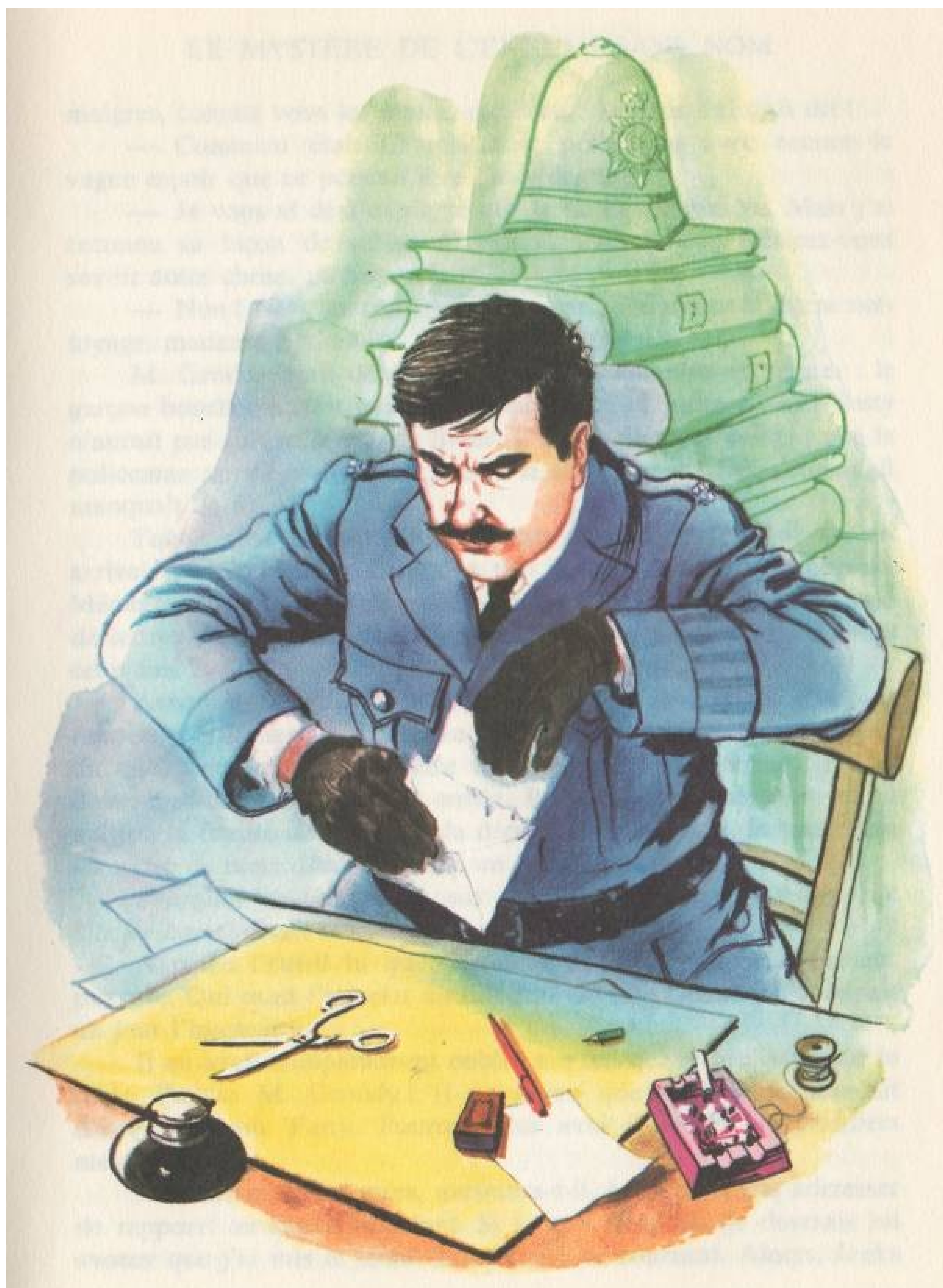
« Je vous ai mis quatre sucres ! dit-elle. Je sais que vous aimez les douceurs... Et tant que nous sommes sur le sujet, que diriez-vous d'acheter un nouveau balai-brosse... ?

— Nous ne sommes pas surr le sujet ! coupa M. Groddy d'un ton sec. Nous en sommes même trrès loin. Déposez ce bol ici, madame Blake. J'ai beaucoup de mal à me concentrrer en ce moment. Aussi je vous prrierrai de ne plus nl'interrromprre jusqu'à l'heurre du déjeuner ! »

La femme de ménage se retira d'un air de dignité offensée. Moins d'une demi-minute plus tard, Cirrculez la rappela : « Madame Blake ! J'ai une question à vous poser... » Elle reparut, semblant toujours aussi vexée. « Que me voulez-vous encore ?

— Le garrçon boucher... a-t-il vrraiment apporrté la viande que vous aviez commandée ?

— Bien entendu ! assura Mme Blake. Deux jolies côtelettes



Il extirpa la feuille de papier.

maigres, comme vous les aimez, monsieur. Je vous l'ai déjà dit!

— Comment était-il ? insista le policeman avec encore le vague espoir que ce pouvait être Fatty déguisé.

— Je vous ai déjà expliqué que je ne l'avais pas vu. Mais j'ai reconnu sa façon de siffler. C'était Charlie Jones ! Désirez-vous savoir autre chose, monsieur ?

— Non ! Non, merrci ! Vous pouvez rretourrner à votrre nettoyage, madame Blake ! »

M. Groddy était découragé. Il ne pouvait plus en douter : le garçon boucher n'était pas Fatty mais le vrai Charlie Jones ! Fatty n'aurait pas su quelle viande livrer. C'était tellement évident que le policeman aurait bien dû ne jamais le soupçonner ! Décidément, il manquait de flair !

Tout en se traitant mentalement d'imbécile (ce qui ne lui arrivait pas souvent !), Cirrculez prit le message sur son bureau. Même enveloppe à bon marché ! Même « M. Groddy » écrit à l'aide de lettres découpées dans un journal ! Quel serait le texte du billet cette fois ?

Avec un soupir, le policeman ouvrit l'enveloppe. Puis, se rappelant la remarque de Pip au sujet des empreintes digitales, il se dit qu'il s'en trouvait peut-être sur le feuillet, à l'intérieur. Il alla donc chercher ses gants, les enfila. Puis, assez maladroitement, il extirpa la feuille de papier et la déplia. Bien entendu, le texte était composé de mots découpés dans un journal, puis collés :

Pourquoi ne faites-vous pas ce que l'on vous dit, espèce de tête de bois ? disait le message.

A peine l'eut-il lu que Cirrculez devint d'une belle couleur pourpre. Qui osait l'injurier ainsi ? Tête de bois ! Ah ! S'il attrapait un jour l'insolent !...

Il en avait complètement oublié son thé qui refroidissait sur la table. Pauvre M. Groddy ! Il ne savait que faire et se désolait d'être allé voir Fatty. Pourquoi lui avait-il laissé les premiers messages ?

« Vu les cirrconstances, murmura-t-il, je ne peux pas adrresser de rapporrt au superrintendant. Si je m'y rrisquais, je devrrais lui avouer que j'ai mis le jeune Trrotteville au courrant. Alorrs, Jenks

lui téléphonerrait, et ce maudit gamin mènerrait l'enquête. Il faut toujourrs qu'il se mêle de mes affairres... et il me bat générralement au poteau. Quel malheurr ! »

M. Groddy médita longtemps, assis à son bureau. S'il arrivait à pincer l'auteur des billets anonymes, le reste irait tout seul ! Il apprendrait vite ce qui se cachait sous cette histoire de Smith et de *Lierres*. Mais comment mettre la main sur le mauvais plaisant ? Il ne pouvait passer son temps à surveiller les abords de sa maison !

Brusquement, Cirrculez eut un éclair de génie. Pourquoi ne ferait-il pas appel à son neveu Raymond Groddy, qui habitait le village voisin ? Ray n'était pas sot. Il viendrait séjourner chez son oncle et, moyennant un peu d'argent de poche, se chargerait de monter discrètement la garde.

Le policeman se précipita à la cuisine où Mme Blake achevait de préparer le déjeuner.

« Je sorrs, lui dit-il, mais je serrai de rretourr à l'heurre du thé. En mon absence, ouvrrez l'œil, n'est-ce pas ?

— Mais votre déjeuner, monsieur! Vos côtelettes...?» commença la femme de ménage.

Trop tard ! M. Groddy était déjà en route, pédalant en direction du village voisin.

Pendant ce temps, les Détectives discutaient du mystère que Cirrculez venait de leur apporter à domicile. Mme Trotteville arriva sur ces entrefaites et se montra assez mécontente en constatant que la besogne confiée aux enfants était si peu avancée. Personne ne lui souffla mot de la visite de M. Groddy. Fatty savait que sa mère n'aimait pas le voir occupé à déchiffrer des énigmes policières, car, à chaque fois, Cirrculez rendait visite à ses parents pour se plaindre de lui d'une façon ou d'une autre.

« Nous avons déjà trié beaucoup d'objets que tu trouveras dans le garage, maman, dit vivement Fatty. Et cet après-midi Larry et les autres reviendront pour m'aider à finir de débarrasser le grenier.

— Il faut faire vite, mes enfants, soupira Mme Trotteville, car je dois opérer un second tri moi-même, puis réparer ce qui est réparable et ensuite coller des étiquettes indiquant le prix de chaque

chose... Pendant que j'y pense, Frederick ! Voici la liste de quelques-uns de mes amis qui ont eux aussi différents petits meubles ou bibelots à me donner pour cette vente de charité. Tu pourrais aller chercher ces objets et les ramener ici dans une brouette.

— Une brouette ! s'exclama Fatty en gémissant. Tu me vois parcourant les rues de Peterswood avec une brouette, maman ? Je serai obligé d'emprunter celle du jardinier et elle grince si fort que tous les chiens du pays me suivront en aboyant ! »

Mme Trotteville se mit à rire :

« J'ai parlé d'une brouette, expliqua-t-elle, mais, en réalité, tu pourras disposer d'une légère charrette à bras. Larry t'accompagnera si cela ne l'ennuie pas. A vous deux, vous aurez tôt fait d'opérer le ramassage. Songez qu'il s'agit d'une œuvre charitable.

— Des œuvres charitables ! Tu en aides un grand nombre, n'est-ce pas, maman ? Enfin, je préfère avoir une mère submergée par les bonnes œuvres qu'une mère qui ne s'occuperait d'aucune. Compte sur nous, maman ! Nous subirons le martyre pour la bonne cause, n'est-ce pas, Larry ? Et je parie que Pip ne demandera pas mieux que de nous aider aussi !

— Certainement ! dit Pip avec entrain.

— Et nous viendrons de bonne heure cet après-midi, ajouta Larry, pour finir de débarrasser le grenier.

— A quelle heure au juste ? demanda Betsy. Deux heures et demie ?

— C'est ça ! acquiesça Fatty. Et quand nous aurons bien travaillé, nous irons prendre le thé à la pâtisserie.

— Vous l'aurez bien mérité, déclara Mme Trotteville en riant. C'est moi qui vous l'offrirai, ce bon goûter ! Mais... Frederick... je croyais que tu voulais maigrir un peu ?

— Je t'en prie, maman, ne me parle pas de régime alors que j'imagine déjà une assiette pleine de meringues et d'éclairs au café ! Je songerai à maigrir... sitôt après ! »

Cet après-midi-là, les Cinq se dépensèrent de tout leur cœur. Ils achevèrent de trier les objets de rebut, dans le grenier, et les descendirent au garage. Foxy gambadait autour d'eux et se fourrait dans leurs jambes aux moments les moins opportuns. Au

beau milieu de leur déménagement, ils entendirent soudain un formidable coup de sifflet qui leur vrilla les tympans.

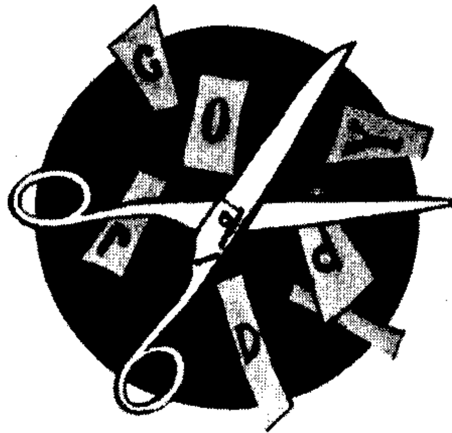
« Qu'est-ce que c'est ? » s'exclama Fatty en sursautant.

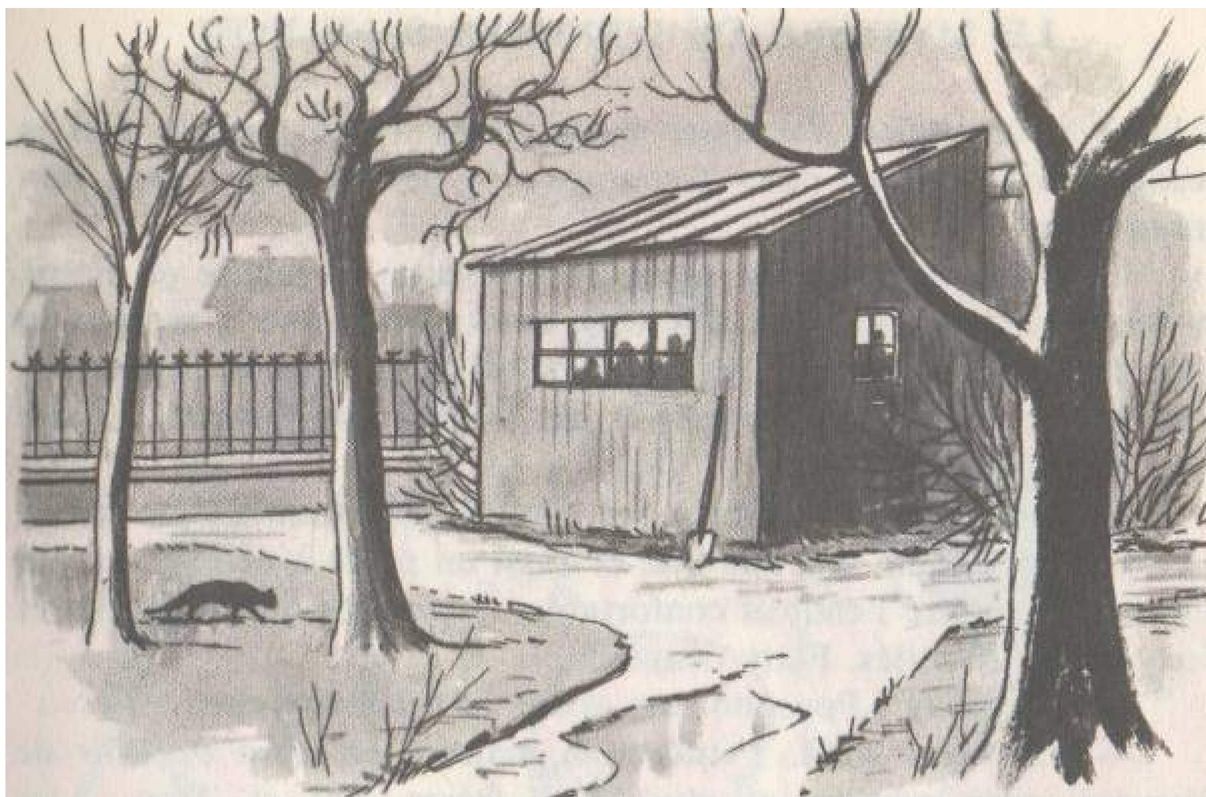
Les enfants se trouvaient alors sous les combles. Fatty tendit le cou et regarda au bas de l'escalier raide qui conduisait au grenier.

« Nom d'un chien ! s'écria-t-il, stupéfait. C'est Ray !... Ray ! Qu'es-tu venu faire à Peterswood, mon vieux ?

— Descends et je te le dirai, répliqua Ray tout gonflé de son importance. J'ai du nouveau à vous apprendre, mes amis... J'habite chez mon oncle, vous savez ! Il est venu me chercher à la maison pas plus tard que ce matin !

— Tu habites... chez M. Groddy ! s'écria Fatty, incrédule. Mais tu ne t'es jamais entendu avec lui ! Que signifie cette histoire ? Enfin, tu vas nous la raconter. Attends ! Nous allons descendre. Mais, pour une surprise, c'est une surprise ! Larry ! Daisy ! Pip ! Betsy ! Hâtez-vous de remplir ce panier. Ray nous attend en bas ! »





CHAPITRE IV

LA MISSION DE RAY

AUCUN des enfants n'arrivait à croire que Ray Groddy ait accepté de son plein gré de faire un séjour chez son oncle. Tous se dépêchèrent de descendre. Ray fut enchanté de les revoir.

Les Détectives connaissaient très bien le neveu de Cirrculez qui les avait parfois aidés dans leurs enquêtes policières.

« Ce vieux Ray ! s'écria Larry en lui tapant sur l'épaule. Toujours le même, à ce que je vois ! »

Ray avait treize ans, comme Fatty et Larry. Il était grand et assez fort, avec de bonnes joues rouges. Ses yeux saillaient légèrement, comme ceux de son oncle. Il sourit à la ronde. « Quelle veine de vous trouver tous réunis ! dit-il.

— Allons dans ma remise, proposa Fatty. Nous y serons plus

à l'aise pour parler. De toute façon, nous avons presque fini la besogne dont maman nous a chargés. Un peu de repos nous fera grand bien ! »

La petite troupe se retrouva bientôt dans la remise de Fatty, au fond du jardin. Cette remise était en quelque sorte le repaire du chef des Détectives. A l'abri des oreilles et des regards indiscrets, protégé par l'écran des buissons et des arbres, on s'y sentait à l'aise pour converser.

Comme on était en hiver et que la nuit tombait de bonne heure, Fatty alluma une lanterne et aussi un poêle à pétrole qui eut vite fait de rendre l'endroit confortable. Quand les six camarades et Foxy furent installés, Fatty demanda :

« Alors, Ray ? Pourquoi ton oncle t'a-t-il invité chez lui ?

— Eh bien, voilà. J'étais à la maison, en train de finir de déjeuner avec maman et mes deux frères, Sid et Tom... les jumeaux que vous connaissez... quand mon oncle est arrivé à bicyclette. M'man a dit : « Regardez qui vient là ! » Sid et Tom ont sauté de leur chaise et ont filé comme des lapins. L'oncle leur fait toujours peur. Et moi... eh bien, je m'apprêtais à les imiter quand l'oncle Théophile m'a crié d'une voix de tonnerre : « Toi, reste ici ! J'ai à te parler ! »

— C'est vrai que ton oncle s'appelle Théophile, murmura Betsy en se retenant de rire car le prénom lui semblait amusant.

— Ensuite, mon oncle s'est montré très amical. Il m'a donné une tape sur l'épaule en déclarant qu'il avait un travail à me confier. « Tu es un garçon débrouillard et intelligent, m'a-t-il dit. « Tu vas venir habiter chez moi quelque temps et tu exerceras une « surveillance discrète autour de la maison. Pour ça, je te donnerai « une demi-couronne par jour. » Vous vous rendez compte ? Une demi-couronne. Pour moi, c'est une grosse somme. Avec ce que je gagnerai ainsi, je pourrai gâter mes petits frères et aussi maman. Et je vous offrirai des glaces... »

Ray débordait de générosité. Fatty l'interrompit. « Ta mère t'a laissé partir sans difficulté ?

— Oui, mais elle aurait aimé en savoir davantage. Mon oncle n'a rien voulu dire de plus. « C'est une sorte de mission secrète



« C'est une sorte de mission secrète.

« dont je vais charger Ray, a-t-il déclaré. Parce qu'il est intelligent et « capable. » C'est égal ! Je n'aurais jamais cru que l'oncle Théophile pensait tant de bien de moi.

— J'espère qu'il te traitera convenablement, avança Daisy qui se rappelait combien, en de précédentes circonstances, M. Groddy avait mené la vie dure à son neveu.

— Ma foi, avoua Ray, je l'ai prévenu que s'il m'ennuyait trop, je rentrerais chez moi !... En fin de compte, je l'ai suivi et il m'a expliqué chemin faisant que ma mission consisterait à faire le guet. Je devais essayer de voir quel mystérieux personnage déposait des billets dans la maison. Mon oncle ne peut pas constamment monter la garde lui-même, vous comprenez. Il m'a promis que si j'apercevais un suspect et si je lui en faisais une bonne description, il me donnerait cinq shillings en plus !

— Voilà qui laisse deviner que Cirrculez ne me croit plus coupable, murmura Fatty. Il ne t'a pas dit autre chose, Ray ?

— Seulement que je pouvais venir ici pour t'apprendre qu'il s'était trompé sur ton compte, que les billets qu'il t'a laissés n'ont plus aucune importance et qu'il en aura vite fini maintenant avec cette histoire.

— Tiens, tiens ! Il espère sans doute que j'abandonnerai ! Eh bien, il se trompe ! Demain matin, mes amis, nous tiendrons conseil ici même et nous examinerons avec soin les messages anonymes. Pour l'instant, nous allons goûter. Tu as ton vélo, Ray... Alors, viens avec nous !

— Merci, Fatty. Je te revaudrai ça quand mon oncle m'aura payé. Je vous offrirai des glaces à tous ! »

Brave Ray ! Il ne songeait qu'à faire plaisir aux autres ! « Comment vont tes frères ? demanda Pip. Est-ce que Sid se bourre toujours de caramels ?

— Non. Il les a remplacés par du chewing-gum. Les caramels lui ont valu des ennuis. Un jour, en classe, il n'a pas pu répondre à l'instituteur car ses dents étaient collées et il a failli s'étouffer en avalant. Le chewing-gum est moins traître ! »

Les enfants se mirent à rire. Puis Fatty donna le signal du départ.

« Ray ! Si ton oncle n'a pas besoin de toi demain matin, nous t'invitons à participer au conseil des Détectives. En fait, l'affaire t'intéresse également et tu auras ton mot à dire.

— Chouette, alors ! s'écria Ray, radieux. J'en profiterai pour vous lire mon dernier « pouème ». Il n'est pas terminé mais je vais essayer de trouver une fin ce soir. »

Les enfants sourirent. Ray et ses « pouèmes » ! 11 adorait écrire des vers mais, la plupart du temps, ne savait comment terminer ses œuvres. Les six enfants quittèrent la remise dont Fatty ferma soigneusement la porte à clef derrière lui. C'est qu'il conservait là ses biens les plus précieux : ses déguisements, ses produits de maquillage, ses fausses dents et aussi des postiches tels que moustaches et perruques.

La petite troupe partit à bicyclette et mit pied à terre devant la pâtisserie. Fatty commanda un copieux goûter. Mme Trotteville s'était montrée généreuse, et les enfants purent se régaler.

« Je propose que nous commencions par les brioches et le miel, dit Fatty. Ensuite, les macarons, puis les éclairs et les meringues. Et, pour finir, des glaces !

— Je n'aurais pas dû manger autant au déjeuner ! soupira Ray avec regret. J'espère cependant pouvoir aller jusqu'au bout. Et Foxy ? Qu'est-ce que tu vas lui donner ?

— Des petits bouts, par-ci par-là, comme d'habitude. Il a tendance à grossir... comme moi ! »

La serveuse enregistra la commande, un sourire amusé aux lèvres.

« Vous êtes bien sûrs que cela suffira ? demanda-t-elle.

— Ma foi, je n'en suis pas tellement certain, répondit Fatty sans rire. Mais, pour commencer, nous nous en contenterons. »

Ce fut un goûter plein de gaieté, et que Ray anima encore en contant la dernière mésaventure de Sid et de son chewing-gum.

« Tom venait d'acheter de la pâte à modeler et il en avait laissé traîner une barre. Sid arrive là-dessus, prend la terre à modeler pour du chewing-gum et la fourre dans sa bouche. Bien entendu, il lui a trouvé un drôle de goût. Mais, comme c'est un garçon économe, il n'a pas voulu la recracher. Il a cependant

déclaré que, le lendemain, il irait faire une réclamation à la boutique. Heureusement que Tom lui a expliqué à temps son erreur ! »

Cette petite histoire déclencha l'hilarité générale. Ray se montra tout content de l'effet produit.

« S'il te plaît, Fatty, quelle heure est-il ? demanda-t-il soudain. Il faut que je rentre pour cinq heures et demie. Mon oncle a besoin de moi à ce moment-là car il doit sortir.

— Eh bien, je te conseille de partir en vitesse ! dit Fatty. Quand on est payé pour une tâche, mon vieux, il vaut mieux lui consacrer quelques minutes en trop que quelques minutes en moins. C'est toute la différence entre un travail honnête et la resquille, tu comprends ?

— Je suis de ton avis, Fatty, répondit Ray en se levant avec empressement. A demain ! J'espère pouvoir venir vous retrouver ! »

Pip suivit des yeux Ray qui se hâtait vers la porte.

« C'est vraiment un chic garçon ! déclara-t-il. Moi, je l'aime bien. »

Les autres firent chorus. Puis Fatty demanda à la ronde :

« Vous désirez manger autre chose?... Non?... Désolé, mon vieux Foxy mais tout le monde est rassasié. Aussi, inutile de remuer la queue comme ça ! Pour ma part, je me sens beaucoup mieux après ce petit goûter. Quel dommage que je n'arrive pas à maigrir ! Allons ! Je crois que demain il faudra que je m'entraîne à la course à travers la campagne.

— Comment ! s'exclama Pip. Par ce froid ! L'exercice te mettra tellement en appétit que tu mangeras deux fois plus que d'habitude. Alors, mieux vaut ne pas te fatiguer.

— Cher Pip ! dit Fatty avec un gloussement de joie. J'espérais bien que tu me répondrais ça ! Allons, il est temps de partir, mes amis ! Rendez-vous demain matin, à dix heures et demie. Je vous donnerai alors le résultat d'une petite expérience à laquelle je vais me livrer ce soir, avant d'aller me coucher.

— Que vas-tu faire ? s'enquirent les autres en chœur.

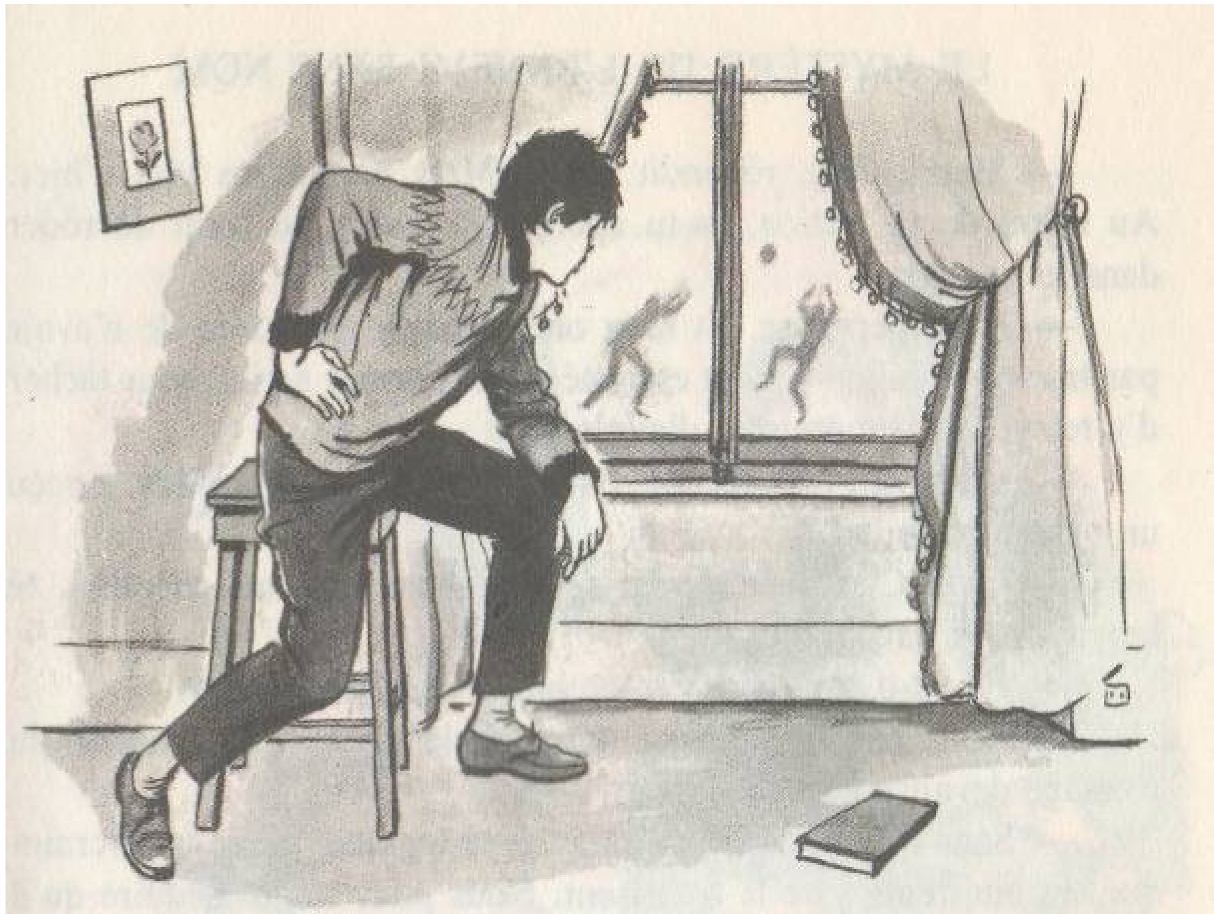
— Je compte utiliser une poudre spéciale et voir s'il n'y a pas

d'empreintes digitales sur les messages anonymes », expliqua Fatty.

C'est en effet la besogne à laquelle il se livra dans la soirée. Malheureusement, il se trouvait un si grand nombre d'empreintes sur les feuillets qu'elles se brouillaient les unes les autres. Résultat décevant !

« II doit y avoir là les empreintes de Cirrculez et aussi les nôtres, se dit Fatty. J'espère que ce pauvre Groddy prendra davantage de précautions s'il reçoit un nouveau billet. En tout cas, nous nous trouvons bel et bien en face d'un mystère ! Comme je voudrais pouvoir l'éclaircir ! »





CHAPITRE V

PREMIER INDICE

LE LENDEMAIN matin, Fatty se rendit dans la remise pour y attendre ses amis. Larry et Daisy arrivèrent les premiers, bientôt suivis de Pip et de Betsy. Tout le monde prit des caisses en guise de sièges. Les filles eurent droit à des coussins en supplément. Là-dessus, Ray surgit au pas de course et, un peu essoufflé, salua ses camarades et répondit par une caresse à l'accueil chaleureux de Foxy.

« J'espère que je ne suis pas en retard ! s'écria-t-il. Je croyais être de garde ce matin mais, au dernier moment, mon oncle a décidé qu'il ne bougerait pas de la matinée et que je pouvais disposer. Alors, me voici. Je ferai le guet cet après-midi. Et je recevrai mon salaire après dîner. Demain, je vous offrirai à goûter. C'est bien mon tour.

— Merci, Ray, répondit Fatty. Mais parle-nous vite d'hier. Au cours de ta faction, as-tu aperçu quelqu'un en train de rôder dans les parages ?

— Non, personne. Et mon oncle est presque déçu de n'avoir pas trouvé de billet. Il s'est escrimé sur le dernier arrivé pour tâcher d'y relever des empreintes digitales.

- Comment ! s'exclama Fatty, intéressé. M. Groddy a reçu un cinquième billet ?

— Oui ! C'est même pour cela qu'il est venu me chercher. Je croyais vous l'avoir dit !

— Et a-t-il trouvé des empreintes ? demanda Daisy.

- Non, pas une seule ! Mon oncle pense que l'auteur du message devait porter des gants.

— Sans doute, expliqua Larry avec logique, parce qu'il craint que ses empreintes ne le trahissent. Nous pouvons en déduire qu'il a déjà eu affaire à la police. Ce doit être un mauvais sujet. Peut-être a-t-il déjà été en prison.

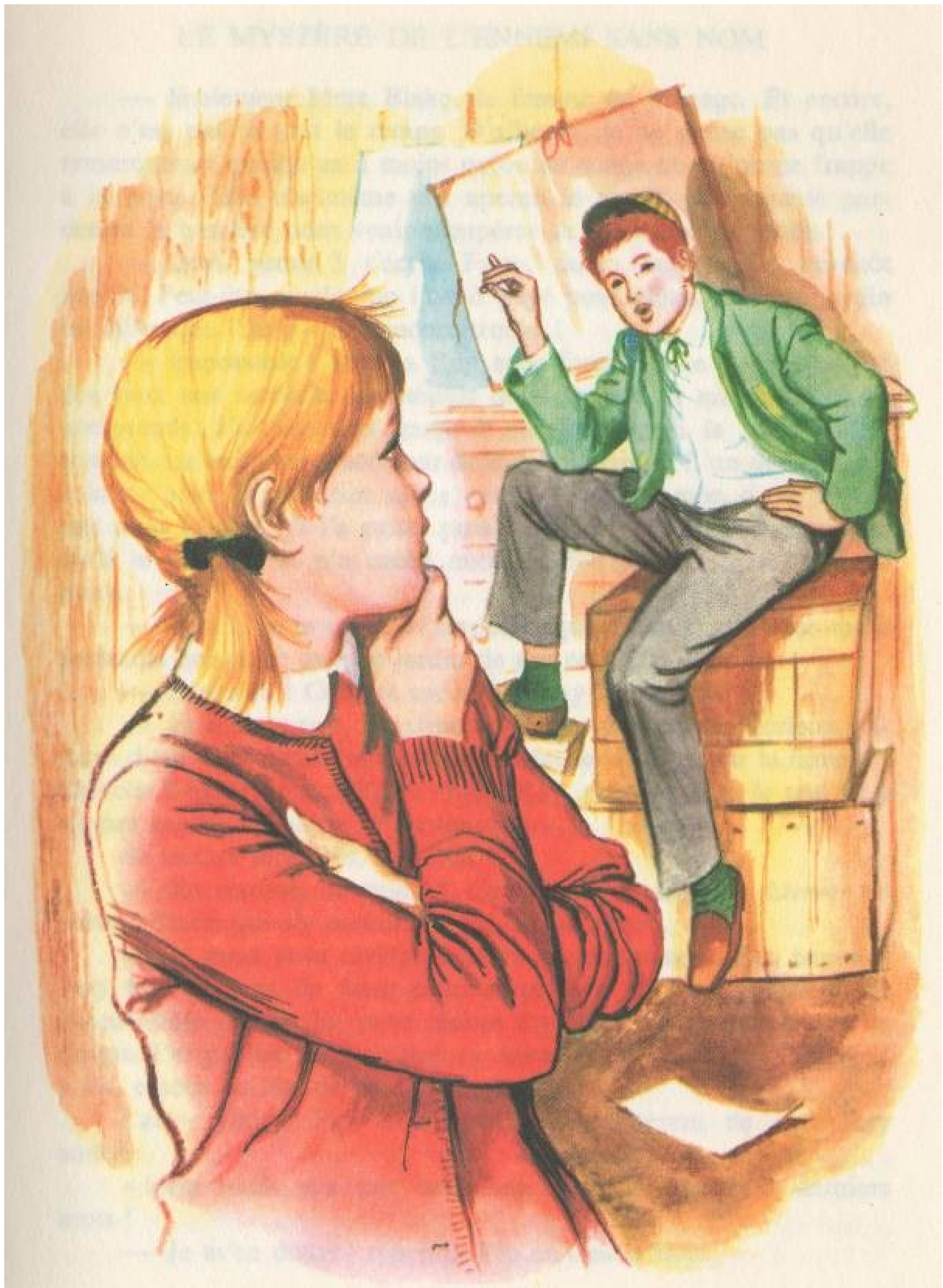
- Tu as certainement raison, acquiesça Fatty. Mais je me pose une question... Est-ce que la personne qui a composé ces billets est la même que celle qui les a déposés chez Cirrculez ?

— Si c'est la même, s'écria Ray en roulant des yeux effarés, je risque de démasquer quelqu'un de dangereux ! Pensez-vous qu'il tirera sur moi s'il me surprend à monter le guet ?

— Je crois que tu n'as rien à craindre, dit Fatty. Car il y a peu de chances que tu le pinces ! L'individu me paraît bien trop prudent ! C'est égal, j'aimerais bien savoir ce que signifie au juste cette avalanche de messages ! Et aussi pourquoi notre homme se donne tant de mal pour découper des mots et des lettres dans les journaux pour ensuite les assembler et les coller. Pourquoi ne se contente-t-il pas de déguiser son écriture ? C'est si facile !

— Pour toi, peut-être ! fit remarquer Betsy. Mais sans doute pas pour lui !

— Voyons, reprit Fatty. Tu dis, Ray, que tu n'as vu personne et qu'aucun billet n'a été déposé durant ton guet... C'est peut-être, justement, parce que tu étais là. Qui reste-t-il dans la maison quand ton oncle sort ?



« Pourquoi ne se contente-t-il pas de déguiser son écriture ?

— Seulement Mme Blake, la femme de ménage. Et encore, elle n'est pas là tout le temps. D'ailleurs, je ne pense pas qu'elle remarquerait quelqu'un à moins qu'on ne sonne ou qu'on ne frappe à la porte. Elle n'a même pas aperçu le gamin qui a sauté pardessus la barrière pour venir récupérer sa balle dans le jardin.

— Quel gamin ? s'écria Fatty, dont l'intérêt fut aussitôt éveillé. Peut-être quelqu'un l'a-t-il payé pour glisser dans le jardin un billet que l'on n'a pas encore trouvé !

— Impossible ! affirma Ray avec force. Je ne l'ai pas quitté des yeux une seconde. Je guettais de la fenêtre de ma chambre, tu comprends. J'ai vu deux garçons qui jouaient à la balle sur le trottoir. La balle est passée par-dessus la barrière. L'un des garçons a sauté pour la ramasser après avoir regardé si mon oncle n'était pas dans le coin. Il l'a prise, puis a repassé la barrière aussi vite qu'il le pouvait. Il n'a caché aucun billet, je te le certifie, mon vieux.

— Bon... je te crois. N'empêche que tu dois suspecter toute personne qui entre dans le jardin de ton oncle.

— D'accord ! Compte sur moi, Fatty !

— Et maintenant, examinons de-nouveau ces mystérieux billets ! dit le chef des Détectives en étalant les feuilles sur la table. Je les relis à haute voix... Écoute bien, Ray, puisque tu es le seul ici à ne pas encore connaître le contenu... »

Sa lecture terminée, il ajouta :

— En résumé, on prie M. Groddy de chasser des *Lierres* un certain Smith qui s'y cacherait sous un faux nom.

— Je peux vous révéler le texte du cinquième billet, annonça Ray tout content de faire cette surprise à ses amis. Mon oncle l'avait étalé devant lui pour tâcher d'y relever des empreintes de doigts. J'ai pu lire : « Pourquoi ne faites-vous pas ce que l'on vous « dit, espèce de tête de bois ? »

Larry, Daisy, Pip, Betsy et Fatty éclatèrent de rire. Ray sourit :

« Mon oncle n'a pas beaucoup apprécié les trois derniers mots !

— Je m'en doute ! répondit Pip en s'esclaffant.

— Voyons, dit Fatty en reprenant son sérieux. Que pensez-vous de ces messages, Détectives ?

— Il existe quelque part une maison appelée *Les Lierres* ! avança Betsy.

— Où vit un certain Smith, ajouta Daisy.

— Et ce nom de Smith en dissimule un autre, dit à son tour Larry. Tout cela saute aux yeux !

— Il est tout aussi évident, déclara Pip, que si cet homme vit sous un faux nom, c'est pour laisser ignorer le sien. A une certaine période de sa vie, il a dû avoir des ennuis...

— Mais pourquoi l'auteur de ces billets désire-t-il qu'on chasse Smith des *Lierres* ? murmura Fatty en plissant le front sous l'effet de la réflexion. Et quel prétexte invoquer pour l'en chasser ? Je crois, Détectives, qu'il est impossible de rien entreprendre avant d'avoir repéré *Les Lierres.* C'est la première chose à faire !

— Dommage que nous ne puissions pas identifier l'auteur des messages d'après son écriture ou ses empreintes digitales ! soupira Larry.

— Je me demande, murmura brusquement Fatty, si nous ne pourrions pas apprendre quelque chose par ces mots découpés. Les feuilles des journaux sont imprimées des deux côtés. Ce qu'il y a à l'envers des mots pourrait nous guider. On dirait que notre inconnu a utilisé un seul journal. Les caractères d'imprimerie sont du même type.

— Ce sera bien difficile de décoller ces mots sans abîmer le verso, fit remarquer Daisy.

— J'essaierai tout de même ce soir. A la vapeur, peut-être...

— Pour *Les Lierres,* que faisons-nous ? demanda Betsy.

— J'ai feuilleté le répertoire des rues sans rien trouver, avoua Fatty. Et Cirrculez en a certainement fait autant de son côté. Aucune propriété baptisée *Les Lierres* à Peterswood !

— Il peut en exister une à Marlow, suggéra Pip. C'est à cinq kilomètres d'ici !

— Possible ! répondit le chef des Détectives. Mais s'il faut passer au crible tous les villages voisins, nous n'en finirons jamais !

— Si encore le faux Smith avait emprunté un nom moins

courant ! soupira Ray à son tour. Mais on rencontre des Smith à la douzaine.

— Ça, tu peux le dire ! répliqua Fatty. J'ai parcouru l'annuaire et j'y ai trouvé une quantité invraisemblable de Smith. Rien ne prouve d'ailleurs que notre homme ait le téléphone ! De toute manière, nous ne pouvons pas téléphoner à tous les Smith en question pour les interroger.

— Bien sûr que non !

— Je ne vois pas par quel bout commencer notre enquête, déclara Larry. Trouver *Les Lierres,* c'est très joli, mais comment ? As-tu une idée, Fatty ?

— Non... Ray, et toi ?

— Moi ! s'écria Ray stupéfait. Comment veux-tu que j'aie des idées alors que tu n'en as pas toi-même ! Tu es tellement plus intelligent qu'aucun de nous, Fatty ! »

L'hommage flatta le chef des Détectives qui ne voulut pas être en reste d'amabilité.

« Cessons un peu de penser à notre casse-tête ! dit-il. Tenez, mes amis, voici de la limonade et des biscuits... Ray, si tu nous lisais ton dernier poème... Tu l'as apporté, j'espère ?

— Oui, répondit Ray en sortant de sa poche un petit carnet noir.

— Eh bien, vas-y ! Nous t'écoutons ! »

Ray, tout fier, prit un air inspiré et commença :

La vieille, vieille maison... pouème de Ray Groddy.
Cette vieille maison m'a dit :
J'étais pleine de gens jadis.
Aujourd'hui, je n'ai plus personne.
Dans mes murs aucun pas ne sonne.
Dans mon hall désert, plus de voix...
Ray s'arrêta court et regarda ses camarades :

« Impossible d'aller plus loin, avoua-t-il, l'air malheureux. C'est toujours ainsi. Je ne peux jamais finir. Tu pourrais m'aider, Fatty. Tu es si bon en pouasie ! »

Fatty se mit à rire.

« Je veux bien, dit-il. Passe-moi ton poème. Je vais le lire et, quand j'arriverai à l'endroit où il s'arrête, je laisserai ma langue marcher toute seule. Nous verrons bien ce qui se passera. »

Le chef des Détectives commença donc à lire la poésie de Ray... et, sans s'arrêter, continua un bon moment, composant au fur et à mesure des vers de mirliton. Cet exploit plongea le pauvre Ray dans des abîmes d'admiration.

« Cette vieille maison m'a dit :
J'étais pleine de gens jadis.
Aujourd'hui, je n'ai plus personne.
Dans mes murs aucun pas ne sonne.
Dans mon hall désert, plus de voix !
Plus de cris d'enfants sous mon toit !
Les feux sont éteints dans mon âtre
L'humidité tache mon plâtre.
Plus de rosés dans le jardin.
Plus de lis et plus de jasmin
Jadis on me nommait Les Lierres
Je ne suis plus que vieilles pierres.
L'été m'a fuie. Puis les oiseaux
Sont partis pour les pays chauds.
J'ai passé seule tout l'automne.
Aujourd'hui le vent monotone
Me berce d'un chant hivernal,
Et dans le matin sépulcral
Vide de chaleur, de lumière,
Je frissonne dessous mon lierre ! »

Fatty se tut. Le poème était terminé. Chacun le regarda avec étonnement et admiration. Ray, bouche bée, avait peine à reprendre ses esprits. Il lui aurait fallu travailler au moins six mois pour composer les vers que Fatty venait de réciter avec une telle facilité. Il retrouva enfin sa langue.

« Tu es vraiment un génie, Fatty ! déclara-t-il. Ce pouème est le tien, pas le mien !

— Si fait, Ray ! C'est le tien. C'est toi qui l'as commencé et j'aurais été bien incapable de le finir s'il n'y avait pas eu un début. »

Ce puissant raisonnement fit rayonner de joie le jeune Groddy.

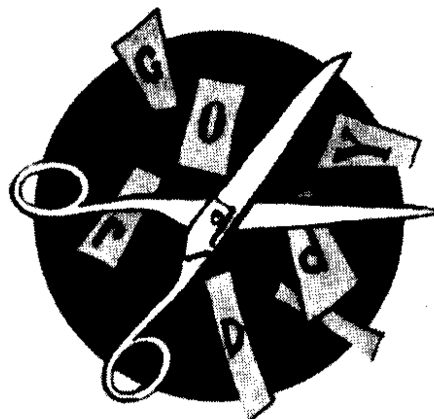
« C'est égal, fit-il remarquer. Tu sais évoquer les choses beaucoup mieux que moi. Ainsi, tu as donné un nom à ma vieille maison. Tu l'as baptisée *Les Lierres* et on se la représente très bien, frissonnant sous son manteau de verdure, en plein hiver, au milieu du jardin dépouillé. Oui, en vérité, Fatty, tu es un grand poète. »

Fatty, cependant, n'écoutait plus Ray. Il se tenait debout, les yeux perdus dans le vide, parfaitement immobile. Betsy se sentit soudain inquiète. Fatty était-il souffrant ?

« Qu'est-ce que tu as, Fatty ? demanda-t-elle.

— Vous ne voyez pas ? murmura Fatty en tressaillant. Ce que Ray vient de souligner dans le poème ? Cette vieille maison couverte de lierre. Même si elle n'a pas de plaque indiquant *Les Lierres* on pourrait deviner son nom. Car, même en hiver, le lierre demeure sur les murs !... Comprenez-vous, Détectives ? Ce qu'il nous faut chercher, c'est une villa couverte de lierre ! Il nous faudra parcourir Peterswood à bicyclette, en-tous sens. Alors, peut-être dénicherons-nous la mystérieuse demeure !

— Vrai de vrai ! murmura Ray, extasié. C'est un super-génie que tu es, Fatty ! Aucun doute là-dessus. Non content de terminer mon pouème, tu te débrouilles par-dessus le marché pour qu'il nous fournisse le moyen de commencer notre enquête ! Bravo ! »





CHAPITRE VI

À LA RECHERCHE DES « LIERRES

AINSI, une piste s'offrait aux Cinq Détectives ! « Notre objectif, déclara Fatty en résumé, doit donc être de trouver une maison, primitivement appelée *Les Lierres,* que nous reconnaîtrons au manteau de feuilles vertes qui tapissera ses murs extérieurs. »

Daisy exprima tout haut son étonnement :

« Pourquoi dis-tu « primitivement appelée *Les Lierres »,* Fatty ?

— Parce que c'est un nom démodé. Il est même possible que le propriétaire actuel se contente du numéro de la maison. Cela devient de plus en plus courant. Prends par exemple la villa en face de la nôtre. Autrefois, elle s'appelait *Le Chalet.* Aujourd'hui, elle porte simplement le numéro 23 !

— Je me demande, émit Pip en fronçant les sourcils, si nous n'allons pas rencontrer un autre genre de difficulté : peut-être le propriétaire actuel a-t-il arraché le revêtement de lierre de sa maison !

- Cela m'étonnerait, répondit Larry. Le lierre est une plante solide, qui s'agrippe si fort et s'incruste si profondément que l'on dégraderait les murs en l'enlevant. Non ! Le lierre doit toujours être là!

— Inutile de discuter davantage, décréta Fatty. Plus tôt nous commencerons notre enquête et mieux cela vaudra. Et puisque Peterswood ne semble contenir aucune villa appelée *Les Lierres,* mettons-nous simplement à la recherche d'une quelconque maison tapissée de verdure.

— Peut-être la villa a-t-elle été baptisée différemment au cours des années ? suggéra soudain Betsy.

— C'est une possibilité, admit Fatty. Si les gens qui ont baptisé *Les Lierres* à l'origine ne sont plus là, il se peut en effet que leurs successeurs aient préféré un autre nom à un vulgaire numéro.

— D'après les billets anonymes, rappela Daisy, les successeurs en question vivraient là sous le nom de' Smith.

— Conclusion : quand nous aurons repéré une villa couverte de lierre, nous devrons découvrir si ses occupants se nomment Smith ! déclara Larry.

— Je crois que mon oncle n'est pas assez malin pour avoir pensé à tout ça ! assura Ray, épanoui.

— C'est qu'il n'a pas entendu la poésie de Fatty, expliqua Pip. C'est elle qui nous a donné l'idée de rechercher une maison couverte de lierre et qui, peut-être, ne porte plus son nom d'origine.

— Mettons-nous en campagne tout de suite, décida Fatty. Tu as ton vélo, Ray ? Alors, viens avec nous !

—- Si mon oncle me demande ce que j'ai fait ce matin, est-ce que je dois dire que je ne vous ai pas vus ?

— Certainement pas ! répondit Fatty, choqué. Tu ne dois mentir sous aucun prétexte. Nous autres, Détectives, nous disons toujours la vérité. Si tu veux participer à l'enquête, fais comme nous !

— Excuse-moi, Fatty, murmura Ray. C'est que j'ai tellement peur de trahir tes secrets ! Mon oncle va sans doute vouloir que je lui rapporte ce que nous avons fait et... je ne veux pas me laisser tirer les vers du nez. Alors, je pensais qu'il serait peut-être plus simple de lui dire que je ne vous avais pas vus.

— Il ne faut jamais prendre le chemin de la facilité quand il passe par le mensonge, déclara Fatty avec gravité. C'est le b-a ba de l'honnêteté, Ray.

— Je comprends, Fatty. Je suivrai tes conseils, promit Ray non moins gravement. Mais pour mon oncle... que dois-je faire ?

— Ma foi, je me rends compte que ta situation est délicate, mon vieux. Si tu joues les muets, ton oncle risque de se fâcher. Dis-lui simplement que nous avons cherché une villa ornée de lierre.

— Mais il va en faire tout de suite autant.

— Bah ! Le soleil luit pour tout le monde. Allons, en route, Détectives ! Tu viens, Foxy ? »

Bien entendu, Foxy ne demandait pas mieux que de partir en promenade. Il se précipita hors de la remise en aboyant, à la suite des enfants. Fatty referma la porte avec soin derrière lui. Bientôt, les six camarades pédalaient gaiement dans l'air vif qui leur piquait les joues. Arrivé au bout de la rue, Fatty ordonna une halte.

« Ce serait perdre du temps que de rester ensemble, expliqua-t-il. Nous allons nous répartir par équipes pour quadriller la ville. Vous avez tous un carnet de notes sur vous, oui ? Dès que vous repérerez une maison couverte de lierre, arrêtez-vous. Inscrivez son nom ou son numéro, sans oublier la rue où elle se trouve, bien entendu. Ne prêtez aucune attention aux maisons neuves. Le lierre met des années à grimper sur les murs. En revanche, quand vous apercevrez une villa déjà ancienne, ouvrez l'œil. Avec Betsy, je me charge d'explorer ce côté-ci... Vous autres, partagez-vous les autres quartiers. Bonne chance ! »

Fatty s'éloigna donc avec Betsy. Ray partit avec Pip, tandis que Larry et Daisy faisaient équipe ensemble.

« Rendez-vous ici même, dans une heure ! » cria encore Fatty avant de disparaître.

Fatty et Betsy remontèrent lentement la première rue de leur secteur.

« Regarde les maisons de droite ! dit Fatty. J'examinerai celles de gauche. »

Hélas ! Ni d'un côté ni de l'autre ils n'aperçurent ce qu'ils cherchaient. Ils prirent donc une autre rue et l'explorèrent de la même manière. Ce fut plus difficile car, ici, il s'agissait de grosses villas, bâties en retrait de la rue, au fond de jardins. La plupart étaient malaisées à apercevoir derrière des arbres à feuilles persistantes.

Soudain, Fatty poussa un cri de joie :

« Betsy ! Regarde ! En voici une couverte de lierre !

— Mais la plaque de l'entrée indique *Les Capucines* ! Pas *Les Lierres* !

— Voyons, Betsy ! Tu as toi-même suggéré que la villa pouvait avoir été rebaptisée ! Et rappelle-toi que nous n'avons pas trouvé de *Lierres* dans la nomenclature des rues de Peterswood. Attends que je prenne des notes ! »

Fatty appuya son vélo contre le mur de la propriété et, tirant son calepin, se mit à écrire. Betsy lisait par-dessus son épaule : « *Les Capucines.* Vieille demeure au toit et aux murs envahis par le lierre. Allée des Houx. »

Fatty referma son carnet.

« Et maintenant, déclara-t-il, il reste à découvrir si cette maison est habitée par un Smith. Pour l'instant, il n'y a personne. Vois : tous les volets sont bouclés ! Nous reviendrons plus tard !... En attendant, continuons notre tournée. »

Fatty et Betsy ne dénichèrent plus qu'une seule maison ornée de lierre. C'était en fait un minuscule cottage, voisin d'une bâtisse beaucoup plus importante, aux persiennes closes. Seul ce petit pavillon était habité.

« Comment s'appelle-t-il ? murmura Fatty. Ah ! Il ne porte pas de nom. Juste un numéro. Rien qu'à son apparence, je devine qu'il ne s'agit pas de la villa qui nous intéresse. Ça ne fait rien ! Par acquit de conscience, je vais vérifier.

— Tu vas demander si un monsieur Smith habite là ? demanda Betsy.

— Exactement ! Il y a cent contre un à parier que les occupants de ce cottage s'appellent Boutnbingtruc ou Machinchouette, mais il ne faut rien négliger, jeune Betsy ! »

Là-dessus, Fatty tira la chaîne d'une cloche. Aussitôt, un chien se mit à aboyer dans le cottage. Foxy lui donna la réplique. Fatty se baissa et empoigna vivement le petit fox qu'il fourra sous son bras. Il ne voulait pas une bagarre de toutous au milieu de son enquête.

On entendit des pas approcher. La porte s'ouvrit. Une vieille petite dame surgit. Avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche, un pékinois lui fila entre les jambes et se mit à danser autour de celles de Fatty en jappant d'une voix aiguë. Foxy aboya plus fort et se tortilla pour échapper à son maître.

« Ici, Ming ! ordonna la vieille dame. Puis, s'adressant à Fatty : Que désirez-vous, jeune homme ?

— S'il vous plaît, madame, répondit Fatty avec une extrême politesse. Je cherche quelqu'un du nom de Smith. Peut-être pourrez-vous m'aider ?

— Smith ? Ma foi, c'est notre nom ! déclara la vieille dame. Qui êtes-vous ? Et à qui désirez-vous parler ? A moi ou à mon mari ? »

Fatty s'attendait si peu à la réponse qu'il fut pris de court. Cependant, il se ressaisit très vite.

« Heu... c'est miss Arabella-Madge Smith que je cherche.

— Dans ce cas, vous vous êtes trompé d'adresse, mon jeune ami. Mais attendez ! Je vais appeler mon mari. Il saura peut-être s'il y a d'autres Smith que nous dans le voisinage. »

Elle appela son époux qui parut à son tour. C'était un beau vieillard à l'air bienveillant, aux yeux rieurs, qui plut tout de suite à Fatty. Sa femme lui expliqua de quoi il s'agissait.

« Miss Arabella-Madge Smith ? répéta-t-il. Non, je ne vois personne de ce nom dans notre rue. Nous habitons pourtant ici depuis longtemps. Nous occupions jadis une partie de la grande villa. Mais elle exigeait trop d'entretien. Nous vivons maintenant dans l'ancien pavillon du jardinier. C'est presque plus agréable.

— Est-ce qu'il ne s'appelait pas *Les Lierres* autrefois ? risqua Fatty à tout hasard.

— Non. Quand nous en parlons, nous disons « le cottage » ou « le pavillon », sans plus.

— Veuillez m'excuser de vous avoir dérangés », murmura Fatty en prenant congé avec un sourire.

Betsy et lui se retrouvèrent dans la rue, assez désemparés. Bien que s'appelant Smith et habitant un pavillon couvert de lierre, il était évident que l'aimable vieillard n'était pas le suspect désigné par les billets anonymes.

Les deux Détectives continuèrent leur tournée mais ne virent plus une seule maison décorée de lierre.

« C'est sans doute que cette plante est passée de mode, suggéra Betsy. Quelle heure as-tu, Fatty ?

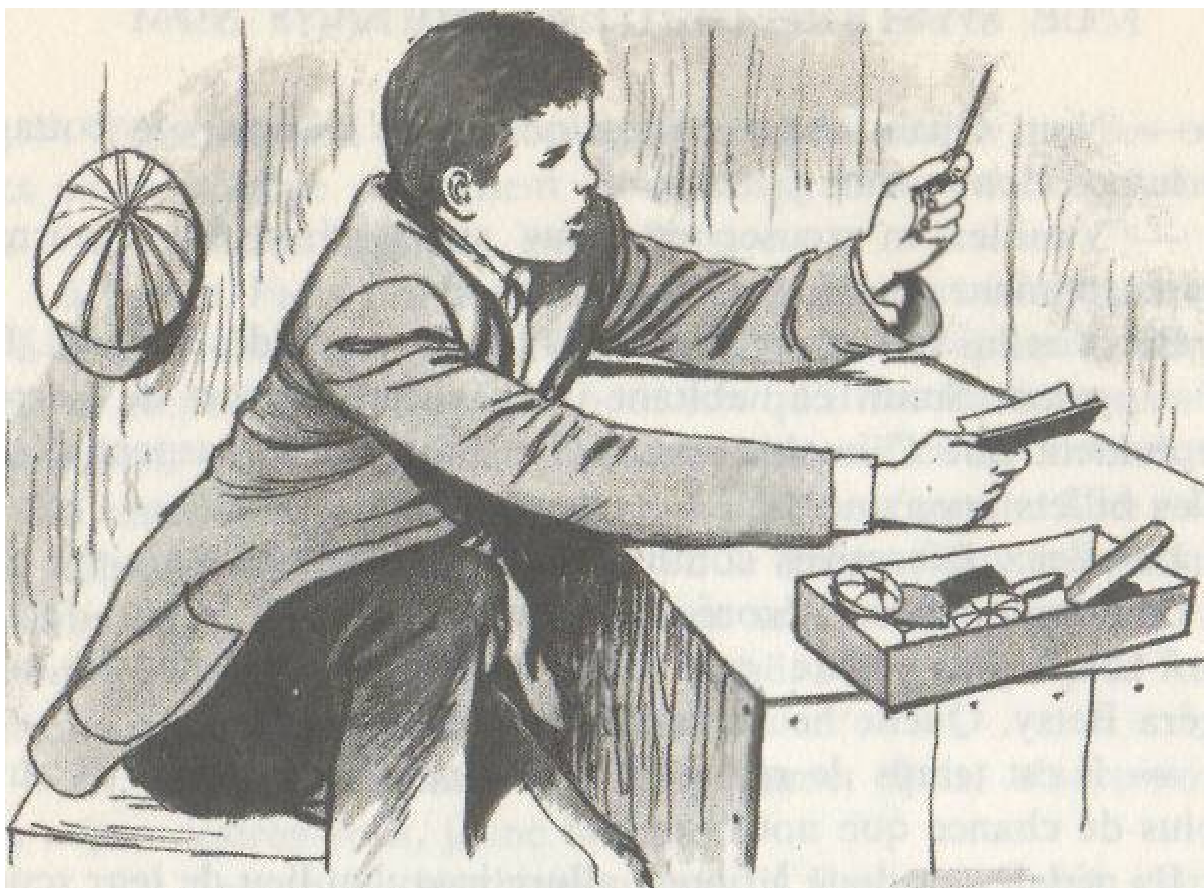
— Il est temps de rejoindre les autres. Espérons qu'ils auront eu plus de chance que nous ! »

Ils pédalèrent donc à bonne allure jusqu'au lieu de leur rendez-vous. Larry et Daisy étaient déjà là, attendant patiemment. Ray et Pip ne tardèrent pas à apparaître. Le visage rond du jeune Groddy resplendissait à son habitude.

« Alors ? attaqua Fatty. Avez-vous réussi ?

— Nous n'en sommes pas sûrs encore ! répondit Pip le premier. Si nous allions dans ta remise, Fatty ? Nous pourrions discuter des résultats obtenus tout à notre aise. Nous comparerons nos notes et nous verrons alors lesquels d'entre nous ont récolté les meilleurs renseignements !

— D'accord ! Dépêchons-nous ! »



CHAPITRE VII

UN CERTAIN MONSIEUR SMITH

DANS LA REMISE, Fatty ouvrit la séance en offrant des biscuits au chocolat. Foxy fit le beau pour en avoir un. « Attention à ta ligne, mon vieux ! lui dit son maître.

- Toi aussi, fais attention à la tienne ! conseilla Pip en riant. Tu parles toujours de maigrir et puis...

— Bon, bon ! Et maintenant, au rapport ! décida Fatty en tirant son carnet de sa poche. Quelles informations avez-vous recueillies, Détectives ?

— Commence, toi ! dit Pip.

— Je n'ai pas récolté grand-chose, avoua Fatty. Betsy et moi, nous avons cependant trouvé une villa couverte de lierre, dans l'allée des Houx. Elle s'appelle *Les Capucines.* Reste à savoir si elle

s'appelait jadis *Les Lierres.* Nous avons déniché aussi un petit cottage enfoui sous le lierre... et habité par des gens du nom de Smith.

- Mais alors ! s'écria Larry tout frémissant. Tu as frappé à la bonne porte !

— Non, car ce cottage était autrefois le pavillon du jardinier et n'a jamais porté de nom. Il ne s'agit donc pas des *Lierres.* Et les Smith ne semblent pas davantage être ceux que nous cherchons. Bien décevant, n'est-ce pas ?... Larry et Daisy, avez-vous découvert quelque chose ?

- Je me demande si cela vaut la peine d'en parler ! soupira Larry... Juste une très vieille maison qui disparaît sous le lierre...

- Mais qui s'appelle *Les Cèdres,* acheva Daisy. En plus de ça, elle est inhabitée. Comme nous avions du mal à distinguer la maison à travers la grille, nous nous sommes risqués dans l'allée. Alors nous avons aperçu un écriteau « A vendre » et nous avons compris que la maison était vide.

— C'est un endroit un peu sinistre, expliqua Larry. Imaginez une immense bâtisse avec des tas de chapiteaux et de balcons à l'ancienne mode. Une maison abandonnée et sans âme ! Exactement comme Ray et toi, Fatty, vous l'avez dépeinte dans votre poème.

— Si elle est vide et s'appelle *Les Cèdres,* fit remarquer Betsy, inutile de s'en occuper !

- Eh bien, dit Fatty, il ne nous reste plus qu'à entendre le rapport de Pip et de Ray.

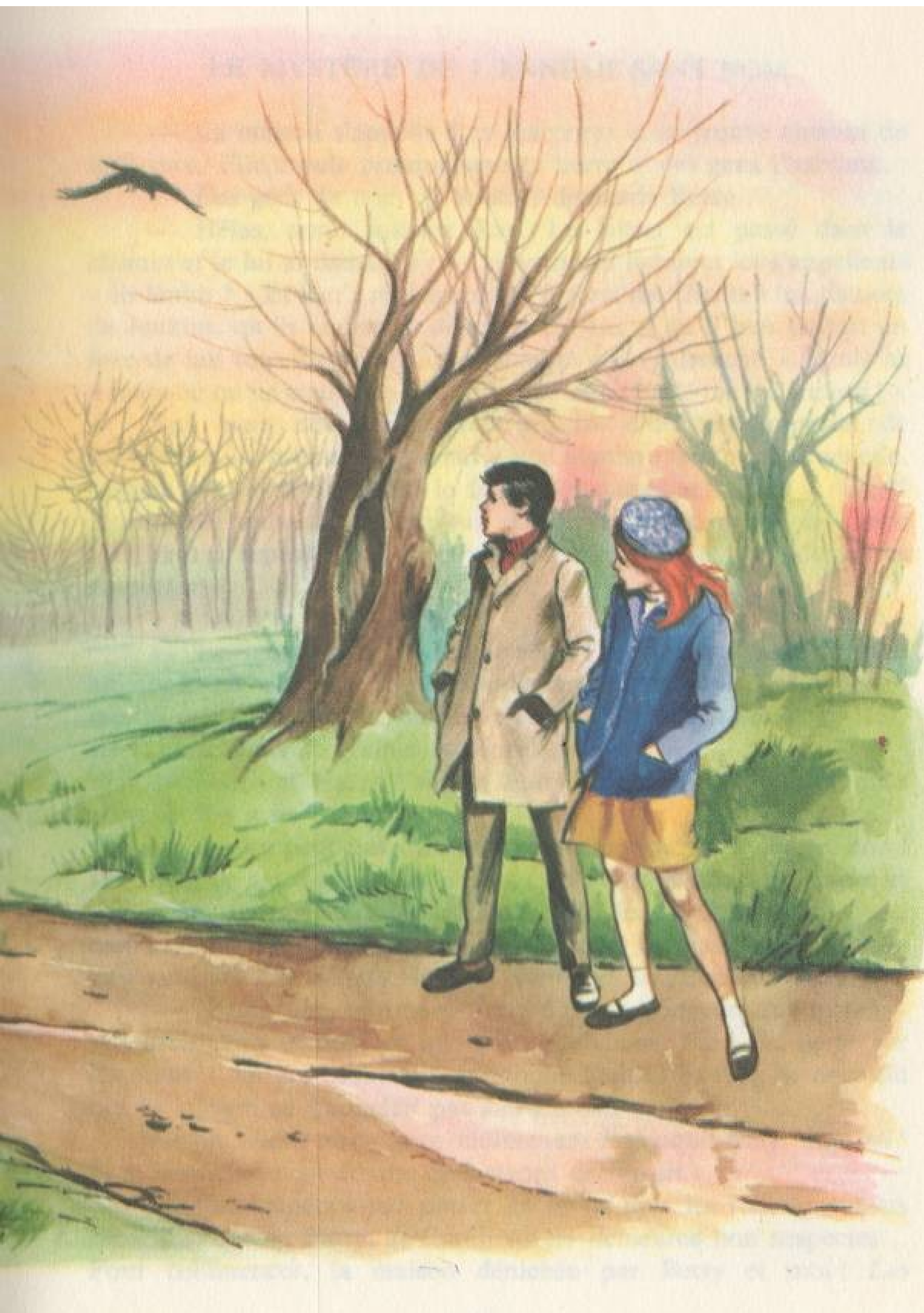
— Nous avons découvert deux maisons tapissées de lierre, révéla Pip assez content de l'effet produit. Mais une seule nous a paru intéressante, Fatty. Nous pensons, Ray et moi, qu'il pourrait bien s'agir de la bonne !

— Voilà qui semble prometteur ! murmura le chef des Détectives, les yeux brillants. Nous t'écoutons, Pip. »

Ray sortit son calepin et regarda Pip. On sentait qu'il mourait d'envie de parler. Pip sourit.

« C'est Ray qui a aperçu la première, déclara-t-il. Il va vous renseigner.





Nous nous sommes risqués dans l'allée.

— La maison s'appelle *Les Fauvettes* et se trouve chemin de la Source. Elle croule presque sous le lierre et des gens l'habitent.

— Des gens du nom de Smith ? demanda Betsy.

— Hélas, non ! soupira Ray. Le laitier est passé dans le chemin et je lui ai demandé : « Les gens qui habitent ici s'appellent-« ils Smith ? » Et il m'a répondu que c'étaient des clients à lui, du nom de Jenkins, qu'ils étaient là depuis seize ans et qu'il leur portait un litre de lait tous les matins, depuis seize ans également. « Je n'y ai « manqué qu'un seul jour, a-t-il ajouté. Celui où je me suis marié ! »

Ray avait débité sa petite histoire d'un ton empreint de gravité, en consultant son carnet d'une manière très professionnelle, comme son oncle aurait pu le faire. Les autres se mirent à rire. Il soupira de nouveau, comprenant que la maison couverte de lierre qu'il avait repérée devait être rayée de la liste des demeures suspectes.

« A toi, Pip ! dit-il.

— Eh bien, expliqua l'interpellé, l'endroit qui a attiré mon attention est situé rue des Pépinières. C'est moitié une maison, moitié une boutique. Le magasin est au nom de « Smith et Harris », marchands de graines et pépiniéristes.

— *Smith* et Harris ! répéta Fatty en insistant sur le premier nom. Et il y a du lierre ?

— On ne peut pas dire que la maison en est couverte, non ! Mais l'un de ses murs en est tapissé : un lierre aux feuilles jaunes et vertes, d'une espèce très particulière d'ailleurs ! Rien d'étonnant, bien sûr, puisque ces gens sont pépiniéristes ! La maison ne s'appelle pas non plus *Les Lierres.* Juste « *Pépinière Smith et Harris* ».

— N'empêche, murmura Fatty d'un air songeur, que tu pourrais bien avoir déniché ce que nous cherchons, Pip ! Du lierre sur les murs. L'un des occupants se nomme Smith ! Et rien ne nous dit que la maison ne s'appelait pas *Les Lierres* autrefois !

— Qu'allons-nous faire maintenant ? s'enquit Ray. Sapristi ! Si mon oncle savait ce que nous avons découvert !

— Commençons par passer en revue tous les renseignements recueillis, décida Fatty, et éliminons les demeures non suspectes... Pour commencer, la maison dénichée par Betsy et moi :

Les Capucines, allée des Houx. Il faudra nous renseigner pour savoir le nom de l'occupant et aussi si la villa a jamais porté le nom de *Lierres.* Ensuite, le petit chalet de M. et Mme Smith. A rayer, celui-là, puisqu'il n'a jamais été baptisé. Puis la villa de Larry et Daisy. Elle est vide : à rayer aussi ! Celle de Ray ne vaut rien non plus. Reste la tienne, Pip...

— Oui. Je crois que la *Pépinière Smith et Marris* mérite qu'on s'intéresse à elle, déclara Pip très fier. Nous devons enquêter de ce côté. Et si nous faisons chou blanc, nous pourrons toujours nous rabattre sur *Les Capucines.*

— Je me demande, murmura Fatty pensivement, si maman ne serait pas en mesure de me renseigner au sujet de ces *Capucines.* Elle sait peut-être qui y habite. Depuis le temps qu'elle vit à Peterswood, elle connaît la plupart des gens d'ici. Flûte ! Voilà la cloche du déjeuner. Filez en vitesse chez vous ou vous allez être en retard !

— Oh ! là, là ! gémit Ray, pris de panique. Que va dire mon oncle si j'arrive en retard ? »

Le jeune Groddy enfourcha sa bicyclette en toute hâte. Larry et les autres l'imitèrent.

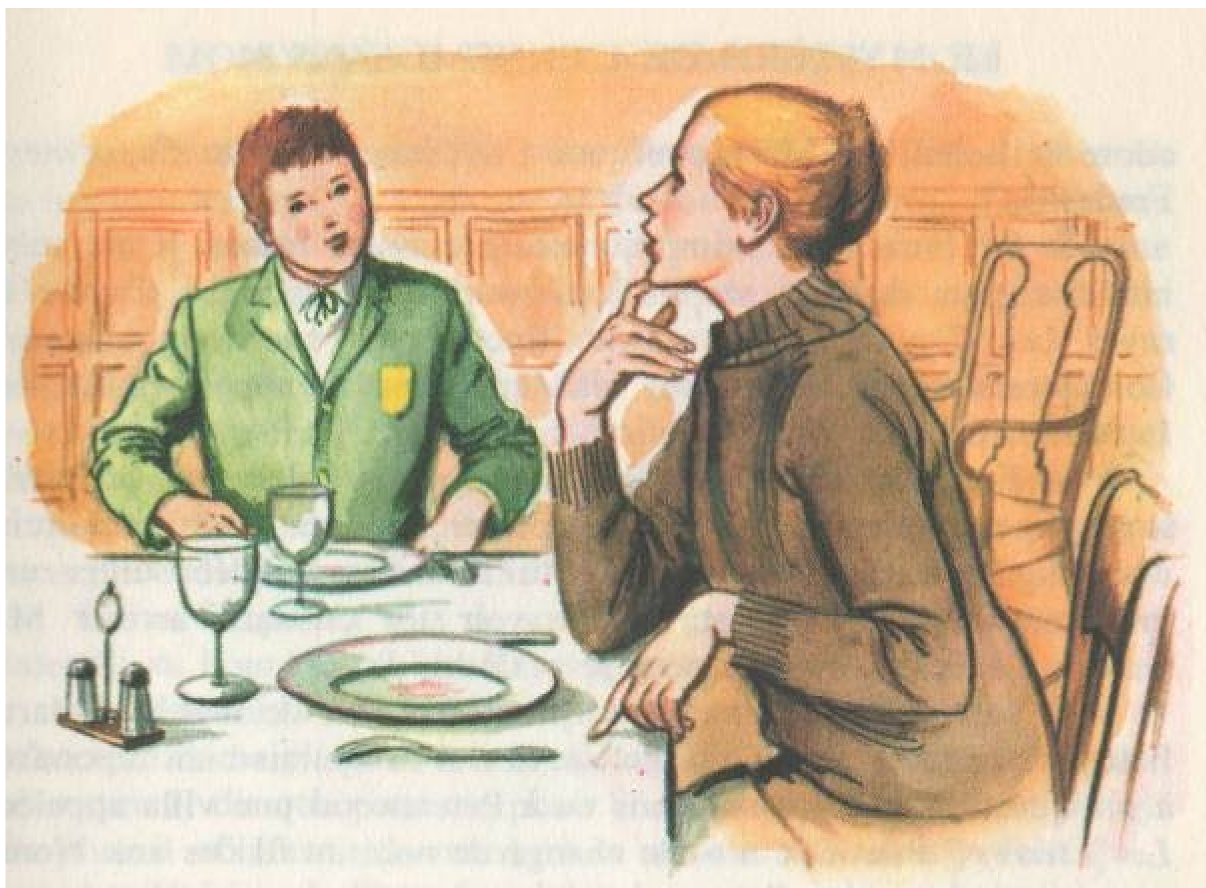
« Je vous téléphonerai plus tard ! » leur jeta Fatty en se dirigeant au pas de course vers la villa.

Comme le temps passait vite quand on menait une enquête ! Le chef des Détectives se lava les mains rapidement, se donna un coup de peigne et entra dans la salle à manger quelques secondes après sa mère.

« Je te prie de m'excuser si je suis en retard, maman ! dit-il en s'asseyant en face d'elle.

— Ce serait une agréable surprise pour moi si tu consentais un jour à être ponctuel, Frederick, répliqua Mme Trotteville. Voyons, qu'as-tu fait ce matin ?

— Oh !... j'ai pas mal roulé à bicyclette avec mes camarades, répondit Fatty sans mentir. Tant que j'y pense... Peut-être vas-tu pouvoir me fournir un renseignement... Sais-tu qui habite aux *Capucines,* maman ? C'est la grande villa tout au bout de l'allée des Houx...



— *Les Capucines!* Attends que je réfléchisse... Cette propriété appartenait aux Ford autrefois. Puis le vieux monsieur est mort et sa femme a quitté le pays pour aller vivre chez sa fille. La maison a été achetée par les Hudson qui ont revendu peu après. Les Bliss leur ont succédé mais ils ont fait faillite et sont partis à leur tour.

— C'est alors, peut-être, que les Smith ont racheté la villa ? suggéra Fatty, plein d'espoir.

— Les Smith ? Quels Smith ? demanda Mme Trotteville, surprise.

— Oh ! je ne sais pas au juste, répondit Fatty d'un ton évasif. En fin de compte, qui donc habite *Les Capucines* aujourd'hui ? Ils ne s'appellent pas Smith, n'est-ce pas ?

— Non, certainement pas ! affirma Mme Trotteville. Ah ! Voilà que ça me revient... La villa appartient maintenant à la vieille Lady Hammerlit. Je ne la connais pour ainsi dire pas. Je sais seulement qu'elle est à moitié paralysée et séjourne souvent sur la Côte d'Azur, en France. Elle doit s'y trouver en ce moment.

Elle adore le soleil !... Mais pourquoi t'intéresses-tu aux *Capucines,* Frederick ?

— Oh ! c'est sans importance. De toute façon, je ne m'y intéresse plus du tout *maintenant,* soupira Fatty, déçu d'avoir à rayer *Les Capucines* de sa liste. Encore une question, maman ! Connaîtrais-tu par hasard une villa qui se serait appelée autrefois *Les Lierres* ?

— Frederick ! Que signifient ces mystères ? demanda sa mère, soupçonneuse. J'espère que tu n'es pas en train de vouloir éclaircir une énigme quelconque ? Quand tu te mêles de débrouiller un problème policier, on est sûr de voir tôt ou tard arriver M. Groddy ! Et c'est toujours pour se plaindre de toi !

— Je t'assure, maman, que je ne fais rien de mal ! déclara Fatty. Et tu me rendrais un réel service si tu voulais bien répondre à ma question... Y a-t-il jamais eu à Peterswood une villa appelée *Les Lierres* ? Peut-être a-t-elle changé de nom au fil des ans. Nous avons entendu parler d'une propriété portant ce nom mais personne ne semble pouvoir la situer.

— *Les Lierres ?* répéta Mme Trotteville en réfléchissant. Non, cela ne me dit rien à moi non plus. Voilà bientôt dix-neuf ans que j'habite le pays et, aussi loin que je remonte, je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu mentionner une villa ainsi nommée. Pourquoi ces *Lierres* t'intéressent-ils ? »

Fatty était très ennuyé d'être ainsi questionné par sa mère. Il ne voulait pas divulguer son secret et, par ailleurs, ne pouvait pas refuser de répondre. S'il l'avait fait, sa mère aurait été convaincue qu'il mijotait quelque chose de répréhensible.

Le chef des Détectives se tira de cette situation délicate en usant de ruse... Il feignit un geste maladroit et renversa son verre d'eau :

« Frederick ! Vite ! Eponge avec ta serviette ! ordonna sa mère dont l'esprit se trouva distrait par l'intermède.

— Cela me rappelle, dit Fatty, cette histoire que tu racontais l'autre jour. Tu sais, celle de ce monsieur qui se trouvait assis à côté de toi, dans un dîner, et qui voulait te montrer la grosseur du poisson qu'il se vantait d'avoir péché...

— Pauvre homme ! dit Mme Trotteville en riant. Il m'a dit en écartant les bras : « Vous auriez dû voir ce poisson »... Là-dessus sa main a heurté un plat qu'apportait un serveur et un énorme brochet a dégringolé sur la table. Pour du poisson... nous étions servis ! »

Egayée par ce souvenir, Mme Trotteville ne pensait plus du tout à questionner Fatty. Elle enchaîna sur une autre anecdote, et Fatty, soulagé, respira librement. Soudain, le téléphone sonna.

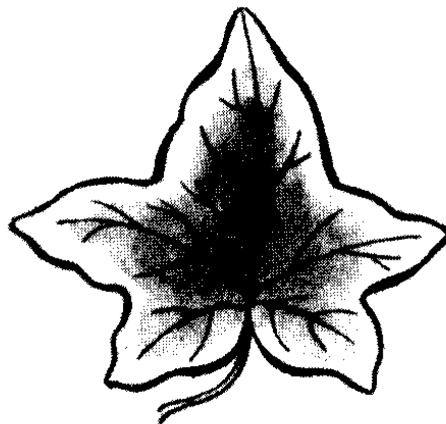
« Va donc répondre, Frederick. C'est sans doute ton père qui nous prévient qu'il rentrera tard ce soir. »

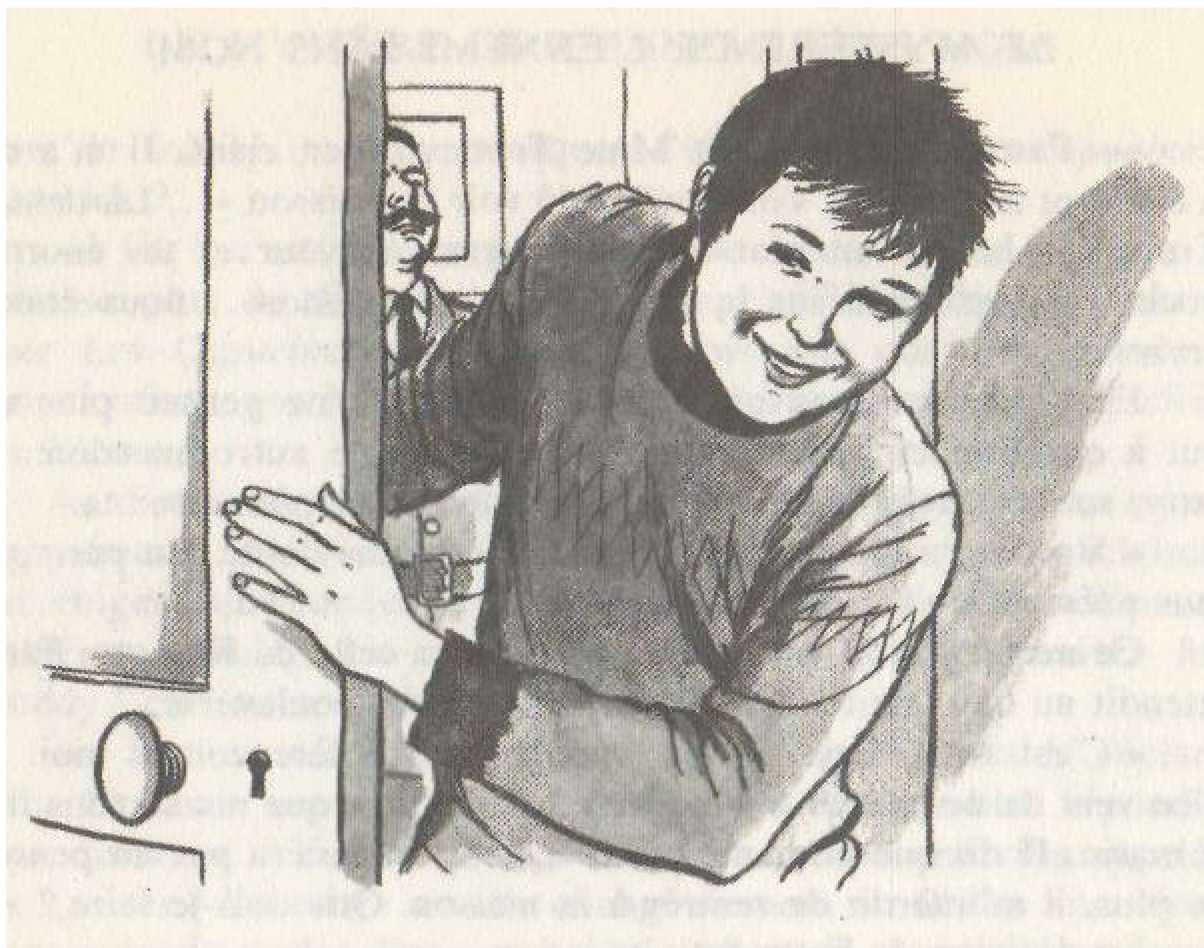
Ce ne fut pas la voix de son père mais celle de Ray que Fatty entendit au bout du fil. Un Ray apparemment bouleversé.

« C'est toi, Fatty ? Mon oncle est en colère contre moi. Il m'en veut de ne pas lui avoir révélé en détail ce que nous avons fait ce matin. Il dit que pour me punir il ne me donnera pas un penny. De plus, il m'interdit de rentrer à la maison. Que dois-je faire ? »

La décision de Fatty fut vite prise.

« Tiens bon, mon vieux, dit-il. Je vais aller voir ton oncle. Je serai là dans une demi-heure ! »





CHAPITRE VIII

UNE VISITE À MONSIEUR GRODDY

FATTY ne perdit pas de temps. Sitôt le déjeuner expédié, il enferma Foxy dans sa chambre. « Je vais voir notre vieil ami Cirrculez, expliqua-t-il au petit chien. Je sais que tu aimerais bien que je t'emmène pour avoir l'occasion de goûter à ses mollets, mais ce ne serait pas raisonnable ! Ton intervention risquerait de nuire à mes affaires. Il faut que je tire Ray d'un mauvais pas, mon vieux. Sois sage et attends-moi patiemment ! »

Là-dessus, Fatty s'en alla à bicyclette. Chemin faisant, il prit la décision de révéler à M. Groddy tout ce que les Détectives avaient fait au cours de la matinée. Il lui parlerait même de leur découverte concernant Smith et Harris !

« Si le Smith en question est celui mentionné dans les billets

anonymes, songeait-il, et s'il se cache sous un faux nom pour échapper aux foudres de la justice, l'affaire devra tôt ou tard être confiée à Cirrculez. On le chargera de découvrir de quoi l'individu s'est rendu coupable et aussi pourquoi l'auteur des lettres veut le chasser des *Lierres,* alias la *Pépinière Smith et Harris.* Du reste, le plus urgent est de sortir le pauvre Ray d'embarras... »

Arrivé chez M. Groddy, Fatty s'annonça en frappant vigoureusement à la porte. Mme Blake accourut, essoufflée à son habitude.

« Voilà ! Voilà ! J'arrive !

— S'il vous plaît, demanda poliment le visiteur. M. Groddy est-il là ? Vous seriez bien aimable de lui dire que Frederick Trotteville désire lui parler. »

Laissant Fatty dans le hall, Mme Blake entra dans le bureau de son patron. Il ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

« Faites entrrer ce garrçon ! ordonna-t-il. Je l'ai aperrçu parr la fenêtrre et c'est *moi* qui désirre lui parrler ! »

Fatty entra donc et salua M. Groddy. Comme il savait bien que le policeman ne l'inviterait pas à s'asseoir, il n'attendit pas sa permission et prit un siège. Il n'avait pas envie de rester debout devant Cirrculez, comme un écolier recevant une réprimande.

« II fallait que je vous voie, commença-t-il d'une voix aimable, pour un entretien de quelques minutes. Il s'agit de Ray.

— Rray ! J'en ai parr-dessus la tête, de Rray ! répondit M. Groddy. Je lui avais fait une offrre honnête. Je l'héberrgerrais pendant quelque temps. Il ferrait un petit trravail pourr moi et je le paierrais en conséquence. Et voilà qu'il se moque de moi en garrdant pourr lui des rrenseignements utiles. Il n'aurra pas un penny !

- En vérité, dit Fatty, je comprends mal. Ray a agi très loyalement envers vous jusqu'ici. Où est-il ?

— En haut, dans sa chambrre où je l'ai bouclé, grommela le policeman. Et perrmettez-moi de vous dirre ceci, monsieur Frreder-rick Trrotteville : je n'ai pas de temps à perrdrre en parrlotes inutiles ! J'ai à fairre, moi !

— Très bien, monsieur Groddy, répliqua Fatty en se levant aussitôt. J'étais seulement venu vous expliquer en détail ce que Ray

et nous autres Détectives avions fait ce matin. Je pensais que cela vous intéresserait !

— Mais c'est ce que j'ai demandé à Rray ! Et savez-vous ce qu'il m'a rrépondu ? Que vous aviez écume le pays à la rrecherrche de maisons couverrtes de lierrre ! Il s'est payé ma tête ! Je l'ai secoué de belle façon, vous pouvez me crroirre.

- Ray vous a dit la vérité, monsieur Groddy. Nous avons bel et bien fait la chasse aux demeures couvertes de lierre. Et si vous étiez aussi malin que votre neveu, vous auriez déjà deviné pourquoi. »

La lumière se fit brusquement dans l'esprit du gros policeman. La colère céda la place à la stupeur. Une maison avec du lierre ! Bien sûr ! Une maison pouvant être *Les Lierres* !

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

« Bon ! Eh bien, maintenant, je m'en vais, annonça Fatty. A votre place, je ne punirais pas Ray, monsieur Groddy. Il ne vous a pas menti. Mais comme il est bien évident que vous ne souhaitez pas entendre la vérité, je me retire.

- Non, non ! Asseyez-vous ! cria presque le policeman. Parr-lez-moi un peu de ces maisons couverrtes de lierrre !

- Oh ! Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps ! répliqua Fatty en se dirigeant vers la porte.

- Rrestez, je vous en prrie, dit M. Groddy qui comprit qu'il était battu. Je vois bien maintenant, monsieur Frrederrick, que je me suis trrompé au sujet de Rray. Voyons, dites-moi ce que vous savez. Je suis impatient de l'apprrendrre.

- Mais d'abord, faites venir Ray. Il s'est lancé à fond dans cette histoire et a obtenu d'excellents résultats. Vous devriez être fier de lui et le féliciter au lieu de le punir !

— Bon ! D'accorrd ! » acquiesça le policeman en se levant lourdement de son fauteuil.

Il quitta la pièce et monta au premier étage où Fatty l'entendit tourner une clef dans la serrure. Un instant plus tard, Ray surgit, radieux, son oncle sur les talons.

« Merci, Fatty ! s'écria-t-il joyeusement. Je savais bien que tu obtiendrais qu'on me délivre.

— Bien sûr, Ray ! Tu as dit la vérité à ton oncle, mais j'ai décidé d'ajouter des détails. Nous devons lui parler de cette maison que vous avez découverte, Pip et toi ! »

M. Groddy s'installa avec majesté derrière son bureau. « Rray, mon garrçon, je me suis trrompé à ton sujet mais tu aurrais dû tout me dirre.

— Mon oncle, aux premiers mots que j'ai prononcés, vous vous êtes mis à rugir, vous avez craché feu et flammes en affirmant que je mentais.

— Cette histoire est maintenant arrangée, s'empressa de déclarer Fatty d'une voix apaisante. Ton oncle, j'en suis certain, est maintenant tout disposé à te payer l'excellent travail que tu as fait.

- Hum ! dit M. Groddy.

— C'est en fait Pip et Ray, continua Fatty en s'adressant cette fois au policeman, qui nous ont mis sur la piste de M. Smith.

— Comment ! s'exclama M. Groddy en ouvrant des yeux étonnés. Le Smith dont parrlent les lettrres anonymes ?

— A ce qu'il semble, oui. Nous n'en sommes pas encore tout



à fait sûrs, évidemment. Vous verrez vous-même ce qu'il faut en penser quand vous aurez entendu le récit de Ray. Je vous assure que ses informations valent largement la somme que vous lui avez promise. Tenez, ayez un bon geste ! Donnez-la-lui sans attendre ! »

Ray regardait Fatty avec une visible admiration. Quel ami il avait là ! M. Groddy, lui aussi, regardait le chef des Détectives. Mais ce n'était pas l'admiration qui brillait dans ses prunelles : seulement la curiosité d'apprendre du nouveau... et la rage d'être battu par deux gamins ! Plus que jamais il détestait le jeune Trotteville. Hélas ! Il était bien obligé de passer par ses volontés.

Avec un soupir, M. Groddy fouilla dans sa poche et en tira de l'argent qu'il tendit à Ray.

« Tiens, mon garrçon, prrends ! »

Ray, tout joyeux, empocha la somme.

« Ray ! reprit Fatty, ton oncle sait maintenant que tu ne mentais pas en disant que nous avons passé la matinée à chercher des maisons couvertes de lierre. Il faut que vous sachiez, monsieur Groddy, que nous en avons trouvé pas mal, mais aucune ne portant le nom des *Lierres.* Nous avons fait un tri pour, en fin de compte, ne retenir que celle dénichée par Pip et votre neveu. Et maintenant, à toi, Ray, continue... »

Ray s'exécuta et fit une description détaillée de la *Pépinière Smith et Harris.* Puis il conclut :

« II ne nous reste plus qu'à découvrir si M. Smith est la personne mentionnée dans les lettres anonymes. »

Fatty intervint :

« J'ai personnellement décidé que cette tâche vous revenait, monsieur Groddy. En fouillant dans le passé de notre suspect, vous découvrirez facilement s'il se cache sous un faux nom.

— Sans aucun doute ! affirma le policeman avec force. Vous avez eu rraison de ne rrien rne cacher, monsieur Frrederrick. Maintenant, laissez-moi fairre et tenez-vous en dehorrs de cette histoirre. Smith se cache peut-êtrre sous un faux nom parrce qu'il a été jadis en prrison. Dans ce cas, ses emprreintes digitales sont connues de la police. Il faudrra rrelever celles de ce Smith. Je vais m'en occuper...

Fatty s'en alla quelques minutes plus tard. Ray remonta dans sa chambre pour occuper de nouveau son poste de guet, au cas où le mystérieux messager se risquerait à apporter un nouveau billet.

M. Groddy, derrière son bureau, se frottait les mains. Quelle chance que le jeune Trotteville lui ait fourni des renseignements ! Et dire que c'était Ray, son propre neveu, qui avait découvert la maison suspecte et le dénommé Smith !

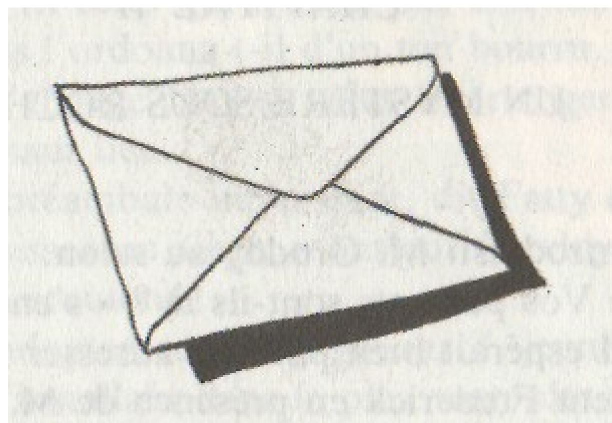
Après avoir passé un quart d'heure à classer quelques papiers, M. Groddy en revint au problème qui le préoccupait.

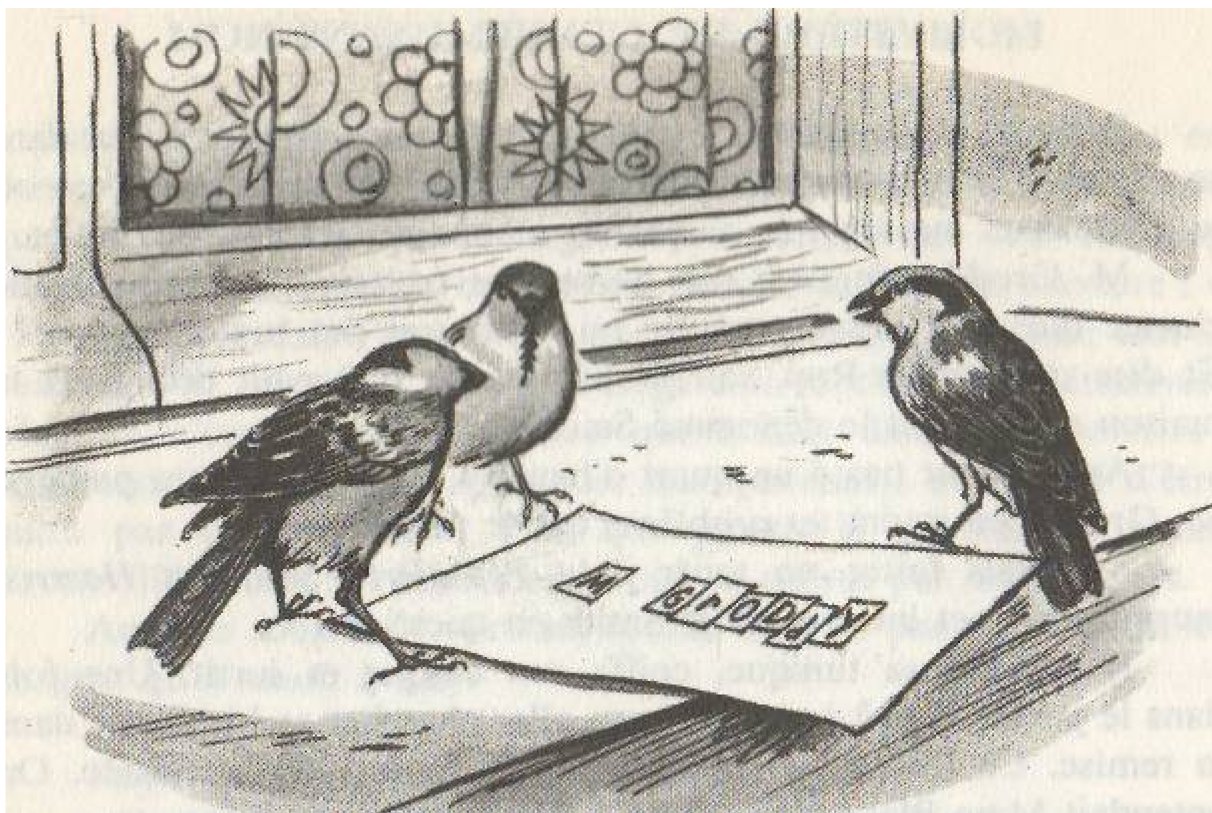
« Je vais fairre un tourr à la *Pépinièrre Smith et Harrris,* murmura-t-il, et interrroger le Smith en question ! »

II endossa sa tunique, coiffa son casque et sortit. Une fois dans le jardin, il prit à droite, pour aller chercher sa bicyclette dans la remise. Ce faisant, il passa devant la fenêtre de la cuisine. On entendait Mme Blake chantonner à l'intérieur de la pièce.

« Cette femme ! maugréa le policeman. Elle n'arrrête pas de se plaindrre ou de chanter faux ! »

Soudain, il s'immobilisa, sidéré. Là, sur le rebord de la fenêtre, il venait d'apercevoir un sixième billet, pareil aux autres...





CHAPITRE IX

DES ENNUIS POUR LES GRODDY !

MGRODDY rentra dans la maison et appela à pleine voix : « Rray ! Descends immédiatement ! Vous, madame Blake, ne bougez pas. J'ai des questions à vous poser à tous les deux ! » Ray, surpris, arriva en courant : « Me voici, mon oncle ! Que se passe-t-il ? » Mme Blake, pétrifiée sur sa chaise, tourna vers M. Groddy un visage trahissant son ahurissement.

« Rregarrdez ! hurla le policeman. J'ai trrouvé une nouvelle lettrre anonyme ! Et vous savez où ? surr le rreborrd de la fenêtrre de la cuisine ! Parrfaitement, madame Blake. Depuis quand êtes-vous assise là, juste devant ?

— Depuis trois minutes, expliqua la femme de ménage. J'ai

fini ma vaisselle, puis je me suis fait une tasse de thé que je suis en train de boire, vous voyez !

— Avez-vous aperrçu quelqu'un dans le jarrdin ?

— Pas une âme ! C'est égal, monsieur ! Quel toupet d'avoir déposé ce message juste sous mon nez !

— Précisément ! Vous *devez* avoirr vu quelqu'un ! insista Cirrculez, exaspéré.

— Personne, je vous le répète. Mais je peux vous certifier que cette enveloppe n'était pas là il y a dix minutes. Je le sais parce que j'ai ouvert la fenêtre pour jeter des miettes aux petits oiseaux. Si le billet avait été là, je l'aurais vu tout de suite.

- Il faut cependant que quelqu'un soit passé parr-dessus la barrrièrre, ait trraverrsé le jarrdin et se soit arrrangé pourr déposer ce billet ! Et cela au courrs des derrnièrres dix minutes encorre ! Si vous n'avez rremarrqué perrsonne, madame Blake, Rray n'y aurra pas manqué, n'est-ce pas, mon garrçon ?

— Je suis navré, mon oncle, répliqua Ray, très intrigué, mais moi non plus je n'ai vu personne !

— Alorrs, c'est que tu n'étais pas à ton poste ! s'écria Cirr-culez furieux.

— Si, mon oncle. Je faisais le guet. Je n'ai pas quitté ma fenêtre une seule seconde ! affirma Ray d'un air indigné. Je vous le répète : personne n'est entré dans le jardin. *Personne,* entendez-vous ?

— Veux-tu me dirre alorrs comment ce billet a pu venirr là ? hurla M. Groddy, hors de lui. Mme Blake était ici, dans la cuisine, et toi là-haut à ta fenêtrre... Malgrré cela, quelqu'un s'est glissé dans le jarrdin sans êtrre vu, à votrre nez et à votrre barrbe, pourr déposer cette enveloppe surr le borrd de la fenêtrre et rreparrtirr ensuite comme il était venu ! Comment l'expliquer ?

- Je ne sais pas, mon oncle, répondit Ray, effaré. Si Mme Blake n'a vu personne et moi non plus, c'est... c'est que le messager était invisible !

— As-tu fini de dirre des sottises ! explosa Cirrculez. Avoue plutôt que tu lisais un illustrré quelconque au lieu de fairre le guet !

- Je ne lisais pas ! protesta Ray, de plus en plus indigné. Je montais la garde, selon nos conventions. Vous me payez pour

ouvrir l'œil. J'ouvrais donc l'œil. Je vous répète une fois de plus que je n'ai vu personne depuis que je suis monté dans ma chambre.

Incapable de se contenir, Cirrculez allongea le bras pour envoyer une taloche à son neveu. Mais celui-ci esquiva le coup et la main du policeman rencontra le coin de la table. Il poussa un hurlement de douleur. Ray n'attendit pas sa prochaine réaction : il quitta la maison à toutes jambes, attrapa sa bicyclette au passage, l'enfourcha et disparut en forçant sur les pédales. Il ne voulait pas rester une minute de plus sous le toit de son oncle. Pourquoi M. Groddy ne lui faisait-il pas confiance ? C'était à vous dégoûter d'être consciencieux ! Mais quel étrange incident ! Mme Blake n'avait vu personne non plus ! Il fallait bien, pourtant, que quelqu’un fût venu !

Pendant ce temps, M. Groddy se décidait à ouvrir l'enveloppe. Comme Mme Blake le regardait, bouche bée, il se réfugia dans son bureau pour prendre connaissance du sixième message. Les mots, découpés dans un journal et collés sur la feuille de papier, composaient le texte suivant :

Prononcez le mot « secret » devant Smith et vous le verrez prendre la fuite.

« Pouah ! murmura le policeman. De quel secrret s'agit-il ? Enfin, je suivrrai ce conseil quand je me trrouverrai en prrésence du Smith de la Pépinièrre. Quant à Rray, il ne perrd rrien pourr attendrre ! Perrmettrre à ce plaisantin de déposer chez moi un nouveau billet ! Pouah ! »

Avant de partir, M. Groddy pensa à téléphoner à Fatty pour lui révéler que Ray n'était pas digne de confiance et que, après avoir failli à sa mission, il avait pris la fuite.

Le chef des Détectives fut très étonné de recevoir un coup de fil de Cirrculez et plus étonné encore du comportement de Ray. Il ne croyait guère à une négligence de sa part.

« En tout cas, dit-il, l'arrivée de ce sixième message est bien mystérieuse. »

Emporté par sa véhémence, M. Groddy se laissa aller à

divulguer le contenu du billet. Fatty en prit note aussitôt.

« Et maintenant, monsieur Groddy, qu'allez-vous faire ? demanda-t-il. Sans doute une petite visite à *Smith et Harris* ?

— Parrfaitement ! répondit Cirrculez. Je me rrends chez eux de ce pas. Mais si vous voyez mon neveu... »

Pour couper court à de nouvelles remarques désagréables au sujet de Ray, Fatty émit des sons bizarres dans l'appareil, puis raccrocha sec. M. Groddy penserait qu'on les avait coupés !

Fatty était très ennuyé. Comment le messager inconnu avait-il pu tromper la vigilance de Ray ? Pour déposer le billet anonyme sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, l'homme avait bien été obligé de pénétrer dans le jardin. Et en plein jour, encore ! Il ne devait pas manquer de cran !

Soudain, le jeune garçon entendit le timbre d'une bicyclette et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il vit Ray qui remontait l'allée à toute allure.

« Salut, Ray ! dit Fatty. Sais-tu que ton oncle vient juste de me téléphoner ? Il paraît qu'il a reçu un sixième message et qu'on a apporté celui-ci presque sous tes yeux. Mais peut-être t'étais-tu endormi ?

— Jamais de la vie ! protesta Ray, indigné. Je n'ai pas cessé de faire le guet une seule seconde. J'ai rempli honnêtement ma mission, Fatty, je t'en donne ma parole. Dès l'instant où mon oncle m'a renvoyé dans la chambre, j'ai pris ma faction et je suis resté immobile, à surveiller le jardin. J'ai vu des miettes de pain tomber au-dessous de moi et j'en ai déduit que Mme Blake jetait du pain aux moineaux. D'après elle, le billet n'était pas sur la fenêtre à ce moment-là. Il est donc arrivé plus tard.

— Et depuis l'instant où tu as vu ces miettes, tu n'as pas quitté le jardin des yeux ? insista Fatty.

— Exactement. Et je n'ai vu personne. Mme Blake, de son côté, n'a vu personne non plus. Et pourtant, elle se trouvait juste devant la fenêtre. Elle aurait pu la toucher en tendant la main. Et si elle n'a vu personne, comment l'aurais-je pu, moi ? Vrai de vrai, je n'y comprends rien, Fatty. A mon avis le message devait déjà être là quand Mme Blake a donné du pain aux oiseaux. Seulement,

elle n'y a pas pris garde. C'est la seule explication possible.

— Oui, en effet ! soupira Fatty. Cette histoire est vraiment bizarre... J'espère que la colère de ton oncle passera vite, mon vieux. En attendant, tu peux rester ici pour le thé si tu veux. Il serait inutile que tu retournes là-bas reprendre ton guet ! Je suppose que notre distributeur de billets anonymes a terminé sa tournée aujourd'hui.

— Merci, Fatty ! Est-ce que je peux te rendre un service quelconque ? proposa le brave Ray plein de gratitude.

— Pourquoi pas ? J'ai justement là quelques objets que je dois emballer avant de les porter à la mairie pour la 'vente de charité. Aide-moi !... Je me demande si ton oncle va tirer quelque chose de Smith et Harris ! Il est possible que ce Smith-là soit bien celui que nous cherchons ! Enfin, nous le saurons vite, j'espère ! »

Pendant ce temps, encore tout bouillant de colère, M. Groddy arrivait à la Pépinière suspecte. Il mit pied à terre et se précipita dans l'allée avec tant d'impétuosité qu'il faillit renverser un homme en train de pousser une brouette.

« Hé, là ! Doucement ! dit l'homme. Que désirez-vous ?

— Je veux voirr *Smith et Harrris* ! répondit rudement le policeman.

— Vous en avez la moitié devant vous ! annonça l'homme tandis qu'une flamme moqueuse s'allumait dans ses yeux vifs. Je suis M. Harris. Je paie des impôts pour mon chien, vous savez. Et aussi pour mon poste de radio ! Et aussi pour ma camionnette ! Et aussi...

— Il ne s'agit pas de taxes impayées ! Je veux parrler à M. Smith ! expliqua Cirrculez avec l'impression désagréable que l'autre ne le prenait pas au sérieux.

— Hum ! Hum ! Ça ne va pas être facile ! murmura Harris en se grattant le menton. Pas facile du tout ! »

II émit un petit bruit de gorge, hocha la tête et regarda son visiteur du coin de l'œil.

Cirrculez avait de plus en plus l'impression que le pépiniériste se payait sa tête. Son irritation s'en accrut d'autant. Nerveux, il demanda :

« Pourrquoi ? M. Smith n'est pas dans la maison ?... Dans le jarrdin de derrrièrre, peut-êtrre ?

— Non, non ! Vous ne le trouverez ni dans la maison ni au jardin, assura M. Harris. (Au premier coup d'œil, il avait pris le policeman en grippe et se faisait un malin plaisir de le « faire marcher » !) Il m'est à moi-même impossible d'entrer en contact avec lui en ce moment.

— Mais, c'est que je *dois* le voirr ! déclara Cirrculez avec emphase. C'est d'une imporrtance capitale. Inutile de cherrcher à rretarrder cette entrrevue. Je vous orrdonne de me conduirre dirrectement auprrès de votrre associé.

— Oh ! Mais je n'ai pas le temps ! affirma M. Harris d'une voix suave. Vous conduire jusqu'à M. Smith ? Vous n'y pensez pas ! Avec tout le travail que j'ai sur les bras ! Je ne suis aidé que par un seul jardinier et mon temps est précieux, je vous assure. »

M. Groddy sentait de plus en plus la moutarde lui monter au nez. S'il l'avait pu, il aurait appris à l'ironique M. Harris à se moquer de la Loi ! Mais il ne pouvait l'inculper d'aucun délit. Harris ne faisait pas vraiment obstruction à cette Loi dont lui-même était un si digne et majestueux représentant. Réprimant sa colère, Cirrculez décida de se contenter de poser une question... Mais une question percutante.

« M. Smith est-il le vérritable nom de votrre associé ? » demanda-t-il tout de go.

M. Harris parut sincèrement surpris. Il regarda M. Groddy avec de grands yeux et se gratta de nouveau le menton.

« Autant que je sache, oui ! répondit-il. Je l'ai connu toute ma vie et il s'est toujours appelé Smith. Est-ce une plaisanterie ?

— Non, grommela Cirrculez, déçu. Au fait, cette maison ne s'appelait-elle pas « *Les Lierrres* » autrrefois ?

— Pas depuis que je l'ai achetée, en tout cas, et cela fait un bout de temps ! Pourquoi cette question ?

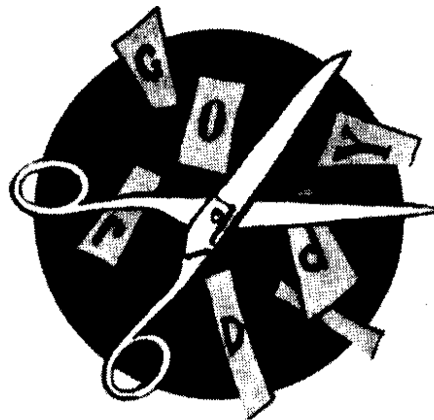
— Heu... tout ce lierrre surr vos murrs... Et maintenant, j'insiste. Indiquez-moi où je pourrrai trrouver M. Smith.

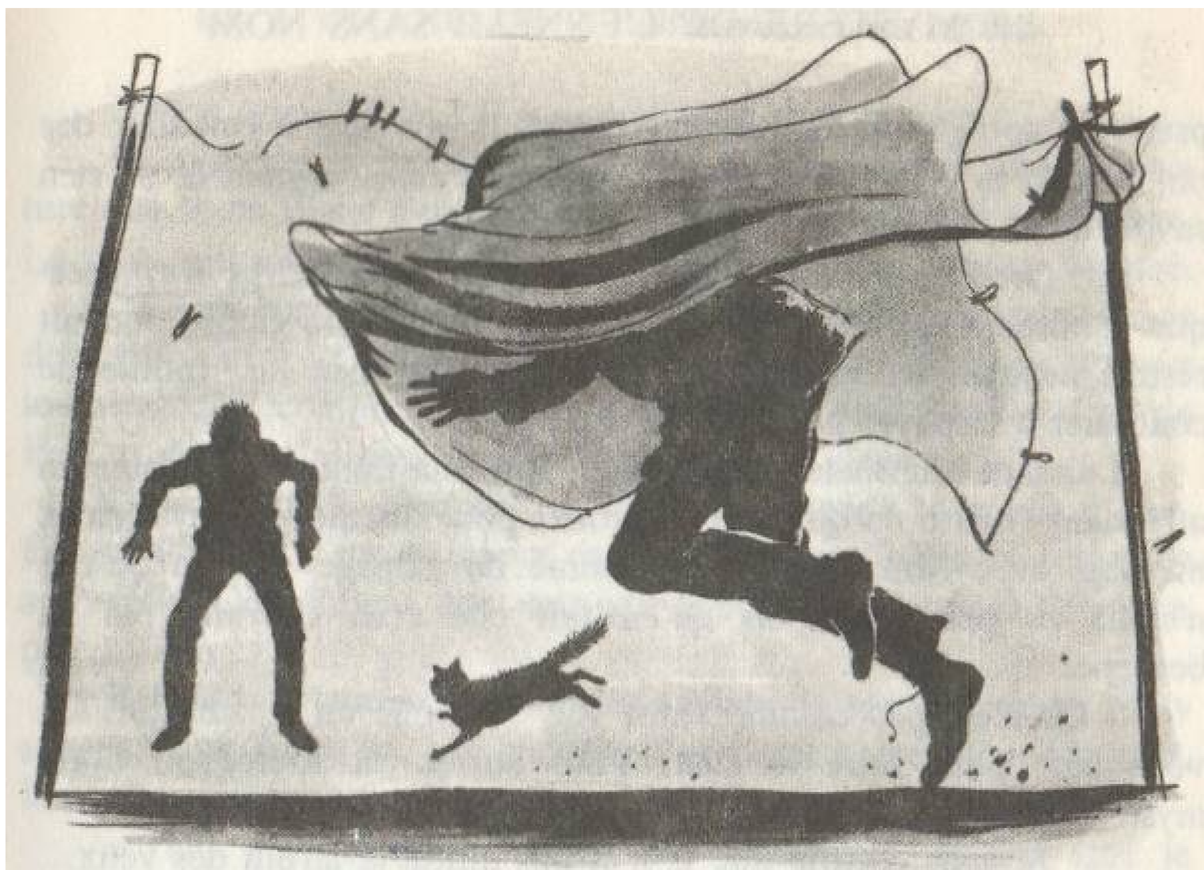
— Très bien. Si vous voulez me suivre... » Abandonnant sa brouette dans l'allée, M. Harris conduisit le

policeman jusqu'à la maison et le fit entrer dans un bureau. Là se trouvait une énorme mappemonde. Le pépiniériste la fit tourner et posa le doigt sur un minuscule point de l'Amérique du Sud.

« Vous voyez cette ville, près de Rio de Janeiro ? C'est là que vous pourrez rencontrer M. Smith. Il s'y est retiré depuis bientôt vingt ans, me laissant le soin de faire marcher la maison tout seul. Mais j'ai gardé la même raison sociale « Smith et Harris ». Je vous engage vivement à prendre le prochain avion et à rendre visite à M. Smith. Il vous dira si c'est bien là son vrai nom. Peut-être même vous offrira-t-il un verre à boire. Il est très gentil, vous savez ! »

Et là-dessus, Harris éclata d'un grand rire.





CHAPITRE X

UNE ÉNIGME INDÉCHIFFRABLE

POUR NE PAS exploser de rage, M. Groddy fut obligé de quitter très vite le pépiniériste. Il le fit avec le maximum de dignité. Les éclats de rire de M.* Harris le suivirent jusqu'au bout du chemin. Ah ! pourquoi n'avait-il pas laissé l'insupportable jeune Trotteville enquêter à sa place ? C'est de lui que M. Harris se serait moqué ! Hélas ! hélas ! Il était trop tard pour revenir en arrière.

Bien entendu, Cirrculez ne se vanta à personne de son aventure. Et quand Fatty lui téléphona un peu plus tard, il se contenta de lui apprendre que Smith s'était depuis longtemps retiré en Amérique du Sud et qu'il ne fallait rien espérer de ce côté.

« Pendant que j'y pense, ajouta-t-il, Rray est-il avec vous ?

— Oui, et je vous le renvoie. Merci beaucoup de me l'avoir

prêté cet après-midi, monsieur Groddy. Il m'a aidé à emballer des objets pour la vente de charité », expliqua Fatty, feignant de ne rien savoir de la fâcherie entre l'oncle et le neveu.

M. Groddy raccrocha, un peu étonné, et accueillit Ray presque gentiment quand celui-ci arriva. Après tout, le gamin pouvait rester jusqu'au lendemain, et ensuite rentrer chez lui. Inutile de continuer à le payer pour être si mal servi !

Laissant son oncle à son travail, Ray alla flâner à la cuisine en attendant l'heure du dîner. Il en profita pour discuter du mystérieux message avec Mme Blake. La femme de ménage déclara qu'elle n'avait vu personne mais qu'en fait elle était distraite par sa besogne.

« Ce n'est pas comme vous, Ray ! dit-elle en conclusion. On vous paie pour faire le guet. Vous auriez dû apercevoir notre mystérieux visiteur.

— Je vous certifie que je n'ai pas quitté le jardin des yeux... avant même que vous ne jetiez des miettes aux oiseaux ! » insista le pauvre Ray, navré que personne ne le crût. Pour faire diversion, il proposa à Mme Blake de lui lire son dernier « pouème ».

« La première moitié est de moi et la seconde a été composée par un ami ! annonça-t-il en tirant de sa poche son précieux carnet. Ecoutez ça, madame Blake ! »

II se mit à débiter les vers sur la « pauvre vieille maison », sans s'apercevoir que son oncle, debout dans l'encadrement de la porte, le regardait avec des yeux ronds.

« Alorrs, Rray ! s'écria soudain Cirrculez d'une voix tonnante qui fit sursauter son neveu. Voilà que tu te rremets à écrrirre des verrs, mon garrçon ! Donne-moi un peu ce carrnet qui parrle beaucoup trrop de lierrre, à mon avis !

— Non, mon oncle ! protesta Ray. Ce carnet contient des notes personnelles !

— Peu imporrte ! Je le veux. »

Le policeman s'avança vers Ray qui, décidé à défendre son bien, ouvrit la porte de service et se précipita dehors. Et voilà que, dans l'obscurité, il distingua une ombre mouvante devant lui. Il se mit à crier :

« Mon oncle ! Vite ! Il y a quelqu'un dans la cour ! »

M. Groddy se précipita... et alla se jeter contre une couverture que Mme Blake avait lavée et qui séchait sur un fil d'étendage. Le fil se rompit et la couverture s'entortilla autour du gros homme.

Pauvre Ray ! Quand il distingua son oncle en train de se débattre contre ce qu'il avait pris de bonne foi pour un visiteur indésirable, il comprit que le mieux pour lui était de filer loin de là... et de se volatiliser pendant une heure ou deux !

Cela signifiait, bien sûr, se passer de dîner ! Mais, du moins, Ray conservait-il son précieux carnet et échappait-il à la colère de son oncle. Décidément, tout tournait contre lui ce jour-là ! Pauvre, pauvre Ray !

Pendant ce temps, ignorant les avatars de son camarade, Fatty songeait que, jusqu'ici, son enquête n'avançait guère. Pour l'instant, il se trouvait dans une impasse.

« Tant pis ! soupira le chef des Détectives. Il faut que je m'attaque à cette fastidieuse besogne : décoller les mots des billets anonymes et voir si le verso peut m'apprendre quelque chose... Si je pouvais seulement obtenir une indication quelconque, si mince soit-elle, pour m'orienter ! Allons ! Au travail ! »

Fatty se réfugia dans sa chambre où il voyait plus clair que dans sa remise. A l'aide d'un tampon d'ouate imbibé d'eau, il se mit à l'œuvre. L'opération réclamait du doigté et de la patience. Hélas ! les mots imprimés de l'autre côté des fragments découpés ne permettaient pas de deviner dans quel journal on les avait pris. Fatty, découragé, avait presque terminé quand enfin un succès — tout relatif d'ailleurs — vint couronner ses efforts. Il avait sous les yeux la fin d'un mot imprimé en caractères italiques : « ngoon ». Or, le jeune garçon ne voyait aucun mot anglais se terminant ainsi. Il s'agissait du reste plus probablement d'un nom propre. Peut-être celui d'une ville ? Mais aucune ville britannique, à sa connaissance du moins, ne se terminait par « ngoon ».

Fatty méditait sur le problème qui s'offrait à lui quand sa mère entra dans la pièce. Il la croyait sortie et sursauta. Mme Trotteville aperçut du premier coup d'œil les fragments de journaux étalés devant son fils.

« Tiens ! dit-elle. C'est une nouvelle formule de puzzle ? Cette fin de mot « ngoon »... Ne serait-ce pas « Rangoon » ?

— Maman, tu es épatante ! s'écria Fatty stupéfait. Oui, tu as sûrement raison. Le nom doit être Rangoon. Je n'y aurais jamais pensé tout seul... »

Fatty aurait été bien ennuyé si sa mère lui avait posé des questions gênantes concernant son « puzzle ». Par bonheur, Mme Trotteville venait seulement voir si elle n'avait pas oublié un livre dans la chambre de son fils. Ayant retrouvé l'objet, elle s'en alla.

Le chef des Détectives considéra son travail d'un œil pensif. S'était-il produit à Rangoon un événement important ces derniers temps ? Il l'ignorait. Ou bien le journal remontait-il à un certain temps déjà?... Au fond, Fatty n'était pas plus avancé que précédemment.

« Je suis bien bête, pensa-t-il, de m'être donné tant de mal pour un aussi maigre résultat. J'aurais dû me douter que l'examen de ces morceaux de papier ne pouvait pas me conduire très loin... Tant pis pour moi, ajouta-t-il en remettant les fragments dans une enveloppe. Je viens de perdre sottement deux heures. Cette affaire est terriblement décevante. Jusqu'ici, je n'ai pas recueilli l'ombre d'une preuve. Et Ray a raté l'occasion d'entrevoir le mystérieux porteur de billets. Il a dû s'assoupir sans en avoir conscience. C'est la seule explication possible ! Je vais battre le rappel des Détectives. Demain, nous tiendrons conseil ! »

Le lendemain matin, à dix heures précises, tout le monde, y compris Ray, se retrouva dans la remise de Fatty. Ray était plus serein que la veille. Au cours du petit déjeuner, son oncle, rayonnant, lui avait lu à trois reprises, d'un air important, une lettre élogieuse du superintendant Jenks... Le gros policeman avait en effet réussi à débrouiller une petite affaire.

« Tu vois, avait-il dit à son neveu. Si je négligeais mes devoirrs comme tu as négligé le tien hierr, je ne serrais jamais félicité ainsi parr mes chefs ! »

Sagement, Ray s'était gardé de répliquer. Il avait l'intention de rentrer chez lui sitôt après le déjeuner matinal... et de ne jamais remettre les pieds chez son oncle.

Ray assistait donc lui aussi à la réunion des Détectives. Fatty exposa à ses camarades ce qu'il avait fait la veille.

« Je n'ai abouti à rien, déclara-t-il en conclusion... Maman a bien trouvé le mot « Rangoon » mais je vois mal en quoi cela peut nous être utile. Je renonce donc à tirer quelque chose de valable de ces messages. Pire encore ! Je ne vois vraiment pas ce que nous pouvons entreprendre désormais pour tenter de débrouiller cette énigme.

— A mon avis, il ne nous reste plus qu'une chose à faire, déclara Daisy. C'est de nous renseigner sur la maison couverte de lierre que nous avons repérée, Larry et moi. Elle s'appelle actuellement *Les Cèdres* et elle n'est pas habitée. Nous pouvons quand même chercher à savoir si elle s'appelait *Les Lierres* autrefois !

— Si personne ne l'habite, répliqua Fatty, je pense que c'est inutile. Tu as dit toi-même hier que vous aviez vu un écriteau « A vendre » dans le jardin.

— C'est vrai, reconnut Daisy. Mais je suis passée devant la propriété aujourd'hui, par pure curiosité d'ailleurs ! Eh bien, j'ai constaté quelque chose d'étrange...

— Quoi donc ? s'écrièrent les autres enfants en chœur.

— Un filet de fumée s'échappait d'une cheminée située sur le derrière... Cependant, je ne le jurerais pas. La cheminée en question appartient peut-être à l'une des maisons que cache la grande bâtisse... mais cela m'étonnerait !

— Voilà qui vaut la peine de se déranger pour un supplément d'enquête, décida Fatty dont le moral remontait en flèche. Qui sait si quelqu'un ne se dissimule pas aux *Cèdres* ! Et qui sait si ce quelqu'un n'est pas notre mystérieux Smith ! Détectives ! Je propose que nous prenions nos vélos et que nous allions faire un petit tour dans le secteur suspect. Qu'en pensez-vous ? »

Bien entendu, la suggestion de Fatty fut accueillie avec enthousiasme. Les enfants se précipitèrent sur leurs bicyclettes. Foxy se mit à sauter de joie et à aboyer comme un fou. Daisy aurait-elle flairé une bonne piste ? Cette cheminée qui fumait ! Si seulement elle appartenait bien aux *Cèdres* !



CHAPITRE XI

VISITE AUX « CÈDRES

LES Six ENFANTS traversèrent Peterswood à bonne allure. Par malheur, à un tournant, ils se heurtèrent presque à M. Groddy qui, lui aussi, roulait à bicyclette. A la vue de Ray pédalant au centre du groupe, Cirrculez poussa un rugissement :

« Rray ! Que fais-tu là? Je vais t'apprrendrre, moi... Rray ! Rray ! Veux-tu t'arrrêter ! »

Mais Ray et ses camarades continuèrent à filer en faisant la sourde oreille. Le jeune Groddy, cependant, n'était pas rassuré. Il jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule et, à sa grande horreur, aperçut son oncle lancé à leur poursuite.

« II ne faut pas qu'il nous voie aller aux *Cèdres,* dit Fatty, haletant.

Continuons jusqu'à la colline, là-bas ! Nous aurons vite fait de le semer ! »

Les enfants entreprirent de grimper la côte raide. La voix de Cirrculez leur parvenait de plus en plus faiblement. Betsy se mit à rire.

« Tu sais, Fatty ! M. Groddy sera rouge comme une tomate avant d'arriver à mi-côte. Je le plains un peu, le pauvre !

— Il n'a qu'à ne pas nous suivre ! répondit Fatty, courbé sur sa machine. Si tu crois que ça m'amuse, moi, de peiner ainsi ! »

Betsy regarda par-dessus son épaule et annonça :

« Ça y est ! Il a mis pied à terre. Il s'éponge le front. Il a renoncé à nous rejoindre ! Quelle chance ! »

Tout contents, les enfants parvinrent au sommet de la colline qu'ils redescendirent de l'autre côté en filant bon train. Puis, après l'avoir contournée, ils revinrent sur leurs pas pour s'arrêter devant *Les Cèdres.* Après avoir appuyé leurs vélos contre le mur, ils s'avancèrent jusqu'au portail. Daisy s'écria :

« Regardez ! Voilà la fumée que je vous ai signalée. Elle sort de cette cheminée qui se dresse à l'arrière de la maison. A moins d'une illusion d'optique, elle appartient bien aux *Cèdres.*

— Je le crois en effet, répliqua Fatty. Mais quel endroit sinistre ! Et laid, avec ça ! Ces énormes piliers sur la façade... ces lourds balcons de pierre... Personne ne doit habiter ici depuis des années. Et pourtant, pourtant, on dirait bien que cette fumée veut nous prouver le contraire. »

Les Détectives et Ray s'engagèrent dans l'allée. Ils aperçurent l'écriteau « A vendre » et notèrent le nom de l'agence chargée de l'opération : « Paul et Ticking ».

« Je marque l'adresse sur mon carnet, murmura Fatty. Nous irons demander à ces gens si *Les Cèdres* ne s'appelaient pas autrefois *Les Lierres.*

— Bonne idée ! approuva Pip. Et maintenant, que faisons-nous? Il faudrait s'assurer avant tout que cette cheminée appartient bien à la propriété.

— Nous allons faire le tour et fouiner un peu, Betsy et moi, décida Fatty. Vous autres, restez là avec Foxy. Pour que notre démarche ne semble pas suspecte, je ferai comme si j'avais perdu

mon chien. Je l'appellerai très fort. Si quelqu'un habite ici, cette personne sortira certainement. Quand je cesserai d'appeler Foxy, vous le lâcherez, et il viendra me rejoindre.

— Compris ! » acquiesça Larry en attrapant le petit fox par son collier.

Fatty et Betsy s'éloignèrent. Bientôt, la voix du premier s'éleva : « Foxy ! Foxy ! Où es-tu ? » Bien entendu, Foxy se mit à gigoter pour échapper à Larry. Celui-ci eut du mal à l'en empêcher et plus de mal encore à étouffer ses aboiements.

Tout en marchant, Fatty jetait un coup d'œil aux fenêtres devant lesquelles il passait. Il ne vit que de grandes pièces vides et sinistres. Betsy chuchota que l'intérieur de la maison valait l'extérieur.

Après avoir contourné la bâtisse, les deux compagnons arrivèrent en vue de la cuisine. Sur les fils d'étendage de la cour, du linge achevait de sécher. Quelqu'un habitait donc là ! Levant la tête, Fatty et Betsy aperçurent la cheminée qui fumait : elle faisait bien partie des *Cèdres.* Aussitôt, Fatty se mit à appeler plus fort :

« Foxy ! Foxy ! Où te caches-tu, vilain ? »

Une femme maigre, assez âgée, sortit de la cuisine. Son visage triste respirait la bonté.

« Vous cherchez votre chien ? s'enquit-elle.

— Il ne doit pas être loin, répondit Fatty sans mentir. J'espère que je ne vous dérange pas. Je croyais cette maison vide. Il y a un écriteau « A vendre » à l'entrée du jardin.

— C'est vrai, expliqua la femme. Nous ne sommes que les gardiens. Cette propriété est restée vide pendant des années. Et puis des malfaiteurs ont tenté de la cambrioler, et l'agence a demandé quelqu'un pour la garder. Nous sommes logés gratis. Voilà quinze ans maintenant que nous habitons ici. Nous finissons par espérer que *Les Cèdres* ne trouveront jamais d'acquéreur, car alors il nous faudrait déménager, ce qui ne nous sourit guère. »

Soudain, Foxy déboucha à toutes pattes de l'allée et sauta après son maître en aboyant de joie. Larry l'avait lâché dès que les appels de Fatty avaient cessé.

« Ah ! Te voilà ! lui dit la femme en souriant. J'aimerais bien



Fatty jetait un coup d'œil aux fenêtres devant lesquelles il passait.

avoir un chien comme toi, tu sais ! Depuis que nous sommes ici, on a tenté à trois reprises de cambrioler la maison. Je me demande ce qu'on pouvait convoiter dans une demeure pour ainsi dire vide ! »

Soudain, un appel vint de l'intérieur : « Jenny ! » Puis quelqu'un toussa et parut s'étouffer.

« C'est mon pauvre mari, soupira la vieille femme. Il est malade. Allez-vous au village, par hasard ? Il faudrait que je passe une commande au pharmacien mais je n'aime guère laisser mon pauvre homme seul.

— Nous porterons votre commande à la pharmacie, dit Fatty. Et même, si vous voulez, nous vous rapporterons vos remèdes. Nous sommes à bicyclettes, vous savez.

— Comme c'est gentil à vous. Attendez ! Je vais chercher l'ordonnance... !

— Je me demande si le nom de ces gens est Smith, chuchota Fatty à l'oreille de Betsy. Probablement pas ! Ce ne sont que des gardiens...

— Voici la bouteille pour la potion à renouveler ! annonça la vieille femme en revenant. Et voici l'argent.

— Quel nom donnerai-je au pharmacien ? demanda Fatty.

— Smith ! M. John Smith. Il nous connaît, du reste. »

Le chef des Détectives et Betsy dissimulèrent de leur mieux leur sentiment. Ils venaient de découvrir un « Smith » dans une villa couverte de lierre !

Après avoir promis à Mme Smith d'être très vite de retour, ils partirent en courant, Foxy sur leurs talons. Fatty se demandait si, cette fois, il s'agissait du Smith qu'ils cherchaient.

« Vous avez mis bien longtemps à revenir, dit Larry en apercevant ses camarades. Que s'est-il passé ? »

Fatty l'expliqua en quelques mots à ses amis. Puis tous enfourchèrent leurs bicyclettes et se dirigèrent vers le centre de Peterswood.

« Un ménage de gardiens, sur place depuis quinze ans, et qui s'appellent Smith. Que dites-vous de cela, Détectives ? demanda Fatty tout en pédalant ferme. Espérons que nous allons en découvrir davantage... »

Bientôt la petite troupe s'arrêta devant la pharmacie. Fatty entra, la bouteille à la main. Il était décidé à poursuivre sa petite enquête auprès du pharmacien.

« C'est pour M. Smith ? s'enquit celui-ci, en souriant à Fatty qu'il connaissait. Comment va ce pauvre vieux ? Il devrait renoncer à habiter une maison aussi humide que *Les Cèdres.* Sa toux empire d'année en année, et il est perclus de rhumatismes. Il devrait aller vivre dans un climat plus sain. Evidemment, pour ces malheureux, cela pose un problème. Ils sont pauvres comme des rats d'église.

— Mme Smith paraît très gentille, déclara Fatty. Je ne connais pas son mari.

— C'est un curieux bonhomme, expliqua le pharmacien tout en préparant la potion. Il a l'air perpétuellement effrayé et ne met presque jamais le nez dehors.

— A qui appartiennent *Les Cèdres* ? demanda Fatty.

'— Je l'ignore. La propriété était déjà en vente quand je suis venu m'installer ici. C'est un endroit peu attirant... Voici votre potion. Donnez mes amitiés à Mme Smith. Elle est charmante et adore son mari. »

Une fois dehors, Fatty déclara à ses amis :

« Nous allons retourner aux *Cèdres* où j'essaierai d'en apprendre un peu plus long. Ensuite, je ferai un saut à l'agence « Paul et Ticking ». Il faut à tout prix savoir si la villa s'appelait *Les Lierres* autrefois. Auquel cas, nous serions sur la bonne piste ! »

Aux *Cèdres,* Fatty et Betsy se dirigèrent droit vers la cuisine. Là, une déception les attendait. La porte était fermée et Mme Smith leur cria de déposer la potion sur le seuil : elle ne pouvait se déranger pour leur ouvrir, car son mari avait une crise terrible et elle était en train de le soigner...

« Et merci de tout cœur, mes enfants ! »

Désappointé, Fatty regarda autour de lui. La cour était nette, le seuil bien lavé. Des rideaux propres garnissaient des fenêtres aux vitres resplendissantes : les seules propres de toute la propriété !

« C'est égal, dit-il à Betsy. Je ne sais si M. Smith a un sombre passé, mais sa femme est bien sympathique !

— J'espère qu'il n'arrivera rien de mal à son mari. La pauvre

serait trop malheureuse, répondit Betsy. L'auteur des messages anonymes doit lui en vouloir, c'est sûr. Je me demande pourquoi il désire que M. Groddy prononce le mot « secret » devant lui.

— Je ne le sais pas plus que toi. Et maintenant, en route pour l'agence immobilière! Mais, sapristi... qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? On dirait que Larry, Pip, Daisy et Ray ont des ennuis ! »

Ils en avaient en effet. M. Groddy était tombé sur eux et avait posé sa lourde main sur l'épaule de Ray.

« Ah ! Je te tiens enfin, mon garrçon ! A-t-on idée de filer comme ça à mon nez et à ma barrbe ! Tu vas rrentrrer immédiatement avec moi. J'ai du trravail à te confier ! »

Fatty qui arrivait l'entendit.

« Obéis, Ray, dit-il à son camarade. C'est plus sage. »

Foxy avait aperçu son vieil ennemi et se précipitait vers lui en aboyant. Cirrculez se remit vivement en selle.

« Suis-moi, Rray ! » cria-t-il.

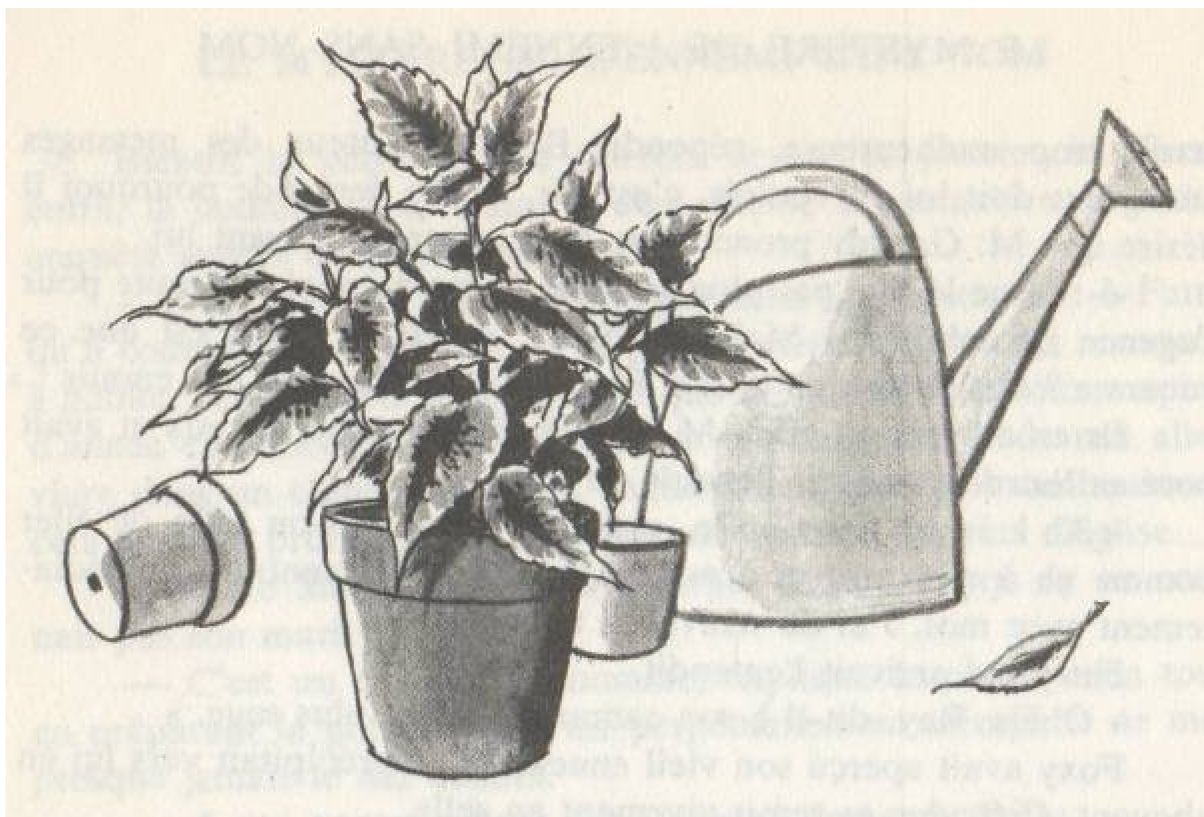
Ray prit cependant le temps de glisser à l'oreille de Fatty :

« Je vous rejoindrai dans ta remise dès que je le pourrai. A bientôt, mon vieux ! Et bonne réussite dans ton enquête ! »

Après avoir vu disparaître l'oncle et le neveu, Fatty donna le signal du départ :

« En route, Détectives ! A l'agence ! »





CHAPITRE XII

LES CONFIDENCES DE MONSIEUR SIMLEY

LES BUREAUX de l'agence immobilière « Paul et Ticking » se trouvaient dans la Grand-Rue de Peterswood. « Essaie de te dépêcher, recommanda Pip à Fatty. Ce n'est pas très agréable de passer des siècles à attendre pendant que toi et Betsy vous faites tout le travail...

— C'est vrai, reconnut Fatty. Aussi, cette fois-ci, prenez vos aises. Entrez dans cette pâtisserie et régalez-vous à mes frais. Il me reste encore beaucoup d'argent de mes étrennes. Betsy, mon chou, va avec les autres ! Je vous rejoindrai dès que je le pourrai... »

II était environ onze heures du matin. Fatty entra seul dans les locaux de l'agence. Un jeune homme, assis devant un énorme bureau, semblait très affairé. Un employé d'âge mûr, plutôt éteint, travaillait à un autre bureau, dans un coin.

« Que désirez-vous ? demanda le jeune homme en levant la tête et en regardant Fatty.

— Des renseignements concernant *Les Cèdres,* s'il vous plaît.

— Cette vieille baraque ! Songeriez-vous à l'acheter ? s'écria l'agent immobilier en riant.

— Non, mais... je m'intéresse à son histoire, avoua Fatty.

— Désolé, mais je n'ai pas de temps à perdre avec l'historique de ce vieux machin ! répondit le jeune homme peu aimablement. La villa n'a pas été habitée depuis des âges... depuis avant ma naissance, je crois bien. Il y a peu d'espoir que nous réussissions jamais à la vendre : elle se dégrade chaque année un peu plus. »

Le téléphone sonna, lui coupant la parole.

«Allô! Ici, monsieur Paul! Ah! bonjour, madame Jones... Oui... oui... bien sûr... Donnez-moi tous les détails, voulez-vous... Je les prends en note... »

II était évident que l'important et très affairé M. Paul avait déjà oublié Fatty. Celui-ci battit en retraite, fort désappointé. Soudain, le vieil employé lui fit signe.

« Je peux vous fournir les renseignements que vous cherchez, dit-il gentiment, comme pour adoucir les rudes paroles de son patron.

— Vous connaissez *Les Cèdres* ? s'enquit Fatty vivement.

— Oh ! oui, très bien. C'est moi qui ai vendu la maison aux propriétaires actuels voici déjà vingt et un ans. C'était alors une très jolie villa. Ma femme et moi, nous connaissions la vieille dame qui vivait là. Ah ! *Les Cèdres* étaient bien entretenus à l'époque. Songez donc ! Quatre jardiniers et la plus belle roseraie de tout le pays. J'en parlais encore au vieux Simley l'autre jour. C'était le jardinier en chef et la propriété n'a pas de secret pour lui.

— Travaille-t-il encore ? demanda Fatty. Peut-être pourriez-vous me donner son adresse...

— Il ne s'occupe plus que de son propre jardin, car il est bien vieux maintenant. Quant à son adresse... tenez, je vous la marque sur un bout de papier.

— Savez-vous si *Les Cèdres* portaient autrefois un nom différent ? s'enquit Fatty après avoir remercié l'employé.

- Oui, en effet! Ils s'appelaient... Ah! cela m'échappe. Attendez que je réfléchisse...

— Potter ! s'écria M. Paul d'un ton sévère. Comment voulez-vous que je puisse parler au téléphone si vous bavardez tout le temps ?

— Excusez-moi, monsieur », murmura le vieil employé d'un ton humble.

Il sourit à Fatty qui prit congé après lui avoir rendu son sourire. Pauvre homme ! Il ne devait pas rire tous les jours avec un patron tel que l'arrogant M. Paul !

Dès que le chef des Détectives se retrouva sur le trottoir, il lut l'adresse de Simley : « Donald Simley, Chalet des Primevères, route de Burling. »

Fatty se hâta de rejoindre ses amis attablés dans la pâtisserie. Foxy l'accueillit avec des bonds de joie.

« Tu as fait vite, cette fois ! s'écria Betsy. Tiens, je t'ai commandé des macarons. Goûte !

— Alors, mon vieux, qu'as-tu découvert ? » s'enquit Larry. Fatty raconta sa démarche et montra le papier donné par

l'aimable employé :

« Si Donald Simley était chef jardinier aux *Cèdres,* dit-il en conclusion, il en connaît certainement les moindres coins. Il est maintenant à la retraite, mais je suppose qu'il ne se fera pas prier pour parler ! S'il pouvait seulement nous apprendre que *Les Cèdres* s'appelaient autrefois *Les Lierres* ! Je ne peux pas m'empêcher de croire que le vieux M. Smith que nous avons ravitaillé en potion ce matin est bien le Smith auquel font allusion les billets anonymes...

— Nous avons le temps de faire une petite visite à ce M. Simley avant le déjeuner ! fit remarquer Betsy.

— Mais sous quel prétexte irons-nous le voir ? demanda Daisy. Il pourrait s'étonner que nous nous intéressions à l'endroit.

— J'ai une idée ! s'écria Betsy. Allons chez le fleuriste et achetons une fleur ou une plante peu courante. Ensuite nous irons demander à Simley ce que c'est. Ce sera une entrée en matière valable.



« S'il vous plaît, monsieur Simley », dit Betsy avec son sourire le plus enjôleur.

— Bravo ! applaudit Fatty avec un enthousiasme qui rendit Betsy toute rosé de plaisir. Bravo ! Bien trouvé ! Voilà en effet un prétexte épatant. Grâce à lui, nous pourrons aller voir Donald Simley tous ensemble. »

Et, en signe d'allégresse, Fatty avala un macaron supplémentaire. Puis il invita Betsy à en faire autant :

« Prends des forces, mon chou. C'est toi qui porteras la plante rare. Avec ton joli sourire, tu attendriras le cœur du chef jardinier, si coriace soit-il ! »

Les enfants se mirent à rire. Puis Daisy et Betsy décidèrent d'aller choisir la plante tandis que leurs compagnons achevaient de se rassasier. Elles revinrent bientôt, portant un pot de modestes dimensions.

« S'il vous plaît, monsieur Simley, dit Betsy en regardant Fatty avec son sourire le plus enjôleur. Pourriez-vous me dire comment s'appelle cette plante ? »

Fatty éclata de rire :

« Félicitations, Betsy ! Tu joues ton rôle à merveille. Mais, attention ! Il faudra te débrouiller pour nous faire participer à la conversation afin que je puisse interroger notre homme... Et maintenant, allons-y ! »

Les Détectives pédalèrent avec entrain jusqu'à la route de Burling. Le *Chalet des Primevères* se dressait au milieu d'un jardin, pas très grand mais fort joli. La pelouse ressemblait à un tapis. Les haies étaient bien taillées. Des fleurs aux gais coloris charmaient le regard des visiteurs.

Fatty regarda autour de lui.

« Je crois, murmura-t-il aux autres, que c'est le vieux Simley, là-bas, en train de scier des bûches sous un appentis. Prenons le sentier qui longe son jardin. Nous lui parlerons par-dessus la haie. »

Les enfants s'engagèrent dans le sentier. Parvenue à la hauteur du jardinier, Betsy l'interpella :

« S'il vous plaît ! Etes-vous monsieur Simley ?

— Oui ! répondit le vieil homme en se redressant et en regardant la petite fille.

— Oh ! monsieur, j'aimerais bien que vous me disiez comment

s'appelle cette plante, dit Betsy en lui dédiant son plus séduisant sourire et en lui tendant son pot. Elle a de jolies feuilles mais j'ignore son nom. Vous connaissez le nom de toutes les plantes, n'est-ce pas, monsieur Simley ? »

Flatté, le jardinier sourit à son tour :

« Ma foi, répondit-il, c'est mon métier, pas vrai ? Votre plante est un jeune coleus. Il faut que vous l'emportiez bien vite chez vous et que vous la gardiez au chaud. Elle déteste l'air froid.

— Vous avez déjà cultivé des coleus ? demanda Betsy, l'air intéressé.

— Oh ! oui ! Des milliers, affirma Simley. Quand j'étais chef jardinier aux *Cèdres,* j'en faisais toujours pousser dans un coin de la serre que je leur réservais.

— Fatty ! s'exclama Betsy désireuse de faire participer les autres à une conversation si bien engagée. Simley dit qu'il a travaillé aux *Cèdres* ! C'est bien la villa où nous sommes passés tout à l'heure... Tu sais, celle où habite cette vieille dame dont le mari est malade et à qui nous avons apporté des remèdes... ?»

Fatty s'approcha immédiatement, satisfait de la manière dont manœuvrait Betsy. Pip, Larry et Daisy suivirent, amusés de voir la petite fille tenir si bien son rôle.

« Bonjour ! dit Fatty poliment. C'est vrai. Ce matin, nous sommes passés aux *Cèdres,* mais nous n'avons pas aperçu grand-chose du jardin.

— L'endroit n'est plus entretenu, soupira le jardinier d'un air peiné. De mon temps, c'était autre chose ! Mes rosés étaient sensationnelles. A présent, je n'ai même plus le courage de passer devant la villa tant la vue de ce jardin en friche m'attriste.

— La villa est entièrement couverte de lierre, dit Pip. Il grimpe jusqu'en haut des cheminées. Etait-ce comme cela de votre temps, monsieur Simley ?

— Oh ! oui, il y avait déjà du lierre à foison ! Cependant il était quand même moins épais. C'est mon père qui l'a planté, vous savez. Mais, à l'époque, la villa portait un autre nom... justement à cause de ces plantes. On l'appelait *Les Lierres.*

Cette information était venue si brutalement que les enfants en

furent saisis. Ainsi, ils avaient deviné juste ! *Les Cèdres* et *Les Lierres* ne faisaient qu'un ! L'endroit était bien celui dont parlaient les billets anonymes.

Une chose, pourtant, était étrange. L'auteur des billets semblait ignorer que *Les Lierres* avaient été débaptisés et cela depuis de très nombreuses années.

« Pourquoi a-t-on changé le nom de la villa ? » demanda Fatty.

Simley le regarda d'un air de grande tristesse avant de répondre d'une voix lugubre :

« Le nom avait acquis mauvaise réputation, avoua-t-il. Il s'était passé quelque chose... Mes patrons, le colonel Ganter et sa femme, en avaient assez de voir les journaux parler d'eux et de leur malheur. Ils ont débaptisé la villa avant de la mettre en vente. Oui... *Les Cèdres* s'appelaient autrefois *Les Lierres.* Mais cela se perd dans la nuit des temps ! »

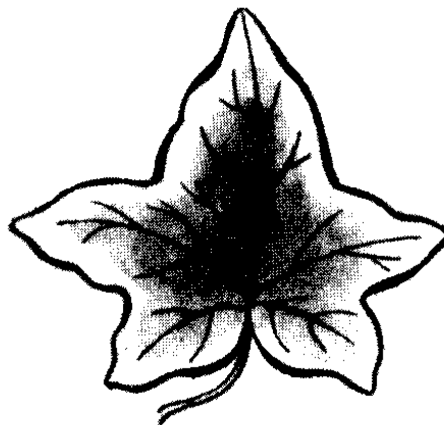
Les enfants restèrent silencieux une bonne minute. Le vieux jardinier reprit sa scie et se remit à débiter ses bûches. Fatty s'éclaircit la voix :

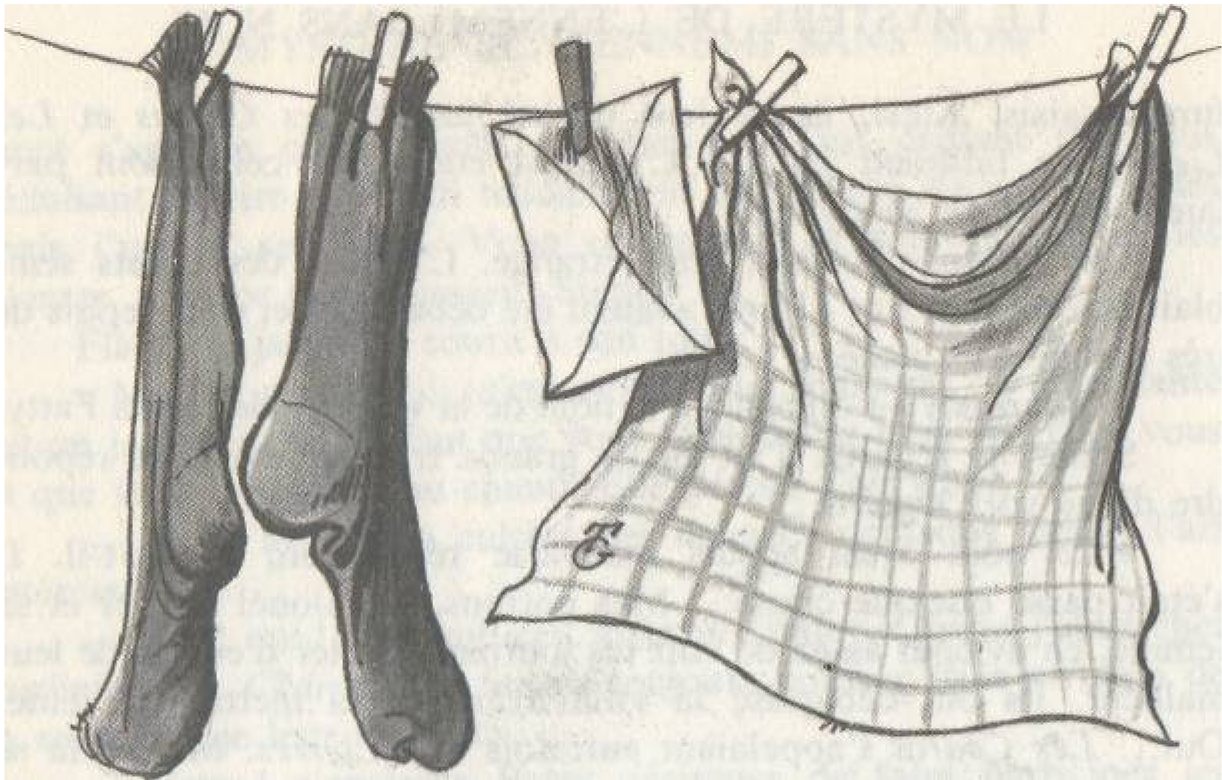
« Que s'est-il passé au juste ? demanda-t-il. Est-ce que votre maître avait fait quelque chose de mal ?

— Non. C'était le meilleur homme de la terre ! répondit Simley. Mais son fils, monsieur Wilfrid, a apporté la honte dans la maison. Ses malheureux parents ne s'en sont jamais consolés ! »

Et, au grand désarroi des enfants, le pauvre vieux écrasa une larme.

« II est temps de partir, murmura Fatty à ses camarades. Venez!»





CHAPITRE XIII

CIRRCULEZ EST CONTENT

LES DÉTECTIVES murmurèrent un hâtif « au revoir » au jardinier qui, plongé dans ses pénibles souvenirs, ne leur prêta même pas attention. Tous étaient sincèrement navrés d'avoir bouleversé le pauvre homme.

« Nous n'aurions pas dû lui poser toutes ces questions, soupira la sensible Betsy.

— Nous avons agi pour les besoins de notre enquête, répliqua Fatty. Elle a enfin avancé. Nous avons trouvé *Les Lierres.* Je me demande ce que Wilfrid Canter a pu faire de mal pour rendre la villa tristement célèbre... et forcer ses parents à la vendre.

— Il faudrait le découvrir, avança Larry, Mais comment nous y prendre ?

— Le mieux, à mon avis, c'est d'interroger le superintendant

Jenks ! dit Fatty. S'il peut nous renseigner, sans doute verrons-nous plus clair dans cette histoire de billets anonymes. Il est évident que quelqu'un a intérêt à voir Smith déguerpir des *Cèdres* et il est tout aussi évident que ce « quelqu'un » a dû rester longtemps éloigné du pays puisqu'il ignore que la propriété a changé de nom.

— Il est préférable que tu téléphones à Jenks de chez toi, Fatty ! dit Pip. Il est presque l'heure du déjeuner. Nous n'avons que le temps de rentrer chez nous en vitesse ! »

Les Détectives se séparèrent. Fatty, tout en pédalant, ne cessait de réfléchir au problème qui le tracassait. Ce mystère comportait trop de questions sans réponse pour son goût ! Qui avait rédigé les billets ? Comment le mystérieux X déposait-il ses messages sans être vu de personne ? Pourquoi ignorait-il la nouvelle dénomination des *Lierres* ? Pourquoi désirait-il faire partir Smith de la villa ? Et pourquoi, enfin, celui-ci se cachait-il sous un faux nom ?

« J'appellerai Jenks sitôt après le repas ! » se promit le chef des Détectives.

Il lui téléphona en effet dès deux heures. Hélas ! Le superintendant se trouvait en mission dans le Nord. Le policier chargé de le remplacer momentanément connaissait la réputation de fin limier du jeune Trotteville. Il se montra aimable mais de peu de secours.

« Vous feriez bien de consulter M. Groddy, le policeman de Peterswood, conseilla-t-il. Peut-être pourra-t-il vous aider. Je ferai part de votre coup de fil au chef quand il rentrera, comptez sur moi. »

En attendant, Fatty était extrêmement déçu. Il aurait mieux fait, se disait-il maintenant, de ne pas téléphoner du tout. Jenks, sachant qu'il était sur une piste, ne lui pardonnerait pas de garder pour lui des renseignements utiles. Force lui était donc de mettre M. Groddy au courant de ses découvertes.

« Bon ! D'accord ! se murmura à lui-même le jeune garçon. Autant aller trouver Cirrculez tout de suite et expédier cette corvée. Ce qu'il va être content, le monstre ! »

Plein d'amertume, Fatty se mit en route. Il savait que le policeman prendrait pour lui toute la gloire si son enquête aboutissait. Il se garderait de dire à Jenks que les Détectives

l'avaient aiguillé sur la bonne voie.

Mme Blake vint ouvrir à Fatty.

« M. Groddy n'est pas là, déclara-t-elle, mais Ray est dans sa chambre, en train de faire le guet. Nous avons reçu un autre billet anonyme ce matin, vous savez ! »

Cette nouvelle intéressa beaucoup Fatty. Il monta rejoindre Ray qu'il trouva les yeux rivés sur le jardin au-dessous de lui.

« J'ai reconnu ta voix, Fatty, dit Ray sans même tourner la tête. Je fais le guet, tu vois ! Il y a eu un autre billet ce matin... accroché sur la corde à linge.

- Comment ! s'exclama Fatty étonné. Eh bien, il faut que le messager ait un fameux toupet ! Personne ne l'a vu, je suppose ?

- Non, mais personne ne surveillait les lieux. Cette fois le billet disait : « Demandez à Smith des *Cèdres* quel est « son véri-« table nom. » Tu vois, Fatty, on ne parle plus des *Lierres* mais des *Cèdres*...

- Ce qui signifie que l'auteur des billets sait enfin que la propriété a été débaptisée.- Je devine que ton oncle se trouve en ce moment aux *Cèdres,* n'est-ce pas ?

— Oui. Il est allé interroger le suspect.

— Pauvre Smith ! Je ne voudrais pas être à sa place ! Ton oncle sera sans doute fort peu aimable avec lui ! Je vais attendre le retour de ton cher petit tonton, mon vieux. Peut-être aura-t-il des nouvelles ! Quand je pense que nous nous sommes donné tant de mal pour apprendre que *Les Cèdres* s'appelaient jadis *Les Lierres* ! Pour arriver au même résultat, Cirrculez n'a eu qu'à lire le dernier billet anonyme... Enfin ! »

Soudain les deux garçons tressaillirent : quelqu'un venait de crier au rez-de-chaussée.

« C'est Mme Blake ! dit Ray. Allons vite voir ce qui lui arrive ! »

Ils trouvèrent la femme de ménage affalée sur un siège, en train de s'éventer avec le torchon à vaisselle.

« Que se passe-t-il ? demanda Fatty.

— Encore un de ces terribles messages ! expliqua Mme Blake en gémissant. Je suis entrée dans le garde-manger, là, à côté, et je



Ils trouvèrent la femme de ménage affalée sur un siège.

l'ai aperçu... sur le poisson. Quelqu'un l'avait poussé à travers les barreaux de la petite fenêtre. Ça m'a donné un choc, parole ! Allez le chercher, Ray ! Moi, je n'ai pas eu le courage de le prendre ! »

Fatty, plus prompt que Ray, entra le premier dans la petite pièce. Il vit tout de suite l'enveloppe, près de la fenêtre ouverte, délicatement posée sur le plat de poisson. Il s'en saisit et l'ouvrit tout en sachant bien qu'il aurait dû attendre le retour de M. Groddy.

Quand donc irez-vous demander des comptes à Smith, tête de mule ? disait le billet.

Fatty se tourna vers Mme Blake :

« La dernière fois que vous étiez entrée dans le garde-manger, madame Blake, c'était quand, au juste ?

— Vingt minutes plus tôt environ, répondit la femme de ménage. Et cette enveloppe n'y était pas, je peux vous le jurer. J'ai pris un peu de poisson pour le chat, précisément dans ce plat, que j'ai ensuite remis à sa place sur l'étagère.

— Il est impossible qu'on ait déposé ce billet-là au cours de la dernière demi-heure ! s'écria Ray avec force. Je peux le jurer moi aussi, car j'ai fait le guet tout le temps.

— Oui, mais votre camarade est 'monté vous retrouver. On a dû glisser l'enveloppe tandis que vous bavardiez tous les deux.

— Je n'ai pas quitté le jardin des yeux, affirma Ray presque en colère. Fatty peut en témoigner.

— N'empêche que vous parliez tous les deux ! répéta Mme Blake. Je vous ai entendus. Et quand on parle, on est forcément distrait.

— Ce qui m'étonne, dit Fatty, songeur, c'est l'incroyable témérité de notre messager invisible ! Avoir le toupet de traverser ainsi le jardin ! Il doit pourtant bien savoir que Ray fait le guet ! Tu sais qu'on te voit très nettement de la rue, assis à ta fenêtre, mon vieux Ray ? Il faut croire que notre homme se cache à proximité, attendant le moment propice pour faire son coup !

— C'est ce que je pense aussi, monsieur, dit Mme Blake. Ce sacripant est plus malin qu'une bande de singes. Je ne l'ai jamais vu, bien qu'il m'ait semblé l'entendre une fois ou deux. C'est tout bonnement effarant !

— Flûte ! Voilà mon oncle qui revient ! annonça Ray d'un air inquiet. Tu verras, Fatty ! Il va se mettre en colère et m'accuser de négligence quand il saura qu'un autre billet est arrivé ! »

Avant que Fatty ait eu le temps de répondre, M. Groddy fit son apparition. Il sifflotait gaiement.

« II a l'air content de lui ! » murmura Ray à Fatty.

Cirrculez s'avança dans la cuisine.

« Je boirrais bien une tasse de thé, madame Blake, s'il vous plaît! Tiens, vous êtes là, monsieur Frrederrick ! Et l'on dirrait que tu as quitté ton poste de guet, Rray, mon garrçon ?

— Heu... c'est-à-dire... Mme Blake a trouvé un autre billet, mon oncle, annonça Ray sur le qui-vive. Elle a poussé un cri et nous sommes descendus à la hâte, Fatty et moi.

— Eh bien, déclara Cirrculez avec bonne humeur, il n'y aurra plus de billets maintenant. En effet, leurr auteurr ne tarrderra pas à apprrendrre que le vieux Smith a quitté *Les Cèdrres* ! Je l'ai obligé à fairre ses paquets !

— Mais pour quelle raison, monsieur Groddy ? demanda Fatty, tout ému à l'idée que la pauvre Mme Smith allait devoir déménager avec un mari malade.

— Entrrez donc dans mon burreau ! proposa Cirrculez manifestement gonflé de son importance et fier de lui. Cela ne vous ferra pas de mal, monsieur Frrederrick, de savoirr que la police est capable d'excellent trravail ! »

Fatty et Ray suivirent le policeman, laissant derrière eux une Mme Blake presque boudeuse d'être tenue à l'écart.

« Asseyez-vous ! » dit Cirrculez.

Les deux garçons obéirent docilement. M. Groddy se renversa sur son siège et, réunissant l'extrémité de ses doigts sur son ventre, regarda Fatty et Ray d'un air de suffisance exaspérante.

« Apprrenez, jeunes gens, que, agissant en fonction des rrenseignements fourmis par les billets anonymes, je me suis rrendu aux *Cèdrres*. Ceux-ci, vous l'ignorrez sans doute, s'appelaient autrrefois *Les Lierrres*... Là, j'ai trrouvé le soi-disant Smith que me signalaient les billets. Sa femme a tenté de fairre de l'obstrruction, rracontant que son marri était malade, que je ne devais pas le dérranger et

autrres niaiserries... Mais vous vous doutez bien que je ne m'en suis pas laissé compter ! Je l'ai donc écarrtée de mon chemin et je suis entrré... Bien entendu, j'ai trrouvé Smith couché et feignant d'être souffrrant. Je vous garrantis que ces simagrrées n'ont pas prris avec moi ! Je lui ai fait une drrôle de peurr ! « Alorrs, ai-je « dit. Pourrquoi vous cachez-vous ici sous un faux nom ? J'exige que « vous me le disiez ! »...

Cirrculez fit une pause, sans doute pour permettre à Ray et à Fatty d'exprimer leur admiration. En fait, Fatty était horrifié. Il imaginait la pauvre Mme Smith, si frêle, bousculée par le gros policeman, et son infortuné mari tourmenté jusque dans son lit de douleur.

« Savez-vous ce qui s'est passé ensuite ? demanda Cirrculez de plus en plus content de lui. Mme Smith s'est suspendue à mon brras. Puis, en sanglotant, elle m'a avoué que leurr nom n'était pas Smith mais Candley... Je me suis alorrs rrappelé... Candley ! Un mauvais sujet que ce Candley ! Jadis, il avait puisé dans la caisse de son patrron. Pourr payer une opérration de sa femme, parraît-il. Et il aurrait eu l'intention de rrembourrser. Mais le vol a été découverrt avant... et on l'a fourré en prison. Oui, jeunes gens ! Ce Candley est un voleurr ! Une fois librre, il a disparru de la cirrculation pourr se cacher, nous le savons maintenant, sous le nom de Smith ! Sa femme est complice, bien entendu !

— Voilà donc quel était le « secret » mentionné dans les billets anonymes, murmura Fatty écœuré par la dureté de cœur de Cirrculez. On pouvait espérer qu'une fois son secret découvert, Smith réagirait en pliant bagage et en vidant les lieux.

— Je le lui ai orrdonné en tout cas, dit le policeman. On ne peut confier la garrde d'une maison à un ancien voleurr.

— Mais cet homme est malade ! protesta Fatty. Et sa femme est âgée.

— Balivernes ! Ils ont peut-êtrre rréussi à vous apitoyer mais les pleurrnicherries ne prrennent pas avec moi ! Ils doivent s'en aller ! Sinon, j'emploierrai la forrce. Et maintenant il n'y a plus de mystèrre !

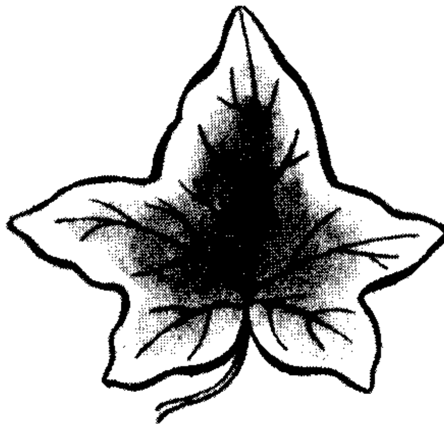
— Ce n'est pas mon avis ! déclara Fatty. Reste à savoir

pourquoi l'ennemi inconnu du vieux Smith désire tant le voir quitter *Les Cèdres*. Il y a certainement une raison !

— Bah ! L'essentiel est d'avoirr démasqué Smith et son secrret. Le rreste m'imporrte peu ! dit Cirrculez. Et estimez-vous heurreux, monsieur Frrederrick, que je vous aie rraconté la fin de l'histoirre. Quant à toi, jeune Rray, tu peux rrentrrer chez toi. Peu m'imporrte désormais de savoirr qui m'a envoyé ces billets. Le superrintendant serra content de moi, c'est cerrtain ! »

Fatty se leva.

« Pour ma part, déclara-t-il, je n'en resterai pas là. J'estime que le mystère est loin d'être éclairci, monsieur Groddy. Et si vous abandonnez la partie, pas moi ! J'ai un cerveau et je vais m'en servir...»





CHAPITRE XIV

FATTY SE DÉMÈNE

FATTY sortit du bureau de Cirrculez sans plus prêter attention à celui-ci. « Prends tes affaires, Ray, dit-il à son camarade. Tu n'as pas besoin de rentrer chez toi tout de suite. Viens à la maison. Ton oncle a beau prétendre que ce mystère est éclairci, ce n'est pas mon avis. Il reste pas mal de choses à débrouiller encore. »

Enchanté, Ray monta quatre à quatre dans sa chambre, réunit son léger bagage et fut prêt en un clin d'œil.

« Nous allons tenir conseil, annonça Fatty en enfourchant sa bicyclette, et discuter ce qu'il convient de faire. Je téléphonerai sans doute à... Et puis, non ! Je pense à quelque chose de plus urgent... Ray, les Smith doivent se trouver aux *Cèdres,* occupés à remplir

leurs valises et à préparer leur déménagement. Allons les voir !

— Tout ce que tu voudras ! » acquiesça Ray en regardant son ami d'un air affectueux.

Il lui vouait une admiration sans borne et songeait que le chef des Détectives valait mille fois son oncle.

Quelques minutes plus tard, Fatty et Ray arrivaient aux *Cèdres.* Ainsi que le premier l'avait supposé, les Smith étaient encore là. Mais ils ne se préoccupaient pas de leurs bagages ! M. Smith gisait sur le plancher. Sa femme, éplorée, était agenouillée près de lui et lui bassinait les tempes avec de l'eau fraîche.

« John ! Je t'en prie, reviens à toi. Regarde-moi, mon chéri. Je vais aller chercher le docteur. Ouvre les yeux ! »

Dans son désarroi, elle n'entendit pas les deux garçons entrer. Fatty avait vu par la fenêtre ce qui se passait à l'intérieur et avait jugé inutile de frapper. La pauvre femme sursauta quand le jeune garçon lui toucha doucement le bras.

« Madame Smith, murmura-t-il avec bonté. Je vais aller chercher un médecin à votre place. Mais auparavant, avec mon ami, nous allons porter votre mari sur son lit. Il paraît mal en point, le pauvre.

— Et il l'est vraiment ! dit en gémissant la malheureuse qui reconnaissait en Fatty le garçon qui s'était chargé de lui procurer des remèdes. Il vient de subir un terrible choc, vous comprenez... Je ne peux pas vous dire de quoi il s'agit mais... mais... on nous a mis en demeure de partir d'ici. Hélas! Où aller... alors surtout que mon mari est tellement malade !

— Ecoutez-moi ! coupa Fatty gentiment. Pour commencer, parons au plus pressé. Mettons votre mari au lit. Puis je préviendrai le docteur qui commandera sans doute une ambulance pour transporter M. Smith à l'hôpital. Là, il sera bien soigné. »

Aidé de Ray, Fatty déposa le pauvre homme .sur son lit. Le jeune Groddy, bouleversé, avait les larmes aux yeux.

« Ne te tracasse pas, lui dit Fatty. Les choses s'arrangeront. Reste ici et aide Mme Smith de ton mieux... Quel est votre docteur, madame Smith?... Ah! Le docteur Jake ? C'est aussi



Mais où pouvons-nous aller, Mary ? »

notre médecin... Je cours jusqu'à la première cabine téléphonique pour l'alerter... »

Au bout du fil, le médecin se montra très compréhensif :

« Ce pauvre homme aurait déjà dû entrer à l'hôpital, déclara-t-il. Je vais lui retenir un lit et lui envoyer une ambulance. A tout à l'heure!»

Fatty revint aux *Cèdres* en courant. A présent qu'il était couché, le malade semblait mieux. Revenu à lui, il demandait :

« Mais où pouvons-nous aller, Mary ? Où pouvons-nous aller ? Mon Dieu ! Comme je te donne du souci, ma pauvre femme ! Je t'en ai toujours donné, d'ailleurs.

— Mais non, protestait-elle. C'est moi qui t'ai valu des ennuis avec mon opération. Tu n'aurais jamais pris cet argent si je n'avais pas été malade... »

Se rendant soudain compte qu'elle avait parlé devant les deux garçons et trahi le secret jusqu'ici si bien gardé, elle fondit en larmes.

« Ne jugez pas trop durement mon mari, mes petits. S'il a puisé autrefois dans la caisse de son patron, c'est pour me sauver la vie. Et il a payé durement depuis.

— Cessez de vous tourmenter, dit Fatty en souriant avec bonté. Bientôt votre mari sera à l'hôpital et guérira vite. L'ambulance doit arriver d'une minute à l'autre. »

Mme Smith, lancée sur le chapitre des confidences, ajouta avec un soupir :

« Quand mon mari fut sorti de prison, nous avons changé de nom ! Nous ne voulions pas que les gens nous montrent du doigt. Nous avons essayé de vivre cachés mais il se trouvait toujours quelqu'un pour découvrir notre véritable identité. Et puis, un jour, la chère Mme Canter nous a pris comme gardiens de sa maison.

, — Mme Canter ! La femme du colonel ! s'écria Fatty, surpris. Elle vit donc toujours ? Cette villa lui appartenait déjà quand elle s'appelait *Les Lierres,* n'est-ce pas ?

— Oui. Pauvre chère dame ! Elle est très âgée maintenant. Bien plus âgée que moi. Sans doute avez-vous entendu parler de son fils, Wilfrid. Ce garçon s'est rendu coupable d'un vol de

diamants... des diamants magnifiques qui n'ont jamais été retrouvés, du reste ! Wilfrid a été mis en prison et y est mort. Son père, désespéré, n'a pas tardé à le suivre dans la tombe. Mme Ganter, de son côté, eut le cœur brisé. Elle ne s'est jamais remise. Son premier soin, à l'époque du scandale, a été de mettre la villa en vente. Le nom des *Lierres* s'étalait dans tous les journaux, vous comprenez...

— Et on a débaptisé la villa, fit remarquer Fatty au passage. Les *Lierres* sont devenus Les *Cèdres* !

— Oui. N'empêche que la villa n'a jamais trouvé d'acquéreur. Pauvre monsieur Wilfrid ! II avait de mauvaises fréquentations. C'était un faible. Ses amis l'ont entraîné. Il s'agissait de deux garçons peu recommandables. Ce sont eux qui avaient imaginé le coup. L'un a été en prison avec monsieur Wilfrid, mais l'autre réussit à échapper aux recherches de la police. 11 aurait fui à l'étranger, pense-t-on... La prison ! Quelle horrible chose ! Voyez ce qu'elle a fait de mon mari!

— Je crois que voici l'ambulance, coupa Fatty en tendant l'oreille. Veux-tu aller voir,, Ray, s'il te plaît ? »

Le malade se redressa sur sa couche :

« Mary, murmura-t-il d'une voix rauque. Quand je serai à l'hôpital, où iras-tu ? Que feras-tu ?

— Je n'en sais rien, John. Mais ne te tracasse pas... Je te rendrai visite chaque jour...

— Voilà deux hommes et une civière ! annonça Ray de la porte. Et aussi une gentille infirmière. Le médecin n'a pas pu venir lui-même mais l'infirmière se charge de tout. »

L'infirmière parut sur le seuil. Elle était blonde et rosé, avec un sourire rassurant. D'un coup d'œil, elle évalua la situation :

« Voici donc mon malade, dit-elle gaiement à Mme Smith. Ne vous faites aucun souci, ma chère. Nous prendrons bien soin de lui. Potts, Philby, amenez la civière... »

Tout se passa très rapidement. M. Smith fut hissé dans l'ambulance. Il ne put même pas dire au revoir à sa femme car une terrible quinte de toux l'en empêcha. Mais son épouse lui tint la main jusqu'au dernier moment. Puis la porte de la voiture se referma, et l'ambulance disparut au coin de la rue.

« Je ne peux pas faire mes paquets et partir ce soir, déclara Mme Smith d'un air perdu. Je n'ai aucune force... et puis, je ne sais où aller !

— Passez la nuit ici, conseilla Fatty avec douceur. Et demain, je trouverai une solution qui vous convienne. Ma mère m'y aidera. Vous êtes bien trop lasse et bouleversée pour qu'on vous laisse livrée à vous-même... Une seule chose m'ennuie : vous savoir seule dans cette maison !

— Je peux rester avec Mme Smith ! » proposa spontanément Ray.

C'était la première fois de sa vie que le jeune Groddy côtoyait d'aussi près le malheur. Cette histoire le bouleversait. Comme il avait un cœur excellent, il mourait d'envie de faire quelque chose, n'importe quoi, pour aider la pauvre femme. Aussi trouvait-il tout naturel de lui offrir son aide et sa protection jusqu'au lendemain.

« Bravo, Ray ! s'exclama Fatty, touché. J'allais t'offrir de coucher à la maison puisque ton oncle t'a renvoyé, mais si tu préfères rester ici, je suis certain que Mme Smith en sera enchantée.

— Oh ! oui ! s'écria la pauvre femme en souriant faiblement à Ray. Vous pourrez vous étendre sur le divan qui se trouve dans la pièce à côté... Quel est votre nom? Ray, je crois? Je vous suis très reconnaissante, Ray. Je vais vous préparer un bon petit dîner pour votre peine.

— Bon ! Eh bien, moi, je rentre ! annonça Fatty. Je vais mettre ma mère au courant. A nous deux, nous vous tirerons d'embarras, madame Smith, comptez sur nous !

— Je peux travailler pour votre mère, vous savez ! déclara vivement la vieille femme. Voyez vous-même comme je sais tenir un ménage ! Et je couds très bien aussi. Si par hasard votre maman me procurait un toi.., elle ne m'hébergerait pas pour rien, je vous l'assure.

— Je n'en doute pas, répondit Fatty, ému de la vaillance de la frêle Mme Smith. En attendant, Ray va prendre soin de vous... Ray, es-tu capable de faire une bonne tasse de thé à ton hôtesse ?

— Bien sûr ! » affirma Ray avec empressement.

Le jeune Groddy accompagna son ami jusqu'à la porte. Là, il lui demanda tout bas :

« Qu'est-ce que je vais faire pour l'occuper ?... Je veux dire... pour l'empêcher de penser à ses soucis ?

— Ma foi, pourquoi ne lui lirais-tu pas tes poèmes ?

— Tu crois que cela l'intéressera ? balbutia Ray, plein d'espoir.

— Essaie toujours, mon vieux. A demain !

Fatty se hâta de rentrer chez lui. Mme Trotteville fut étonnée de voir son fils, la mine grave, lui demander quelques minutes d'entretien.

« J'espère que tu n'as pas fait de sottises, Frederick ?

— Non, maman. Il s'agit d'une affaire sérieuse. Ecoute plutôt...»

Et Fatty expliqua à sa mère stupéfaite l'enquête à laquelle il s'était livré à propos des billets anonymes et des mystérieux *Lierres.*

« Maintenant, déclara-t-il en conclusion, M. Smith est à l'hôpital et sa femme ne sait où se réfugier. Pourrais-tu la recevoir ici, maman ? Elle sait faire le ménage et coud très bien.

— Qu'elle vienne ! décida aussitôt Mme Trotteville qui avait bon cœur. Je suis précisément à court d'aide en ce moment... et l'hôpital est près de chez nous. La malheureuse pourra rendre visite à son mari tous les jours. »

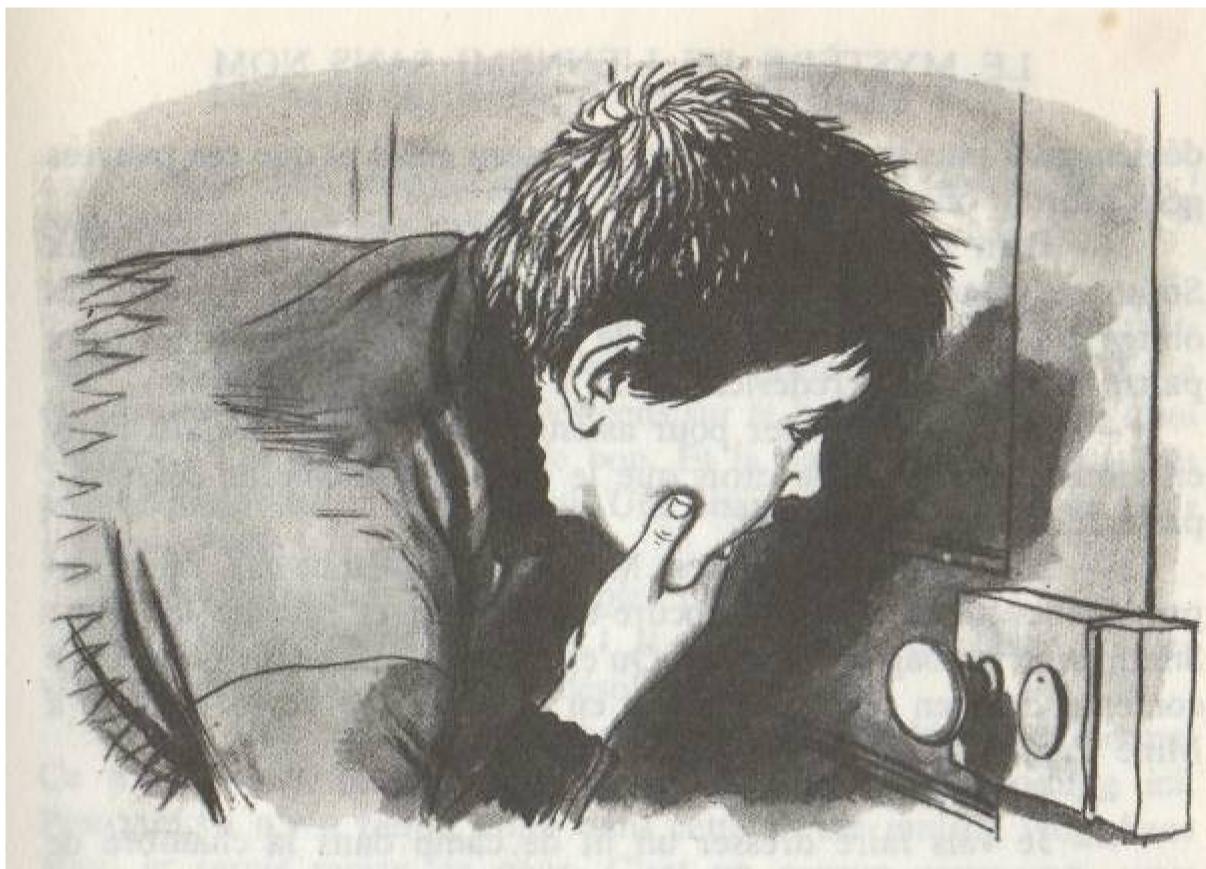
Fatty embrassa sa mère avec tendresse.

« J'étais sûr que tu nous tirerais d'affaire ! s'écria-t-il tout joyeux. Quelle maman merveilleuse je possède !

— Cette pauvre femme aurait même pu venir dès ce soir, ajouta Mme Trotteville. Je n'aime pas la savoir seule pour la nuit.

— Rassure-toi, dit Fatty en souriant. Elle n'est pas tout à fait seule. Ray lui tient compagnie. Je crois même qu'il compte la distraire en lui lisant ses fameuses poésies. Il l'empêchera de trouver le temps long et, si tu veux mon avis, il passera lui-même une soirée magnifique ! »

Mais Fatty se trompait. Le pauvre Ray n'allait pas passer une soirée agréable. Et sa nuit aux *Cèdres* compterait certainement parmi les plus agitées de son existence...



CHAPITRE XV

UN PLAN MERVEILLEUX !

LE LENDEMAIN, au petit déjeuner, Mme Trotteville rappela à son fils qu'il lui avait promis son aide pour sa vente de charité :

« N'oublie pas de faire la tournée de nos amis avec la charrette à bras que je me suis procurée pour toi. Tu récolteras certainement bon nombre d'objets et de meubles légers que je remettrai en état avant d'en garnir nos stands.

— Compte sur moi, maman. Donne-moi simplement la liste des adresses... J'espère avoir le temps de me mettre à la besogne aujourd'hui même. Mais avant, je vais faire un saut aux *Cèdres* et en ramener la vieille Mme Smith. Je pense qu'elle peut laisser sur place son mobilier et ses malles, qu'en penses-tu, maman ? Elle

déménagera plus tard, quand son mari sera guéri et que ces pauvres gens sauront où se fixer.

— Bien sûr. De toute façon, si Mme Ganter a donné aux Smith ce poste de gardiens, il est impossible que M. Groddy les oblige à s'en aller. Il n'en a pas le droit. S'il insiste pour les faire partir, avertis-moi, Frederick. J'irai le voir et je lui parlerai.

— Je donnerais cher pour assister à l'entrevue, déclara Fatty en gloussant de joie. Je crois que le diable lui-même ne réussirait pas à te faire peur, maman.

— Ne dis pas de sottises. M. Groddy, en tout cas, ne m'impressionne guère. Allons, procure-toi un taxi et ramène ici Mme Smith avec ses bagages à main. Qu'elle laisse le reste sur place et se contente de bien fermer la porte en partant. J'ai envie d'écrire à Mme Ganter pour lui expliquer ce qui se passe.

— Excellente idée, maman ! Bravo !

— Je vais faire dresser un lit de camp dans la chambre de notre bonne. Mme Smith l'occupera provisoirement... Et maintenant, pour cette histoire de meubles à aller chercher, voici les adresses où tu devras te rendre, Frederick ! »

Fatty fourra la liste dans sa poche et partit à vélo pour *Les Cèdres* après avoir commandé un taxi par téléphone. Le taxi devait passer prendre Mme Smith dans une heure environ, temps nécessaire pour lui permettre de faire ses valises.

Fatty avait pensé à téléphoner à Larry, Daisy, Pip et Betsy pour les mettre au courant. Et puis, le temps lui faisant défaut, il y avait renoncé. Il était pressé de regagner *Les Cèdres*... Or, une fois arrivé là, il eut la surprise de trouver la porte de la cuisine fermée à clef : quand, après avoir frappé, il tenta de tourner le loquet, celui-ci résista à ses efforts ! Que se passait-il ? Mme Smith et Ray étaient sûrement levés!... Fatty frappa bruyamment. Il vit alors le rideau de la fenêtre se soulever avec précaution et Ray regarder d'un air prudent dans sa direction. Fatty sentit augmenter son étonnement.

« Eh bien, Ray ! cria-t-il. Dépêche-toi de m'ouvrir ! »

La clef tourna dans la serrure et Ray, soudain radieux, accueillit le visiteur :

« Nom d'un chien, Fatty ! Je suis content de te voir, tu sais ! Nous avons passé une nuit épouvantable.

— Que veux-tu dire ? Qu'est-il arrivé ?

— Ma foi... nous avons entendu marcher autour de la maison. Puis quelqu'un a essayé d'ouvrir la porte de la cuisine. Il y a eu ensuite d'autres bruits... Des gens sur le balcon et Dieu sait quoi encore... J'ai eu peur pour de bon. Et la pauvre Mme Smith était encore moins rassurée que moi. Une chance que je sois resté pour veiller sur elle ! »

Fatty entra dans la cuisine bien chaude. « Bonjour, madame Smith ! Il paraît que vous avez eu des visiteurs cette nuit ? J'en suis désolé pour vous...

— C'était encore ces cambrioleurs, répondit la vieille femme. Ce n'est pas la première fois qu'ils cherchent à s'introduire ici. Pourtant, il n'y a rien à voler dans cette vieille maison vide. Sans Ray, je serais morte de peur. C'est un garçon courageux, vous savez ! Il l'a prouvé cette nuit !

— Les bandits n'ont pas ménagé leurs efforts pour entrer, expliqua le jeune Groddy. La villa est bien protégée, sauf du côté de la cuisine. Regarde, Fatty, on voit là trace d'un instrument sur la porte. Heureusement que le verrou tenait bon.

— Il est heureux que tu te sois trouvé là, mon vieux, dit Fatty. Sinon, ces gens seraient certainement entrés. Peut-être s'agit-il de vagabonds désireux de trouver un abri contre le froid de la nuit.

— Ils sont partis quand j'ai crié, expliqua Ray tout fier. Et puis, je leur ai donné l'impression que nous avions un chien pour nous défendre, n'est-ce pas, madame Smith ? Je me suis mis à aboyer comme ça... Écoute un peu, Fatty... »

Là-dessus, Ray se mit à imiter un chien déchaîné avec tant de perfection que Foxy, qui avait suivi son maître, commença lui-même à aboyer de toutes ses forces.

« Tu as eu là une idée splendide », déclara Fatty à Ray qui se mit à rayonner de joie sous le compliment.

Puis le chef des Détectives annonça à Mme Smith que sa mère était disposée à la recevoir.

« Je ne vous serai jamais assez reconnaissante, murmura Mme Smith très émue.

— Maman dit que, puisque vous savez coudre, elle vous donnera des rideaux à faire.

— Chère dame ! Si elle vous ressemble, ce sera un plaisir que de travailler pour elle ! Et je pourrai aller voir mon mari, n'est-ce pas?

— Bien sûr ! L'hôpital est à deux pas de chez nous. En arrivant, du reste, nous téléphonerons là-bas pour prendre des nouvelles de M. Smith.

— Comme tout le monde est gentil pour moi ! soupira la pauvre femme. Votre maman, vous, et Ray... Savez-vous qu'il m'a lu une magnifique poésie hier soir ? Ce garçon ira loin, c'est moi qui vous le dis... »

Le jeune Groddy rougit. Il trouvait agréable d'être ainsi apprécié. Il aida Mme Smith à remplir deux valises en attendant l'arrivée du taxi.

« Tu monteras en taxi avec Mme Smith, lui dit Fatty. Moi je vous suivrai à vélo, avec Foxy. Attends-moi dans ma remise. Tu trouveras des biscuits dans une boîte en fer. Cela t'aidera à patienter.

- Oh ! Merci, Fatty ! » s'écria Ray, épanoui.

Il avait craint d'avoir à rentrer chez lui. Peut-être Fatty le garderait-il encore une journée ?

Le taxi arriva. Ray chargea les valises, aida Mme Smith à monter et la suivit à l'intérieur de la voiture. Il se sentait gonflé d'importance.

« C'est la première fois que je prends un taxi, avoua-t-il candidement. Ça me fait tout drôle !

— Je me charge de fermer la porte de derrière ! déclara Fatty. Je rapporterai ensuite la clef à l'agence immobilière en signalant que la villa a failli être cambriolée cette nuit. »

Avant de quitter les lieux, Fatty retourna dans la cuisine. Il n'y avait là rien de précieux. Seulement quelques pauvres meubles délabrés appartenant aux Smith. Leur vue rappela au jeune garçon la collecte d'objets qu'il devait faire avec une charrette à bras.

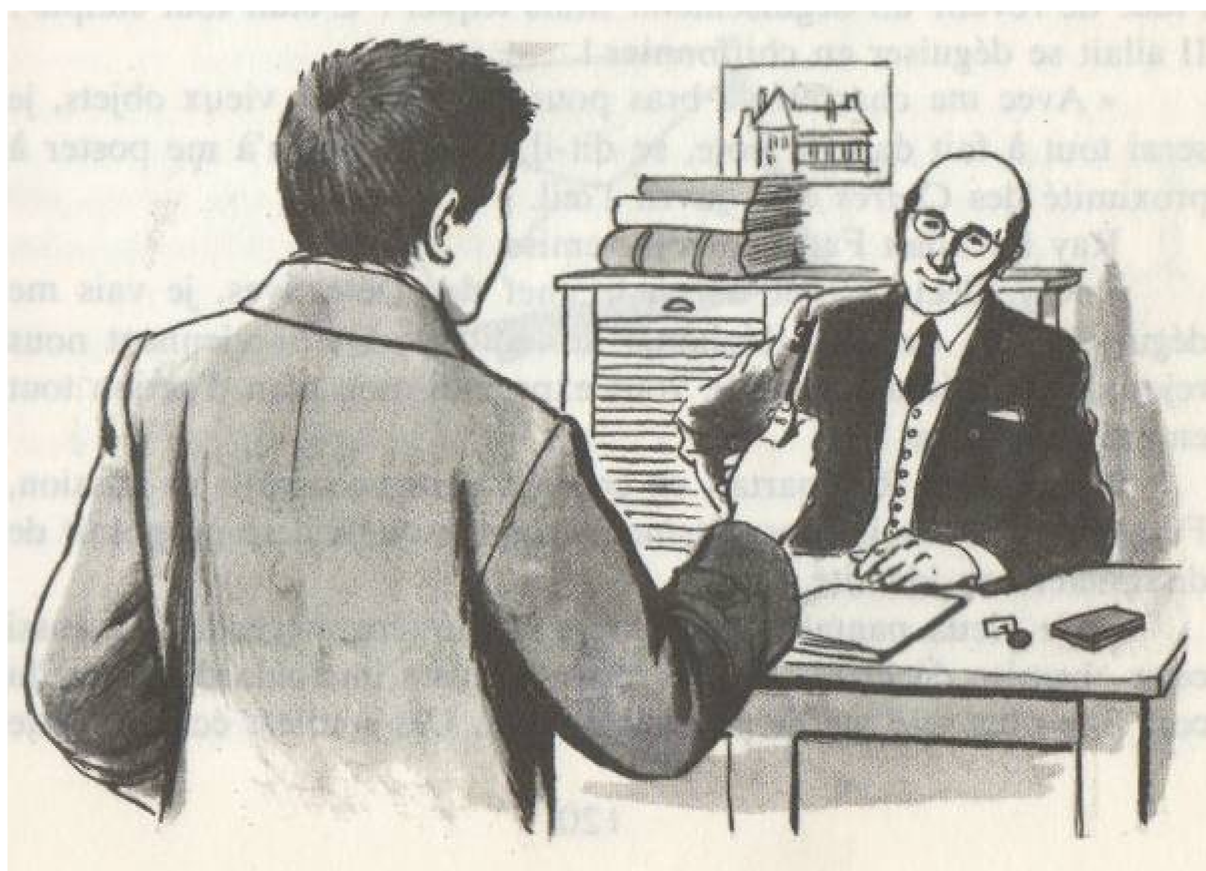
Après avoir fermé à clef, Fatty sortit avec Foxy par la porte du jardin. Un homme se tenait sur le chemin, les mains dans les poches. Foxy aboya après lui et reçut pour sa peine un coup de pied. Fatty sentit ses soupçons s'éveiller. Pourquoi l'inconnu rôdait-il autour d'une maison vide ? Peut-être était-ce l'un des cambrioleurs de la nuit précédente ? Avait-il vu Mme Smith et Ray partir en taxi ? Fatty s'éloigna à son tour, songeur.

Il mit pied à terre devant le cabinet immobilier. Le peu sympathique M. Paul était absent. En revanche l'aimable vieil employé se trouvait dans son coin habituel. Il reconnut Fatty au premier coup d'œil et lui sourit.

« Je vous rapporte la clef de la porte de service des *Cèdres,* annonça Fatty. Les gardiens sont momentanément absents. Ils ignorent encore s'ils reviendront mais leurs affaires sont restées sur place.

— Gardez la clef pour le cas où ils reviendraient les chercher. Mais pourquoi sont-ils partis ?

— M. Smith, malade, vient d'être hospitalisé. Pendant que j'y



pense... il y a eu une tentative de cambriolage aux *Cèdres* cette nuit.

— Je n'en suis pas tellement étonné, déclara l'employé en hochant la tête. On sait la villa plus ou moins vide et bien des gens aimeraient s'y installer en secret... Au fait, la villa ne tente pas que des vagabonds ! La coïncidence est même curieuse. Savez-vous que, ce matin même, j'ai reçu la visite de gens désireux d'acheter la maison ? Deux hommes. Ils voudraient faire des *Cèdres* une sorte de pension pour garçons.

- Vous leur avez remis les clefs ? demanda Fatty.

- Oui. Et je leur ai dit qu'ils trouveraient sur place un couple de gardiens. J'ignorais le départ des Smith à ce moment-là. »

Fatty rentra chez lui tout pensif. Ainsi, il s'était présenté des acquéreurs pour les *Cèdres,* et cela, juste après le départ des Smith ? Peut-être s'agissait-il des cambrioleurs qui, sachant la maison vide désormais, avaient trouvé ce moyen commode : emprunter les clefs à l'agence et fouiller la maison à leur aise ! Mais... dans quelle intention au juste ?

« II faut absolument que j'exerce une surveillance discrète sur *Les Cèdres* ! » décida Fatty en conclusion. Cela lui donna aussitôt l'idée de revêtir un déguisement. Mais lequel ? C'était tout simple ! Il allait se déguiser en chiffonnier !

« Avec ma charrette à bras pour ramasser les vieux objets, je serai tout à fait dans la note, se dit-il. Je n'aurai qu'à me poster à proximité des *Cèdres* et à ouvrir l'œil. »

Ray attendait Fatty dans la remise.

« Ray, déclara tout de go le chef des Détectives, je vais me déguiser. Toi, va vite téléphoner aux autres ! Qu'ils viennent nous rejoindre immédiatement. Je vous exposerai mon plan d'action tout en me maquillant ! »

Tandis que Ray partait en courant pour accomplir sa mission, Fatty se mit à choisir les vêtements sous lesquels il se proposait de dissimuler son identité.

« Ce vieux pantalon en velours côtelé fera merveille. Et aussi cette chemise déchirée. Pas de cravate. Juste un foulard autour du cou... le plus sale que je pourrai trouver. Ces souliers éculés. Cette

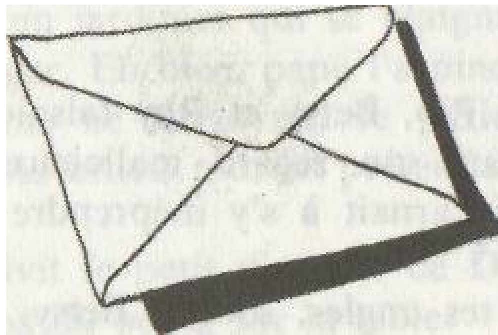
casquette et ce mince paletot qui n'a plus d'âge ni de couleur... Parfait ! »

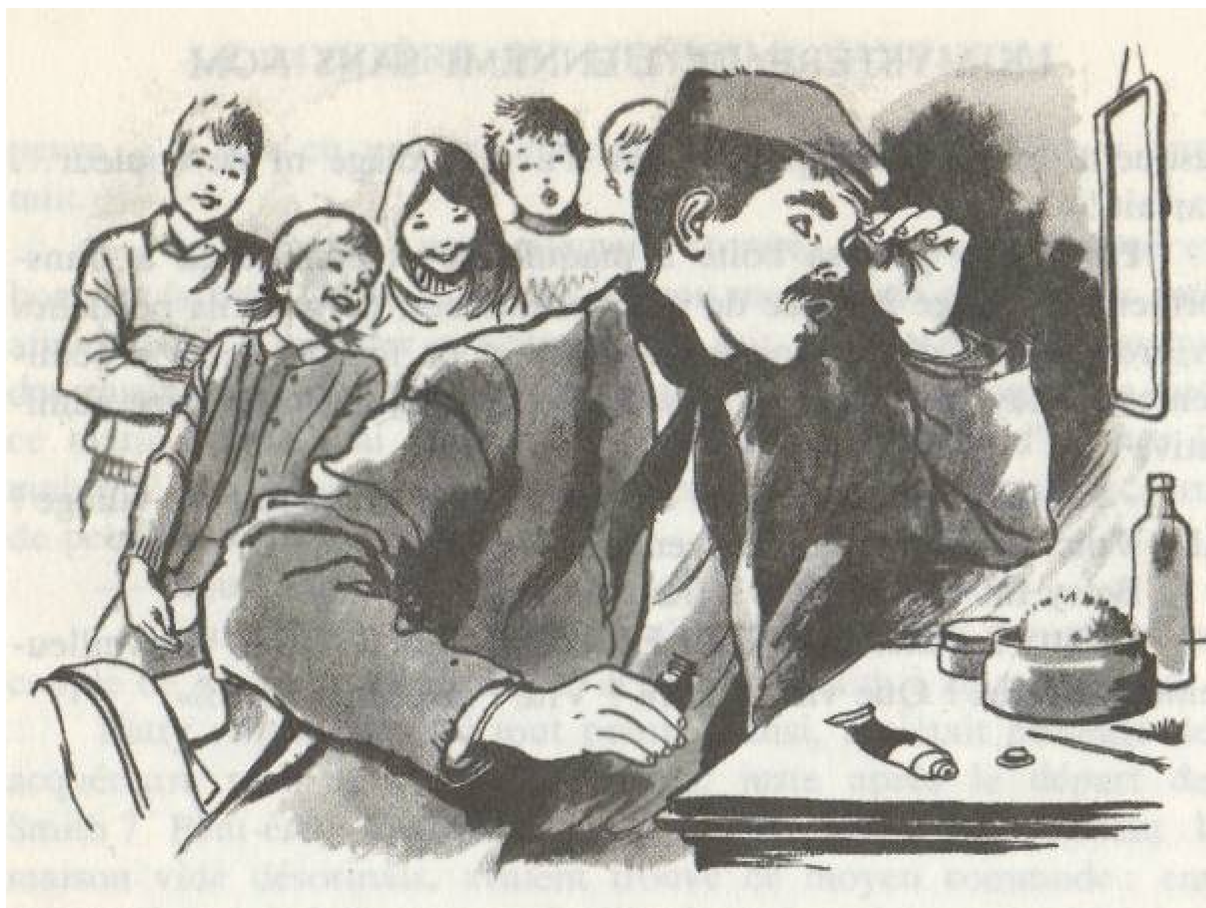
Puis Fatty prit sa boîte à maquillage et commença à transformer son visage à l'aide de rides crasseuses, de sourcils postiches en broussailles, d'une moustache mitée et de fausses dents proéminentes... Ray, de retour, poussa une exclamation de surprise admirative :

« Sapristi ! Si mon oncle te voyait, il te chasserait du village ! Ah ! Voici les autres qui arrivent... »

Betsy fut la première à franchir le seuil.

« Fatty ! s'exclama-t-elle. Est-ce bien toi ? Tu es merveilleusement affreux ! Que vas-tu faire ? Vite ! Explique-nous. »





CHAPITRE XVI

« HABITS !... CHIFFONS !...»

LARRY, Daisy, Pip, Betsy et Ray faisaient cercle autour de Fatty. A part son regard malicieux et ses mains très propres, il incarnait à s'y méprendre le chiffonnier classique.

« Tes mains et tes ongles, souffla Betsy. N'oublie pas de les noircir !

— N'aie crainte ! J'ai là de la terre humide dans un pot. Je m'en frotterai au dernier moment.

— Quel remarquable déguisement ! murmura Larry, admiratif. Mais ton paletot sent bien mauvais !

— C'est vrai. Je l'ai trouvé un jour derrière une haie. Il a dû appartenir à un chemineau. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je le porte... mais il s'agit d'une bonne cause, mon vieux. Allons,

écoutez tous ! Je vais vous expliquer rapidement ce qui est arrivé hier et ce matin...»

Le chef des Détectives fit alors un récit bref mais complet des événements, approuvé par des hochements de tête silencieux de Ray. Chacun l'écouta avec intérêt.

« II y a certaines choses que je ne parviens pas à comprendre, avoua Fatty en terminant. Je me demande en particulier pourquoi l'auteur des billets anonymes montre tant d'acharnement à faire partir les Smith des *Cèdres.* Peut-être agit-il par vengeance. Et je me demande aussi comment il se fait que l'individu ait réussi à déposer ses lettres un peu partout chez le père Cirrculez sans que personne l'ait jamais vu !

— Hier, grommela Ray, tout s'est passé sous mon nez ! J'étais pourtant sur le qui-vive. Je n'ai pas quitté le jardin des yeux, même quand tu es entré dans ma chambre, Fatty. Et Mme Blake était en bas, dans la cuisine, devant la fenêtre. N'empêche que le messager invisible a déposé un billet dans le garde-manger ! Personne ne l'a vu approcher ou repartir. Ça me dépasse, vrai de vrai ! Invisible, oui, invisible, il l'est sans aucun doute !

— Voulez-vous mon avis ? demanda brusquement Daisy. Je crois que c'est Mme Blake elle-même qui dépose les billets. Nous avons eu autrefois un jardinier qui se plaignait de voir disparaître nos fraises du potager. Eh bien, papa Fa pincé à les voler quand il pensait que personne ne le Voyait. Je parie que Mme Blake se charge de déposer les billets tout en prétendant que c'est quelqu'un d'autre ! »

Un silence suivit le petit discours de Daisy. Fatty la regarda fixement puis frappa du poing sur la table.

« Daisy ! Nom d'un chien ! Quel âne je fais ! Bien sûr... tu as trouvé la seule explication possible ! Un inconnu paie Mme Blake pour qu'elle dépose les billets anonymes chez Cirrculez... Mais qui peut être cet inconnu ?... Ray, sais-tu où habite Mme Blake ?

— Elle vit avec sa sœur et sa nièce ! répondit Ray. Dire que c'est sans doute elle qui m'a attiré tous ces ennuis avec mon oncle ! Comment aurais-je pu voir quelqu'un approcher alors que cette méchante femme cachait les billets anonymes dans la poche de son

tablier ? Attendez un peu que je me retrouve face à face avec elle. Elle me paiera ça, la chipie !

— Du calme, Ray. Je te prie au contraire de ne rien dire du tout quand tu la verras, dit Fatty. Il faut qu'elle ignore que nous la soupçonnons. De toute façon, maintenant que le vieux Smith a quitté *Les Cèdres,* ton oncle ne recevra plus de billets.

— Cirrculez doit s'estimer satisfait, émit Pip. A ses yeux, l'histoire finit là.

— Je ne partage pas son opinion, affirma Fatty. Je crois fermement que, derrière ces billets anonymes, il y a plus que le simple désir de se venger d'un vieil homme en le chassant de chez lui... Allons, il faut que je parte à présent... Ray, je te charge d'aller voir si Mme Smith est bien installée. Demande aussi à maman si tu peux lui rendre service. Elle sera ravie.

- Pouvons-nous t'accompagner, Fatty ? s'enquit Betsy, pleine d'espoir. Nous pourrions te suivre à distance, pour te voir opérer. Tu ressembles tellement à un vrai chiffonnier ! Tu es même un peu effrayant. Je suis sûre que si tu sonnais chez nous, maman n'accepterait pas de te recevoir.

- Tu crois que j'ai forcé la note ? demanda Fatty, inquiet. Peut-être que mes fausses dents me retroussent trop la lèvre ?

— Non, non, tu es magnifique ! s'écria Larry en riant. Et j'adore la manière dont tu fronces tes gros sourcils. Je voudrais bien que tu rencontres Cirrculez !

- Ce n'est pas tellement souhaitable, tu sais ! Il faudrait que je prenne un accent étranger ou que je me mette à bégayer pour mieux le tromper. Allons, au revoir ! Et défense de me suivre, jeune Betsy ! Je vais chercher la charrette à bras ! »

En regardant par la fenêtre de sa remise, Fatty s'assura que le jardinier n'était pas là et que la voie était libre. Il se précipita dans le garage et y prit la charrette louée par sa mère. Rapidement, il la chargea d'une partie des vieux objets dont il avait débarrassé le grenier. Puis il se mit en route pour les *Cèdres.* Il espérait de tout son cœur rencontrer les deux hommes qui avaient emprunté les clefs de la villa à l'agence.

Tout en marchant, il lançait le cri traditionnel : « Habits !... Chiffons !... Ferraille à vendre !... »

II arriva aux *Cèdres* sans avoir été arrêté par personne, ce dont il se félicitait. Lâchant sa charrette, il tira une vieille pipe de sa poche et entreprit de la bourrer lentement sans quitter des yeux la maison et cherchant à voir si quelqu'un se trouvait à l'intérieur.

N'apercevant personne, il décida de pousser sa charrette jusqu'a l'entrée de service. Il avait un prétexte pour s'approcher de la villa. Toutefois, il décida de ne pas lancer son cri. Au contraire, il avança en silence.

Ah ! Les deux hommes devaient être là ! Fatty découvrait en effet une petite voiture garée au bout de l'allée. Il en nota mentalement la marque, la couleur et même le numéro. Puis il continua à avancer lentement en direction de la porte de derrière. Arrivé là, il feignit de mettre de l'ordre dans les objets qui encombraient sa charrette. En réalité, il tendait l'oreille pour essayer d'entendre bouger les inconnus à l'intérieur de la villa. Mais pas un bruit ne lui parvint.

Fatty décida alors de frapper hardiment à la porte dont il se rapprocha aussitôt. Ce faisant, il surprit un mouvement derrière la fenêtre de la cuisine et s'arrêta net. Il allongea le cou, essayant de voir à travers le carreau.

Les deux hommes étaient là, ainsi qu'il s'y était attendu ! L'un d'eux venait d'ouvrir un placard et passait l'inspection des étagères. L'autre était en train de rouler le tapis des Smith.

Une colère froide s'empara de Fatty. Que faisaient donc ces peu sympathiques individus ? Ils volaient les maigres biens que les pauvres Smith avaient laissés derrière eux ! Les misérables !

Cette fois, Fatty se manifesta bruyamment. Il frappa à la porte avec violence.

Une exclamation de surprise jaillit de l'intérieur. L'un des hommes s'approcha de la fenêtre et regarda au-dehors. Il dit quelque chose à son compagnon puis ouvrit la fenêtre. Sans doute n'avait-il pas de clef pour ouvrir la porte de la cuisine.

Par l'entrebâillement de la fenêtre, Fatty distingua un profil d'oiseau de proie. L'homme cria plus qu'il ne parla :

« Que faites-vous là ? Allez-vous-en ! »

Fatty prit l'accent des faubourgs de Londres pour répondre, brusquement inspiré :

« Salut, m'sieur ! J'venais dire comme ça bonjour en passant à mes amis Smith !... Mais qu'est-ce que vous fabriquez vous-mêmes chez eux ? C'est suspect, non ? J'vas peut-être ben appeler la police, m'est avis... »

L'homme répliqua d'un ton sec :

« Les Smith sont partis. Nous allons probablement acheter la maison. C'est l'agent immobilier lui-même qui nous a remis les clefs pour visiter les lieux. Vos amis n'habitent plus là. Allez-vous-en, mon brave !

— Hé ! Pas si vite ! Qu'est-ce qu'vous faites avec leurs affaires, hein ? Pourquoi que vous roulez leur tapis ? C'est-y pas que vous voulez l'emporter ? Attendez un peu que...

— Eh bien ! Eh bien ! Que signifie ce vacarme ? » lança soudain une voix familière.

Surpris et ennuyé, Fatty reconnut M. Groddy qui s'approchait à grands pas.

« Cette charrette qui est dans le passage est-elle à vous ? demanda le gros policeman. Il faut l'enlever de là. Et qui est dans la maison ?

— S'il vous plaît, répondit poliment un des deux inconnus, faites partir ce chiffonnier. Il prétend connaître des gens appelés Smith, qui habitaient ici récemment encore. Mais si vous voulez mon avis, il est au courant de leur départ et n'est venu que dans l'espoir de chaparder. Nous tenons les clefs de la villa de l'agent immobilier chargé de la vendre ! Nous étions en train d'inspecter les lieux quand cet homme est venu frapper à la porte de derrière.

- Ah ! c'est donc ça ! » s'exclama Cirrculez. Il se tourna vers Fatty et ordonna : « Décampez en vitesse, vous ! Sinon garre ! Je vous emmène au poste ! Au fait, comment vous appelez-vous ? »

Fatty feignit d'avoir peur.

« F-f-f-f-f..., bégaya-t-il tandis que le policeman continuait à le foudroyer du regard. F-f-f-f-f...

— Eh bien ! Continuez, ordonna M. Groddy en tirant son calepin. Nom et adresse ?

- F-f-f-f-fred ! exhala Fatty. T-t-t-t-t-t...

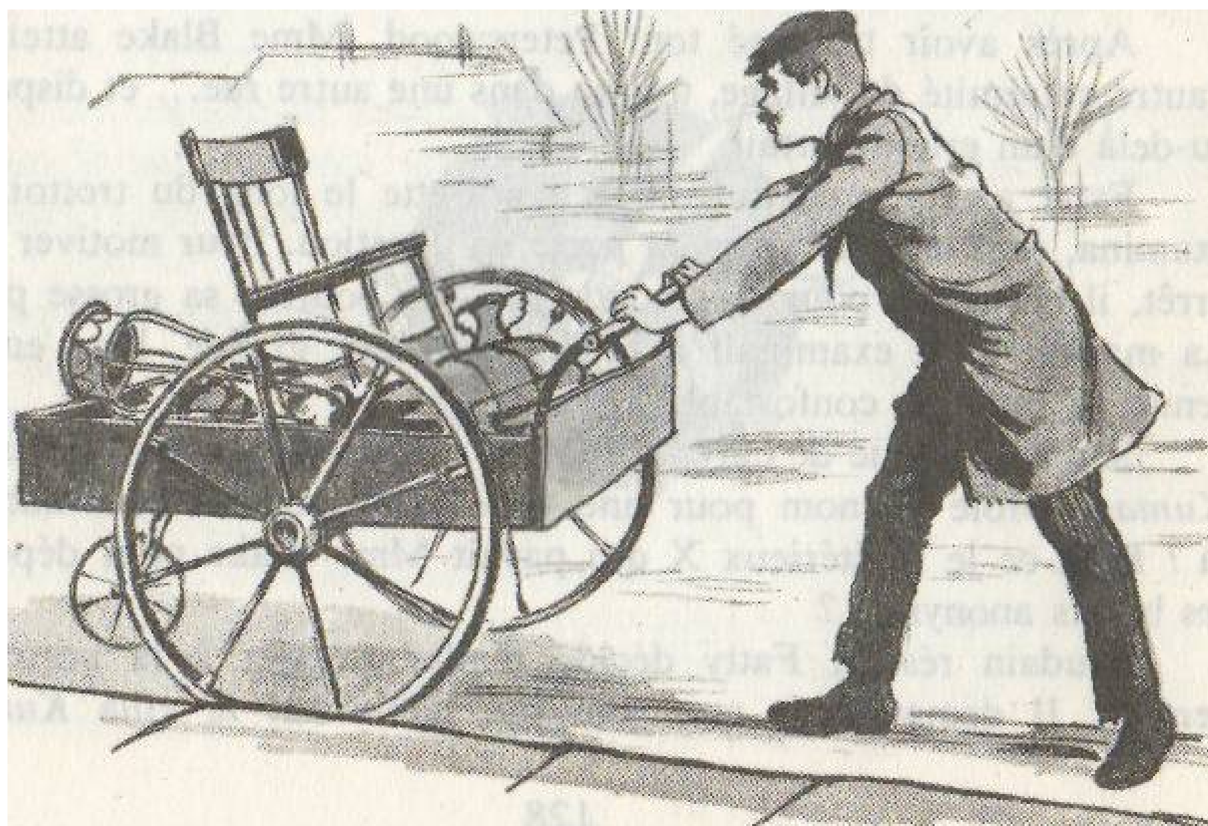
— Fred comment ?

- T-t-t-t, bégaya encore Fatty apparemment incapable d'en dire plus long.

- Oh ! ça va ! conclut Cirrculez en fermant son carnet. J'ai d'autrres chats à fouetter que d'interrroger un pauvrre diable comme vous ! Tâchez de rretrrouver votrre langue et emmenez votrre charrrette. Je vous aurrai à l'œil si je vous rrencontrre encorre.

- B-b-b-bien ! » murmura Fatty. Et, riant sous cape, il s'en alla avec son léger véhicule. Une fois la grille franchie, il se demanda ce qu'il convenait de faire. Il avait vu les deux suspects, repéré leur voiture... et constaté qu'ils s'intéressaient de façon curieuse au misérable mobilier des Smith. Avec Cirrculez sur les lieux, mieux valait ne pas s'attarder !

Songeur, Fatty se mit en route, lançant de temps à autre son cri de « Habits !... Chiffons !...» ou encore « Peaux de lapin,



peaux ! » II était toujours indécis sur la conduite à tenir quand, soudain, il aperçut quelqu'un de connaissance qui se hâtait le long du trottoir, devant lui.

« Tiens, tiens ! se dit-il. Mais c'est Mme Blake ! Elle doit avoir sa matinée libre. Où donc peut-elle aller de ce pas pressé ? »

Son intérêt soudain en éveil, il décida de la suivre. Si Mme Blake était vraiment coupable d'avoir déposé les billets anonymes là où on les avait trouvés, c'était sans doute à l'instigation de quelqu'un qui la payait pour ça ! Peut-être, en la suivant, y avait-il une petite chance de remonter jusqu'à son singulier et mystérieux « employeur ».

« Je donnerais cher pour connaître celui qui a rédigé ces messages anonymes ! se dit Fatty. S'il les a fait déposer chez Cirrculez, c'est qu'il croyait le policeman seul habilité à faire déguerpir Smith des *Cèdres.* Et, pour se couvrir lui-même et ne pas risquer d'être démasqué, il a soudoyé Mme Blake qui travaillait au domicile même de M. Groddy. Cet homme est un malin. Si je découvre son identité, nul doute que le mystère qui me tracasse sera bien près d'être éclairci !»

Plein d'espoir, Fatty entreprit donc de filer la femme de ménage du policeman. Mme Blake tourna au coin de la rue. Fatty et sa charrette à bras en firent autant.

Après avoir traversé tout Peterswood, Mme Blake atteignit l'autre extrémité du village, tourna dans une autre rue... et disparut au-delà d'un grand portail.

Fatty arrêta prudemment sa voiturette le long du trottoir et examina, sans en avoir l'air, la porte en question. Pour motiver son arrêt, il entreprit, pour la seconde fois, de bourrer sa grosse pipe. La maison qu'il examinait à la dérobée était grande, bien entretenue, et semblait confortable.

Sur une plaque de cuivre brillante s'inscrivait un nom bizarre : *Kuntan.* Drôle de nom pour une villa ! Qui pouvait bien habiter là ? Etait-ce le mystérieux X qui payait Mme Blake pour déposer les billets anonymes ?

Soudain résolu, Fatty décida d'aller frapper à la porte de service. Il demanderait aux gens qui habitaient la villa *Kuntan*

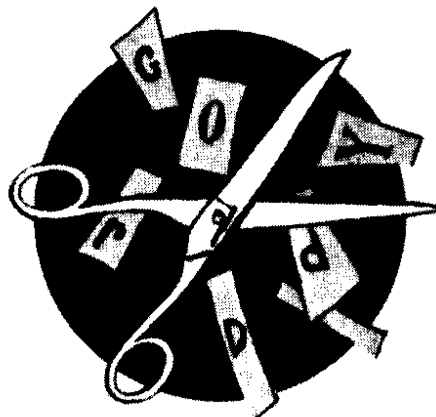
s'ils n'avaient rien à vendre. Tant pis s'il se ruinait ! Même s'il devait dépenser tout son argent de poche à acheter des objets de rebut, il ne le regretterait pas... à condition, bien entendu, que cette prodigalité soit compensée par la découverte de l'auteur des lettres anonymes !

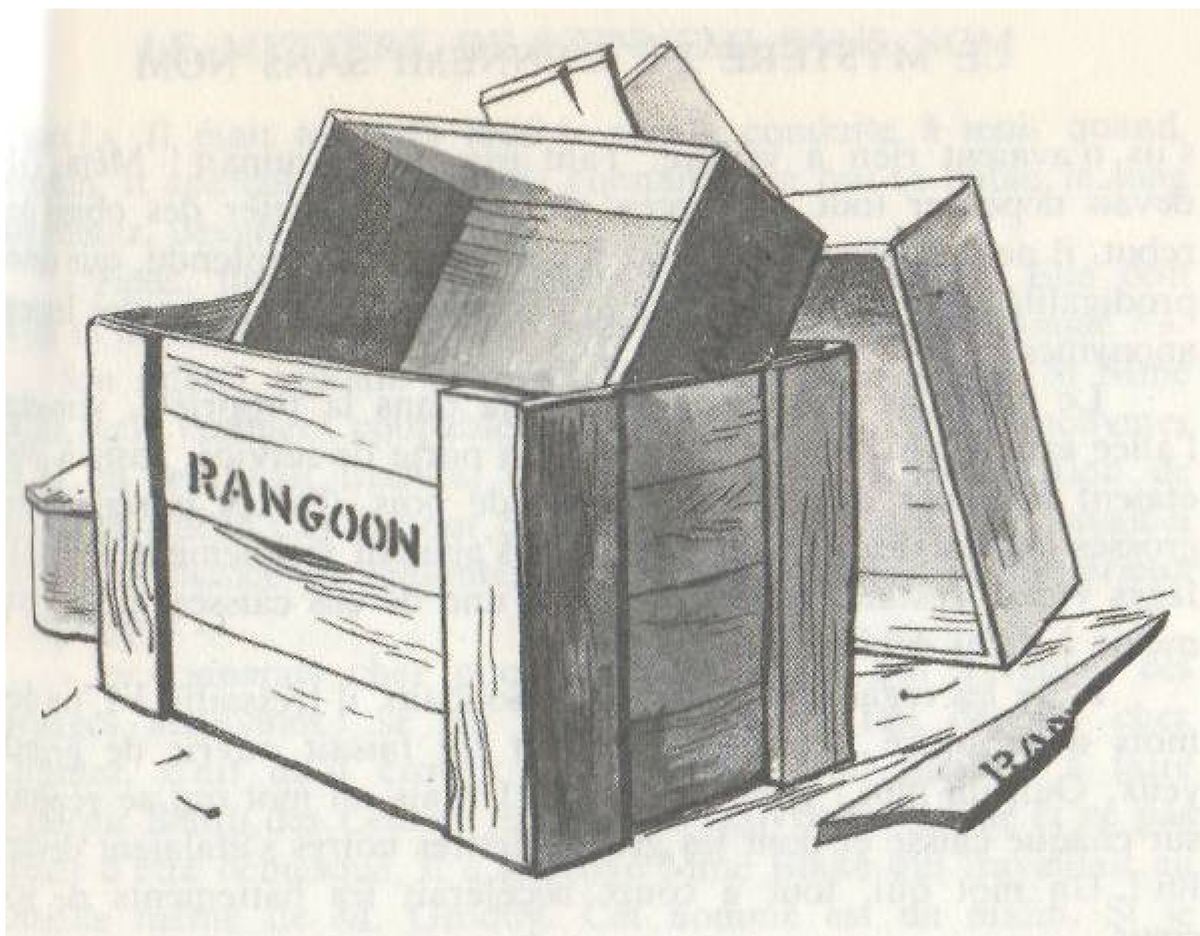
Le chef des Détectives se faufila dans la propriété, remonta l'allée sans faire de bruit et arriva à la porte de service. Juste à côté étaient empilées de grandes caisses de bois. Toutes portaient, en grosses lettres, des mots étrangers. Il s'agissait visiblement d'emballages vides, destinés à être brûlés. L'une de ces caisses, déjà, était même à demi débitée à la hache.

Fatty les regarda au passage... Soudain, il tressaillit ! L'un des mots avait attiré son attention... et lui faisait ouvrir de grands yeux. Oui, un mot ! Rien qu'un mot ! Mais un mot qui se répétait sur chaque caisse et dont les grosses lettres noires s'étalaient devant lui ! Un mot qui, tout à coup, accélérait les battements de son cœur.

Et ce mot était :

« RANGOON »





CHAPITRE XVII

UNE HEUREUSE DÉCOUVERTE !

FATTY ne pouvait détacher son regard des caisses marquées « Rangoon ». Ce nom était celui dont il avait trouvé la terminaison « ngoon » au verso des mots composant les billets anonymes.

« S'agit-il d'une simple coïncidence ? se demanda le chef des Détectives. Ou bien suis-je tombé sur un indice valable ? Et cet indice va-t-il me conduire à l'homme qui a rédigé les messages anonymes ? »

Tout en considérant les caisses, il continua à réfléchir. « La personne qui vit ici possède des amis ou des correspondants à Rangoon, c'est certain... Ces amis lui envoient des caisses pleines de quelque chose... On peut également supposer que cette personne reçoit des journaux de Rangoon. Il ne serait donc pas

impossible que les mots formant les messages anonymes aient été découpés dans les journaux en question. Sapristi ! Je crois bien que je suis sur la bonne piste ! »

Fatty regardait toujours les caisses quand la porte de service s'ouvrit, à quelques pas de lui. Il ne s'y attendait pas et tressaillit. Tournant la tête, il aperçut Mme Blake que venait de raccompagner jusqu'au seuil un homme de petite taille, au faciès d'Asiatique.

Le chef des Détectives nota les yeux bridés du personnage, son teint brun et ses cheveux noirs.

« Un Birman, sans doute, murmura-t-il. Rangoon est la capitale de la Birmanie... J'aimerais bien savoir si cet individu est l'auteur des billets ! »

Mme Blake, de son côté, avait aperçu le « chiffonnier ». Fatty se mit à crier :

« Chiffons ! Vieux papiers ! Ferraille à vendre !

— Si vous avez des objets de rebut dont vous voulez vous débarrasser, dit Mme Blake au Birman, voilà un homme qui acceptera de déblayer votre cour en un clin d'œil. Et il vous donnera même un peu d'argent en échange de ces caisses tout juste bonnes à faire du feu.

— Vous avez raison, répondit l'Asiatique. Ma cour est beaucoup trop encombrée. Si vous discutiez vous-même avec ce chiffonnier ? Le bénéfice sera pour vous ! Au revoir ! »

II ferma la porte sans plus de cérémonie, laissant sur le seuil une Mme Blake radieuse. Quelle chance pour elle ! Une véritable aubaine! Il y avait tant de choses à vendre dans la cour !

« Prenez donc ces caisses, dit-elle à Fatty. Et voyons ce que nous pouvons dénicher sous cet appentis... »

Un vieux plateau de laque écaillée, un gong cabossé et deux petites statuettes indiennes s'entassaient sur une étagère.

« En rafistolant ces objets, vous pourrez certainement les revendre un bon prix, déclara Mme Blake.

— Hum ! murmura Fatty sachant qu'il devait marchander. Aujourd'hui, plus personne ne veut de ces objets exotiques. Ça vient d'Asie, n'est-ce pas ? Le propriétaire de cette villa est bien un Birman?

— Oui, mais il est marié à une Anglaise. Je fais un peu de couture pour elle mais je préfère son mari. Cet homme-là est parfait. J'apprécie également deux de ses amis qui séjournent ici en ce moment. Ils ont le pourboire facile. C'est bien agréable.

— Ce sont des Birmans eux aussi, je suppose ? » dit Fatty en feignant de s'intéresser aux statuettes.

Mme Blake était en veine de confidences.

« Oh ! non ! répondit-elle. Ils sont Anglais. L'un d'eux a vécu en Birmanie, cependant, assez longtemps je crois. Quant à l'autre, je ne sais rien de lui. Il n'ouvre jamais la bouche !... Ces statuettes vous plaisent ? Ecoutez, offrez-moi un prix raisonnable, et vous pourrez emporter tout le lot.

— Ces machins-là sont invendables, assura Fatty. Mais je veux bien vous prendre quelques-unes de ces caisses. Tenez ! Je vous en achète quatre à six pence la pièce ! » Puis, saisi d'une inspiration subite, il ajouta : « Et je vous donnerai un shilling pour un paquet de vieux journaux si vous en avez !

— Comment ! s'écria Mme Blake stupéfaite. Un shilling pour des vieux journaux, et seulement six pence pour une caisse ! Vous êtes fou, ma parole !

— Certainement pas. Je sais au contraire ce que je peux vendre et ce qui me restera sur les bras, ce qui sera d'un placement facile et ce que j'aurai du mal à caser. »

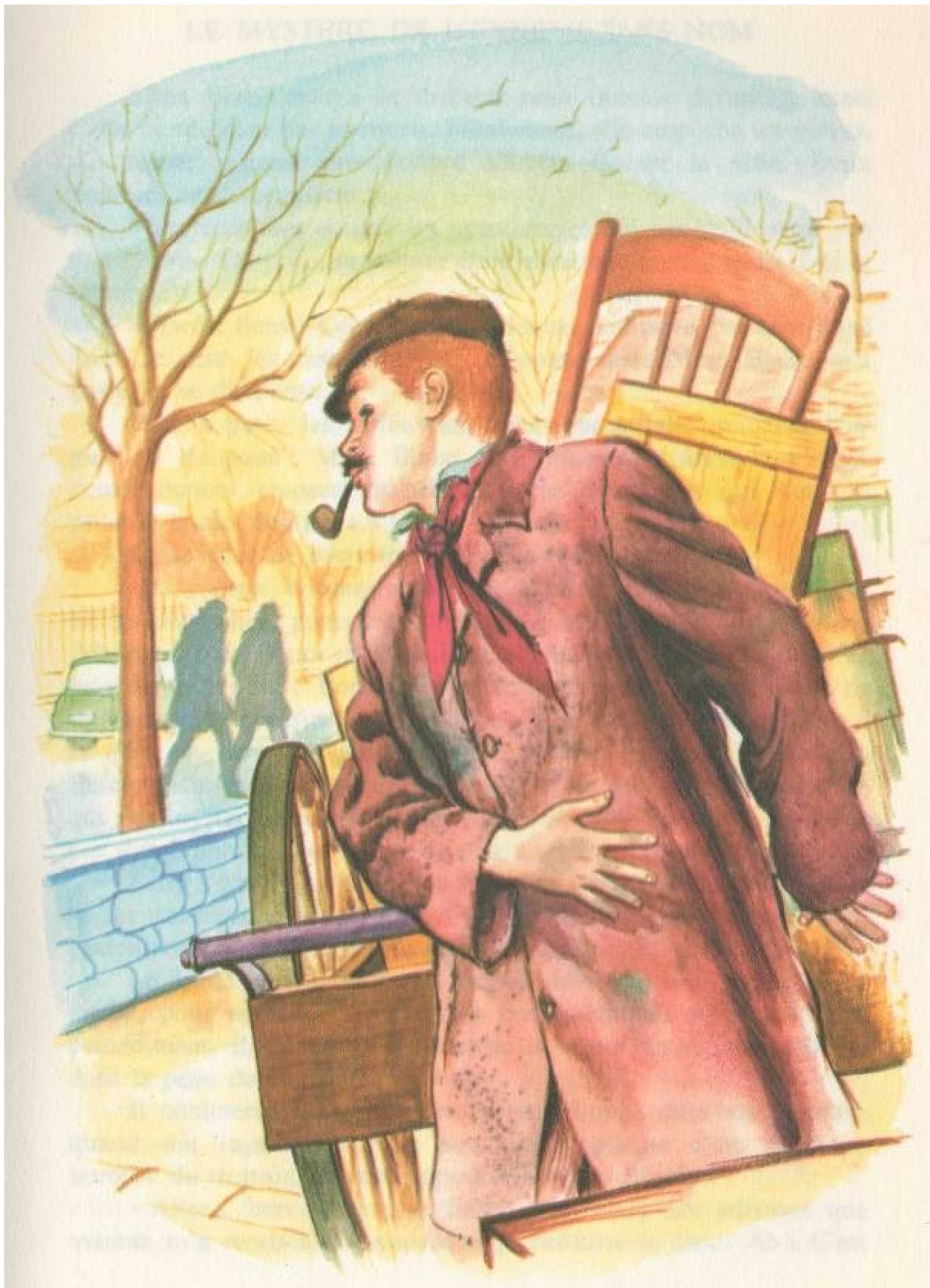
Sous ses gros sourcils il regarda Mme Blake puis sourit, ce qui rendit plus apparentes encore ses fausses dents proéminentes.

« Allons, m'dame, ajouta-t-il. Laissez-moi acheter ce que je peux revendre : quatre de ces caisses et autant de vieux journaux que vous pourrez m'en trouver.

— Très bien, soupira la femme de ménage. Commencez à charger les caisses. Pendant ce temps, je vais vider le grand placard de la cuisine qui est toujours bourré de journaux. »

Fatty sourit derechef, tout content. Bientôt, Mme Blake reparut avec une niasse de journaux qu'elle empila sur la voiturette du « chiffonnier ».

« Voilà trois shillings ! » dit Fatty en sortant l'argent de sa poche.



Fatty reconnut les personnages louches qu'il avait vus aux Cèdres.

Mme Blake essaya de discuter pour obtenir davantage mais Fatty ne se laissa pas attendrir. Finalement, elle empocha les pièces. Au même instant, une voiture s'arrêta devant la villa. Deux hommes en descendirent.

Fatty reconnut en eux les personnages louches qu'il avait vus aux *Cèdres*. Du reste, la voiture était bien celle dont il avait noté le numéro...

« Tiens, tiens ! Ces peu sympathiques individus habitent donc ici! Ce sont les deux amis du Birman, dont Mme Blake m'a parlé ! » se dit Fatty.

Petit à petit, les différentes pièces du puzzle prenaient leur place... Rangoon! Mme Blake et les messages anonymes! Les deux hommes suspects qu'hébergeait le Birman et qui s'étaient procuré la clef des *Cèdres* !

Le cerveau de Fatty travaillait à toute vitesse.

« Ces deux bonshommes sont certainement à l'origine des billets anonymes, pensait le chef des Détectives. Ils voulaient se débarrasser des Smith pour avoir toute liberté de fouiller la villa. Et pour trouver quoi ? Voyons, voyons... pourquoi se donner tant de mal sinon pour mettre la main sur quelque chose de très précieux ? Et qu'y a-t-il de plus précieux que... Mais oui, ce doit être cela... Ils cherchent à retrouver les diamants volés par Wilfrid Ganter et qui ont mystérieusement disparu après le vol ! Comment n'y ai-je pas songé plus tôt, sot que je suis ! »

Fatty s'éloigna à pas lents, tirant sa voiture à bras, mais sans cesser de regarder du coin de l'œil les deux hommes qui se dirigeaient vers la porte d'entrée de la maison.

Le jeune garçon mourait d'envie de sortir son carnet de sa poche, pour noter tous les détails concernant les suspects. Mais, évidemment, il devait tenir son rôle et rester un moment encore dans la peau du chiffonnier.

Il commençait à descendre la rue, plongé dans ses pensées, quand son regard rencontra soudain la plaque d'une villa en bordure du trottoir, du côté opposé à celle du Birman.

« Allons, bon ! murmura Fatty. Voilà une des adresses que maman m'a remises ! Voyons que je consulte sa liste. Ah ! C'est

Mme Henry qui habite ici. Espérons qu'elle aura beaucoup d'objets en bon état à me donner pour cette vente de charité ! »

L'esprit encore absorbé par ce qu'il venait de découvrir à la villa *Kuntan,* Fatty alla sonner à la porte de Mme Henry ! Non pas la porte de service, mais la porte principale. Il avait tout à fait oublié qu'il était un vieux chiffonnier malpropre.

Ce fut Mme Henry elle-même qui lui ouvrit. Elle le regarda avec un effarement teinté de dégoût.

« La porte de service se trouve derrière, expliqua-t-elle. Mais nous n'avons rien à vous donner aujourd'hui. Rien du tout.

— Pourtant, maman m'avait affirmé que vous aviez en réserve quelques objets pour elle, insista Fatty poliment. Pour la vente de charité, vous savez !

— Votre mère ! répéta Mme Henry en contemplant d'un air effaré le vieil homme sale et hirsute qui la regardait en souriant de ses dents mal plantées. Je ne connais pas votre mère. Oui est-ce ?

— Mme Trotteville », répondit machinalement Fatty, toujours à moitié dans la lune.

Il ne revint au sentiment de la réalité qu'au bruit de la porte que Mme Henry lui claquait au nez. Alors, le pauvre Fatty se rendit compte de la gaffe monumentale qu'il venait de faire... Il reprit conscience de son trop réaliste déguisement et décampa à toute vitesse avec sa charrette. Grand Dieu ! Comment avait-il pu oublier, même une seule seconde, qu'il était censé être un chiffonnier loqueteux ? Qu'est-ce que Mme Henry avait pensé de lui ?

« Et moi qui lui ai dit le nom de maman ! grommela Fatty désolé. Quel imbécile je suis ! C'est à peine croyable. Bien entendu, Mme Henry va téléphoner à maman et... Oh! là! là! Je vais joliment me faire laver la tête !... Allons, dépêchons-nous de rentrer à la maison. Le plus pressé est de consulter ces journaux que je rapporte et de voir si certains ne viennent pas de Rangoon. Dire que c'est maman qui a eu l'idée d'associer la terminaison « ngoon » avec le nom de la capitale birmane ! »

Fatty se hâta de rentrer chez lui. Il rangea la charrette dans le garage puis prit une caisse sur laquelle le mot Rangoon était écrit et la transporta dans sa remise en prenant bien garde de n'être vu

par personne. Il retourna ensuite chercher la pile de vieux journaux. Enfin à l'abri des regards indiscrets, il poussa un soupir de soulagement.

La remise était vide. Larry, Daisy, Pip et Betsy étaient partis. Ray lui-même avait disparu.

« Je parie qu'ils sont allés déguster une glace à la pâtisserie, se dit Fatty soudain affamé. Enfin ! Occupons-nous de choses sérieuses. Commençons par jeter un coup d'œil à ces journaux ! »

Le chef des Détectives prit les journaux les uns après les autres... Après en avoir déchiffré le titre, il les empilait sur la table devant lui. Déçu, il murmura :

« Le *Daily Telegraph...* un bon tas. Le *Daily Mail,* le *Daily Express,...* Et ça, qu'est-ce que c'est ? »

II venait de trouver un journal, imprimé sur du papier léger et intitulé *La Gazette de Rangoon.* Ce journal, publié en anglais à Rangoon, permettait aux Britanniques ayant habité le pays de se tenir au courant des nouvelles de là-bas. Fatty le dévora des yeux... Les caractères d'imprimerie de la gazette correspondaient-ils à ceux des messages anonymes ? Mais oui... Il semblait bien...

« Je les comparerai tout à l'heure avec le texte des billets, se dit Fatty. Mais auparavant, parcourons encore d'autres journaux... Ah ! Voici un second numéro de *La Gazette de Rangoon.* Mais quoi?... Qu'est-ce que je vois? On a découpé des mots dedans. Ça, alors, c'est une chance ! Je suis tombé sur l'un des journaux qui ont servi à composer les fameux messages anonymes ! Oui... oui... C'est bien cela! »

Exultant, le chef des Détectives considérait le journal qu'il tenait. Le « ngoon » avait été soigneusement découpé au fil d'un texte.

Fatty ne pouvait empêcher ses mains de trembler. Les derniers morceaux du puzzle s'ajustaient ! Enfin... presque les derniers. Bien sûr, il restait encore pas mal de choses à démêler, mais cela n'était pas pour l'inquiéter !

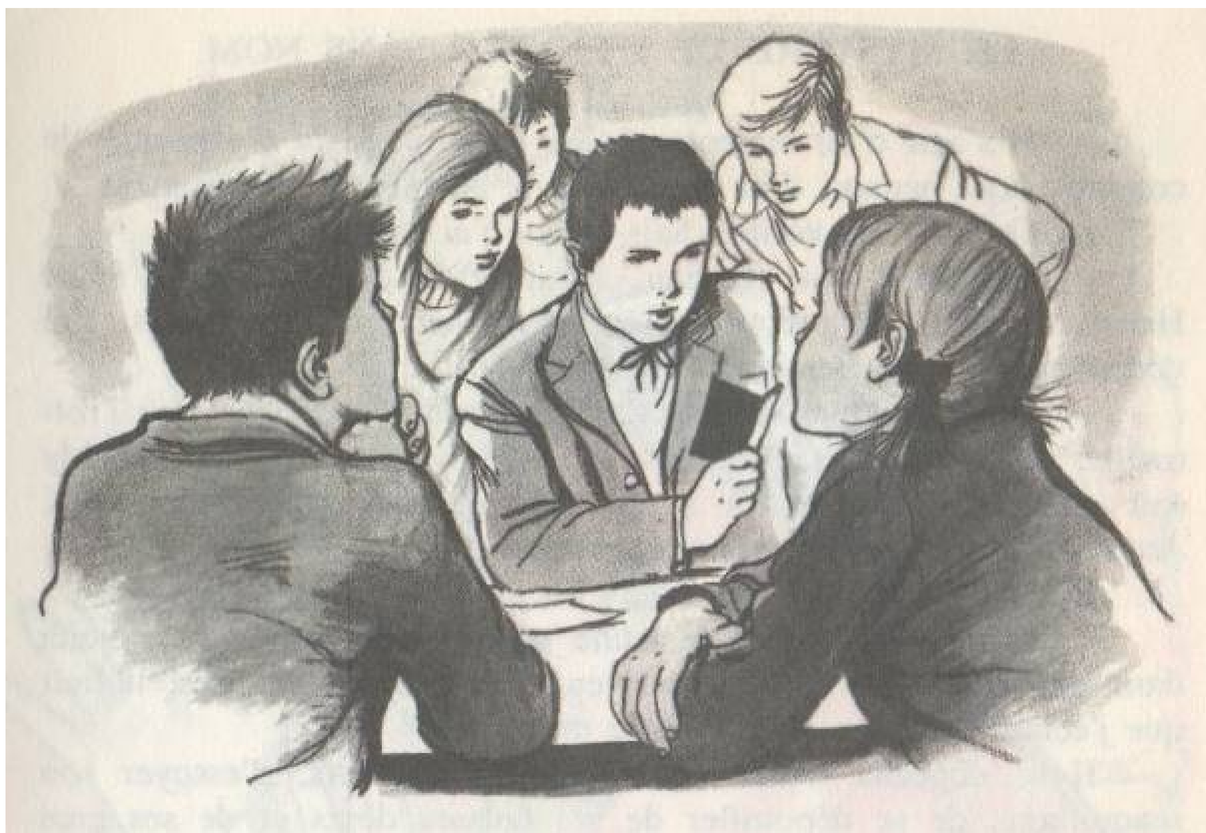
Le jeune garçon parcourut rapidement le reste des journaux. Il trouva ainsi deux autres numéros de la *Gazette de Rangoon* dans lesquelles on avait découpé des lettres ou des mots entiers. Sa

jubilation augmentait d'instant en instant. Enfin, enfin, il tenait une preuve magnifique !

Fatty plia les journaux mutilés, les glissa dans une grande enveloppe et enferma celle-ci dans un tiroir de sa vieille commode. Là! Ils y seraient en sûreté !

« Une preuve magnifique ! répéta Fatty à mi-voix. Mais elle ne me donne pas tout à fait la clef du mystère. C'est égal, je sens que je touche au but. Dommage que les autres soient absents... Allons, bon ! Voilà maman qui m'appelle... Et je l'entends qui vient par ici ! Qu'est-ce qu'elle va dire en me trouvant déguisé en chiffonnier crasseux ? »





CHAPITRE XVIII

LES DÉTECTIVES DISCUTENT

FATTY n'eut même pas le temps d'ôter ses fausses dents. Déjà sa mère ouvrait la porte de la remise « Frederick ! Es-tu là ? demanda-t-elle. — Oui, maman, répondit Fatty en reculant dans un coin peu éclairé. Tu as besoin de moi ?

— Frederick! Mme Henry vient de me téléphoner et... Approche-toi donc que je te voie mieux...

— Heu... c'est-à-dire, maman... je suis déguisé..., commença Fatty mal à son aise.

— Frederick ! Veux-tu avancer, s'il te plaît... C'est cela... En pleine lumière... Mon Dieu! Et c'est sous cet aspect que tu t'es présenté chez Mme Henry ! Et en ayant encore le toupet de déclarer que tu venais de ma part !

- Il s'agit d'un malentendu, je t'assure, tenta d'expliquer le coupable tout penaud. J'ai oublié que je portais un déguisement...

- Oublié ! En vérité ! Sais-tu que j'ai honte de toi !

— Pardonne-moi, maman. J'irai offrir des excuses à Mme Henry. Je suis très préoccupé en ce moment, tu comprends. J'ai découvert des histoires louches à propos de...

- Cesse de jouer au détective, Frederick ! ordonna Mme Trotteville, sérieusement fâchée. Je ne m'étonne plus que M. Groddy soit en colère contre toi si tu mystifies les gens ainsi vêtu. Attends un peu que ton père l'apprenne... »

Elle s'en alla avant que Fatty ait pu s'expliquer davantage.

« Eh bien ! murmura le jeune garçon très ennuyé. Me voici dans de beaux draps ! Si je ne veux pas avoir d'histoires, il faut que j'éclaircisse au plus vite notre mystère... »

II se dépêcha d'ôter ses vêtements crasseux, d'essuyer son maquillage, de se dépouiller de ses fausses dents et de ses gros sourcils. Puis il se lava avec soin le visage. Seulement alors il commença à réfléchir.

Voyons, qu'allait-il faire ? Reprendre sa charrette à bras et aller chercher les objets nécessaires à la vente de charité ? Retourner chez Mme Henry pour lui présenter ses excuses ?

« Ma foi non, murmura-t-il en conclusion. Cela peut attendre. Soufflons un peu...»

S'installant à une petite table, Fatty entreprit de consigner par écrit les événements survenus dans la matinée. Rien de mieux pour y voir clair !

Vers midi et demi, il entendit un bruit de voix... Ses amis venaient voir s'il était rentré ! Fatty posa vivement son stylo et leur ouvrit la porte.

« Quelle chance que tu sois de retour ! s'écria Betsy, enchantée, en lui sautant au cou. Dis-nous vite si la chance t'a souri ce matin !

— Et comment ! répondit Fatty en s'épanouissant. Quoique, pour tout avouer, j'ai eu aussi pas mal d'ennuis.

— Quels ennuis ? s'enquit Daisy, inquiète.

— Eh bien, dans un moment d'absence, je suis allé rendre



« Quels ennuis ? » s'enquit Daisy, inquiète.

visite à Mme Henry sous mon déguisement de chiffonnier. J'avais complètement oublié que j'avais l'aspect d'un vieux bonhomme dégoûtant et je suis allé demander à cette brave dame les objets qu'elle avait triés pour la vente de charité. J'ai même fait pire. Dans un autre moment d'absence, j'ai précisé que je venais de la part de ma mère, Mme Trotteville. Imaginez d'ici le tableau !

Larry et Pip éclatèrent de rire, vite imités par Ray. Mais les deux filles poussèrent des exclamations horrifiées.

« Oh ! là ! là ! s'exclama Pip en se tordant. J'aurais voulu voir la tête de Mme Henry quand le vieux chiffonnier lui a dit que Mme Trotteville était sa mère ! Quelle ânerie ! Mme Henry va téléphoner chez toi, c'est certain ! Cela va faire des histoires.

— Mme Henry *a* téléphoné ! soupira Fatty. Et cela *a* effectivement fait des histoires ! Maman s'est fâchée contre moi !

— Quelle déveine ! dit Ray. Et la chance, où est-elle dans tout cela, Fatty ?

— Ma foi, je viens de terminer le rapport des événements de la matinée. Je vais le lire à haute voix. Vous me direz ce que vous en pensez... »

Fatty ouvrit son carnet de notes et commença : « Déguisé en chiffonnier, je me suis rendu aux *Cèdres* pour y exercer une surveillance discrète. Aperçu dans l'allée une voiture Morris verte, immatriculée AJK 6660. Deviné qu'elle appartenait aux deux individus qui avaient emprunté à l'agence les clefs de la villa. Me suis rendu près de la porte de la cuisine. Vu les deux hommes dans la pièce, en train de fouiller les placards et d'ôter le tapis. Mais les deux suspects m'ont vu de leur côté et m'ont ordonné de m'en aller. Puis Groddy est arrivé...

— Oh ! mon Dieu ! fit Betsy, alarmée.

— Groddy est arrivé et les hommes l'ont prié de me faire circuler. Groddy m'a demandé mon nom et...

— J'espère que tu ne le lui as pas donné ! s'écria Daisy.

— Pas tout à fait ! répondit Fatty en riant. J'ai seulement bégayé F-f-f-f-f... et T-t-t-t-t... Or, il se trouve que Cirrculez n'aime pas les gens qui bégaient. Cela l'ennuie. Aussi n'a-t-il pas insisté. »

Ray et les Détectives se mirent à rire. Fatty continua la lecture de son rapport.

« J'ai quitté *Les Cèdres* en jouant de mon mieux le rôle d'un chiffonnier. J'ai alors aperçu Mme Blake qui semblait pressée. Décidé de la suivre. Pensé qu'elle pouvait se rendre chez l'auteur des billets anonymes pour qu'il la paie. Je l'ai donc suivie. Elle est entrée dans une villa appelée *Kuntan.* Me suis dirigé vers la porte de service avec l'intention de demander s'il n'y avait pas des objets de rebut à vendre...

— Oh ! Fatty ! coupa Betsy. Mais cela devient palpitant ! Est-ce à cet endroit que la chance t'a souri ?

— Tout juste ! Écoute la suite : dans la cour se trouvaient des caisses portant l'inscription « Rangoon » et de toute évidence expédiées de Birmanie. Puis la porte de derrière s'est ouverte et Mme Blake est sortie, accompagnée d'un Birman. Celui-ci a déclaré qu'elle pouvait me vendre le bric-à-brac qui encombrait les lieux. Mme Blake m'a alors raconté qu'elle faisait des travaux de couture pour la femme du Birman et que deux autres hommes résidaient à *Kuntan :* deux Anglais dont l'un avait vécu en Birmanie.

— Deux hommes ? Est-ce ceux que tu as vus aux *Cèdres,* Fatty? demanda Larry, très intéressé.

— Oui. Mais laisse-moi terminer : Mme Blake m'a vendu quatre caisses marquées Rangoon et un énorme tas de journaux. Parmi ces journaux que j'avais apportés ici pour les examiner, j'ai découvert trois numéros de la *Gazette de Rangoon* dans lesquels des mots et des lettres avaient été découpés : le groupe « ngoon » qui m'avait intrigué en particulier.

— Ça, pour de la chance, c'est de la chance ! s'exclama Pip tout joyeux.

— Oui. Je suis tombé pile sur les journaux dans lesquels l'auteur des messages anonymes a découpé les mots dont il avait besoin... Il reste maintenant à tirer des déductions de tout cela. Nous sommes déjà au courant de pas mal de choses. Mais une question essentielle reste encore sans réponse... Pourquoi le Birman et ses amis cherchaient-ils à faire partir les Smith des *Cèdres 1* Avez-vous des idées, Détectives ?

— Bien sûr ! répondit vivement Pip. As-tu pensé au vol des diamants ? Ces diamants qui n'ont jamais été retrouvés ! Oh ! Fatty ! Ils sont sûrement quelque part aux *Cèdres* ! Wilfrid Ganter a dû les y cacher. Puis il est allé en prison avec l'espoir de les retrouver plus tard, quand il serait libre !

— Je pense comme Pip ! s'écria Daisy à son tour. Fatty ! Les deux hommes que tu as vus ce matin en train de fouiller les *Cèdres* sont certainement ceux qui ont aidé Wilfrid à voler les diamants. Nous savons que l'un d'eux n'a pas été pris par les policiers et qu'il s'est réfugié à l'étranger...

— En Birmanie ! lança Pip.

— Et l'autre, enchaîna Larry, celui qui a fait de la prison avec Wilfrid, a dû savoir par celui-ci que les diamants se trouvaient cachés aux *Cèdres.* Sapristi ! Quelle aventure !

— Mon opinion rejoint la vôtre, déclara Fatty avec emphase. Ces hommes ont envoyé les messages à Groddy dès qu'ils ont découvert que Smith avait un honteux secret dans sa vie. Comme ils n'avaient pas mis les pieds à Peterswood depuis longtemps, ils ignoraient que *Les Lierres* étaient devenus *Les Cèdres.*

— C'est ce qui nous a retardés, commenta Larry. Nous avons écume le pays pour découvrir une villa couverte de lierre ! Si nous avions su dès le départ qu'il s'agissait des *Cèdres,* cela nous aurait épargné bien de la peine.

— Fatty ! demanda Betsy. Au sujet de ces diamants cachés... Est-ce que tu vas en parler au superintendant Jenks ?

— Je le voudrais bien mais il est absent en ce moment. Et celui qui le remplace m'a conseillé de m'adresser à Groddy.

— Tu pourrais attendre le retour de M. Jenks, suggéra Betsy.

— Quoi ! Et permettre à ces voleurs de mettre la main sur les diamants ? protesta Ray. Fatty ! Toi et moi, nous allons tâcher de leur mettre des bâtons dans les roues, veux-tu ? Découvrons les diamants avant eux !

— A mon avis, dit le chef des Détectives, les pierres se trouvent dans le logement des Smith. Autrement, pourquoi les bandits auraient-ils cherché à faire déguerpir les malheureux ?

— Je suppose que les Smith ne savent rien au sujet des

diamants ? émit Pip. Non, bien sûr, ils ne doivent rien savoir. Ma question est idiote. Mais peut-être savent-ils quelque chose au sujet d'une cachette dans leur appartement, qu'en penses-tu, Fatty ? Tu vois ce que je veux dire... une trappe donnant accès à une cave secrète, une cavité dans un placard, etc. Mme Smith tenait son ménage à la perfection et a dû récurer le moindre coin.

- Ton idée n'est pas mauvaise, Pip. Mme Smith est ici, en train d'aider maman à coudre des rideaux. Je pourrai l'interroger. Mais il va falloir agir vite. Maintenant que *Les Cèdres* sont vides, les bandits vont avoir beau jeu pour les fouiller... et peut-être retrouver les diamants !

— Pourquoi n'irions-nous pas tous ensemble là-bas dès cet après-midi ? proposa Larry avec enthousiasme.

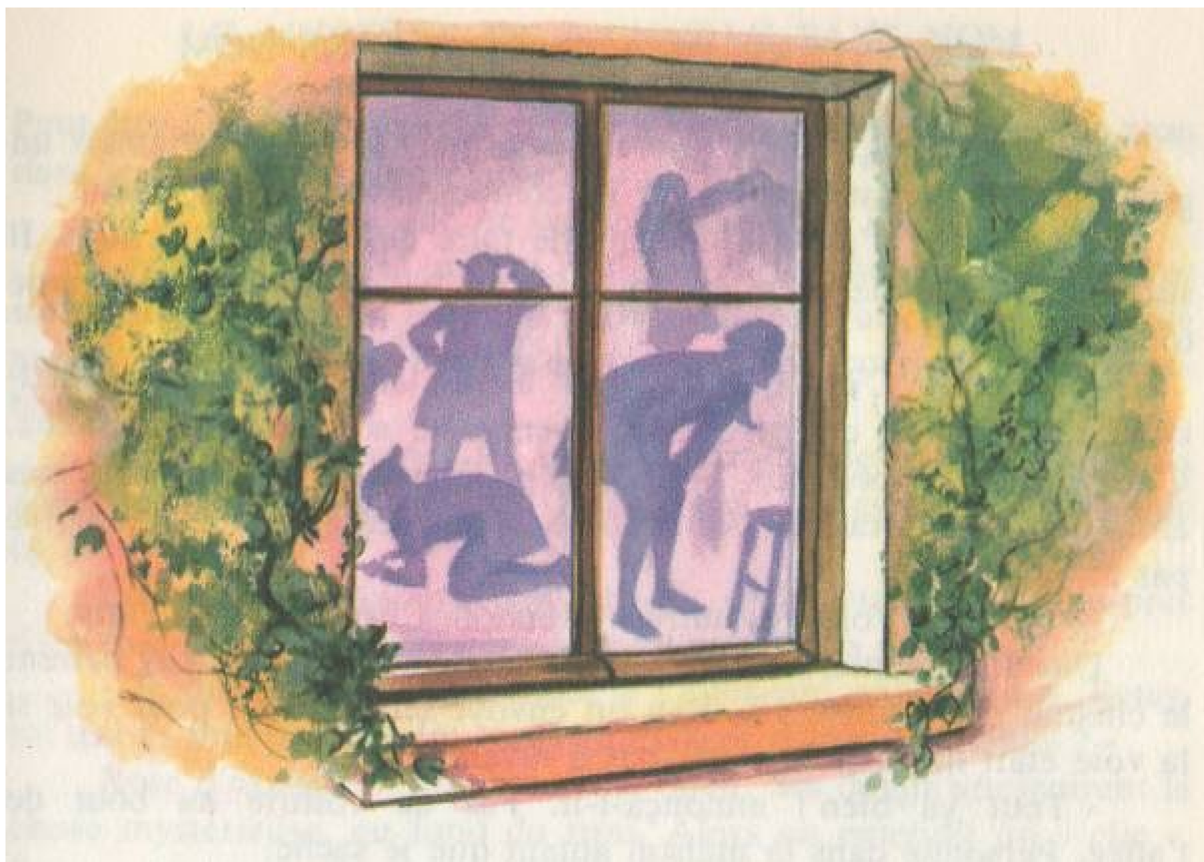
— C'est très faisable, acquiesça Fatty. J'ai gardé la clef de la cuisine. Mais il faudra veiller à ne pas nous heurter à l'ennemi ! Bon !... Voilà le gong du déjeuner... Rendez-vous à trois heures, avec les vélos, au coin de la rue. D'accord ?

- D'accord ! répondit Pip au nom de tous. Mais que devient Ray dans tout cela ?

— Je mange à la cuisine avec Jane, la bonne de Mme Trotteville, et Mme Smith, expliqua Ray. Je serai au rendez-vous à trois heures moi aussi, avec Fatty.

- Au revoir, les amis ! lança celui-ci en entraînant Ray vers la villa... Dis donc, Ray! Pendant le déjeuner, puisque tu auras l'occasion de parler à Mme Smith, profites-en donc pour l'interroger, veux-tu ?

- Entendu, Fatty ! Compte sur moi. Et bon appétit, mon vieux ! A tout à l'heure ! »



CHAPITRE XIX

PAS DE CHANCE !

FATTY et Ray arrivèrent les premiers au rendez-vous de l'après-midi. Ils avaient enfermé Foxy avant de partir : le chien les aurait gênés dans leur expédition. En attendant les autres, tous deux bavardèrent. « Alors, Ray, dit Fatty. Tu as bien déjeuné ?

— Je te crois. Jane avait préparé de bons petits plats exprès pour moi. Et comme Mme Smith est gentille ! Je l'ai interrogée en vain au sujet de cachettes possibles, mais elle m'a demandé de lui lire quelques-unes de mes pouasies au dessert.

— Et tu l'as fait ? demanda Fatty, amusé.

— Oui. Jane insistait aussi, tu comprends. Elles ont trouvé cela très joli.

— Je n'en doute pas, affirma poliment Fatty.

- C'est égal, ajouta Ray en soupirant. Je ne serai jamais un grand pouète comme toi, Fatty. Tu composes si vite et si bien !

— Oh ! ce n'est pas difficile de faire des vers de mirliton. Il suffit de trouver le premier. Ensuite, on laisse marcher sa langue toute seule.

- Hum ! C'est que tu dois avoir une langue très particulière, Fatty. Je crains que la mienne ne soit pas aussi bonne. C'est drôle, tu pourrais faire des pouèmes et tu n'en fais pas alors que je voudrais en écrire toute la journée et que je n'y arrive pas !

- Tiens ! Voilà les autres ! » annonça brusquement Fatty. Une fois réunis, Larry, Daisy, Pip, Betsy, Fatty et Ray prirent le chemin des *Cèdres. Là,* Ray fut envoyé en éclaireur pour voir si la voie était libre. Il ne tarda pas à revenir :

« Tout va bien ! annonça-t-il. Pas de voiture au bout de l'allée. Personne dans la maison autant que je sache.

— Allons-y ! ordonna le chef des Détectives. Nous dissimulerons nos vélos dans les ' buissons, à proximité de la porte de derrière. En outre, pour être certains de n'être pas surpris, nous monterons la garde à tour de rôle. Pip, fais le guet le premier.

- Entendu, acquiesça Pip bien qu'il mourût d'envie de pénétrer dans la villa à la suite des autres. Si vous m'entendez siffler *God save the Queen,* c'est que j'aurai aperçu quelqu'un. »

Après avoir camouflé leurs bicyclettes, les enfants se dirigèrent vers la porte de la cuisine. Fatty l'ouvrit. Tous entrèrent, à l'exception de Pip.

« Je pense que nous devons nous contenter de fouiller cette partie-ci de la maison, déclara Fatty. Voyons, de quoi se compose au juste le logement des Smith ?... Cette cuisine, une petite arrière-cuisine, et la chambre à coucher avec une salle d'eau attenante.

— Par où commencer notre fouille ? demanda Betsy. Voyons ! Si j'avais à cacher des diamants dans ces pièces, que choisirais-je comme cachette?... A part des endroits faciles à trouver comme le derrière d'un tiroir ou le haut d'une armoire, je ne vois vraiment rien.

— A mon avis, la cachette doit être astucieuse, dit Fatty.

Peut-être l'a-t-on aménagée exprès... quelque chose comme un trou dans le mur derrière un placard ou un buffet.

— Dans ce cas, elle ne sera pas commode à trouver. »

Les cinq amis se mirent à l'œuvre. Ils fouillèrent tout avec soin. Chaque tapis, le moindre petit paillasson fut retourné, chaque meuble déplacé. Puis Betsy s'approcha d'une commode aux nombreux tiroirs.

« Inutile d'examiner les meubles eux-mêmes, lança Fatty. Ils appartiennent tous aux Smith. Tiens, tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça?»

Les autres se retournèrent aussitôt. Fatty était agenouillé près d'un trou au ras du plancher, dans un coin de la cuisine.

« Je distingue quelque chose à l'intérieur, annonça-t-il. Betsy, toi qui as une petite main, veux-tu essayer d'attraper l'objet ? »

Rosé d'excitation, la petite fille obéit. Ses doigts atteignirent la chose mystérieuse, au fond du trou. Alors on entendit un « clic ». Betsy poussa un cri.

« Oh ! Mon doigt ! Quelque chose l'a pincé !

- C'est une tapette à souris ! dit Larry en riant. Le bruit du ressort qui se détend est caractéristique. Je le connais bien. Notre jardinier attrape des mulots avec des pièges de ce genre.

- J'espère que tu n'as pas trop mal, Betsy ? demanda Fatty inquiet.

- Non, le piège m'a juste un peu pincée. D'ailleurs, il est resté au fond du trou. Et moi qui croyais voir luire une grosse bague avec un diamant !

— J'ai été sot d'imaginer que l'on aurait pu fourrer des pierres de valeur dans ce trou de souris, soupira Fatty. Wilfrid devait être plus malin que cela !... Appelle Pip, Ray, et monte la garde à ton tour ! »

Pip arriva en se frottant les mains.

« II fait joliment froid dehors, vous savez. Je ne serais pas étonné s'il neigeait bientôt... Vous avez trouvé quelque chose ?

— Rien, répondit Betsy, sinon un piège à souris. »

La fouille aboutissait à un échec. Fatty l'abandonna au bout d'une heure de recherches. D'ailleurs, la nuit tombait et le chef des

Détectives était le seul à avoir une lampe de poche. Bien entendu, il ne pouvait être question d'éclairer normalement l'appartement. Fatty poussa un gros soupir :

« II est probable, dit-il, que les diamants sont si bien cachés que seuls des professionnels pourraient les découvrir. Ils peuvent très bien être emmurés de façon invisible... Wilfrid aura creusé un trou dans le mur, à un endroit quelconque. Après avoir déposé les pierres au fond, il aura rebouché, replâtré et même repeint pardessus. A moins de démolir les murs et d'arracher le plancher, nous n'avons pas la moindre chance de mettre la main sur le trésor perdu ! Nous ferions aussi bien de rentrer... Mieux encore : allons goûter quelque part !

- Pourquoi pas à la maison ? suggéra Pip. Maman est allée faire des visites. Avant de partir elle nous a dit que si nous débarrassions et faisions la vaisselle, nous pouvions prendre le thé. Il y a une énorme glace dans le réfrigérateur et des gâteaux dans le buffet.

- Chic ! s'écria Larry. Tu es d'accord, Fatty ?

— Certainement. Je vous aurais bien invités moi-même à la maison mais ma mère est en froid avec moi en ce moment. Elle a encore sur le cœur ma visite à Mme Henry, sous l'aspect d'un chiffonnier en guenilles. Je crois qu'elle m'aurait déjà pardonné si le pardessus n'avait senti aussi mauvais ! »

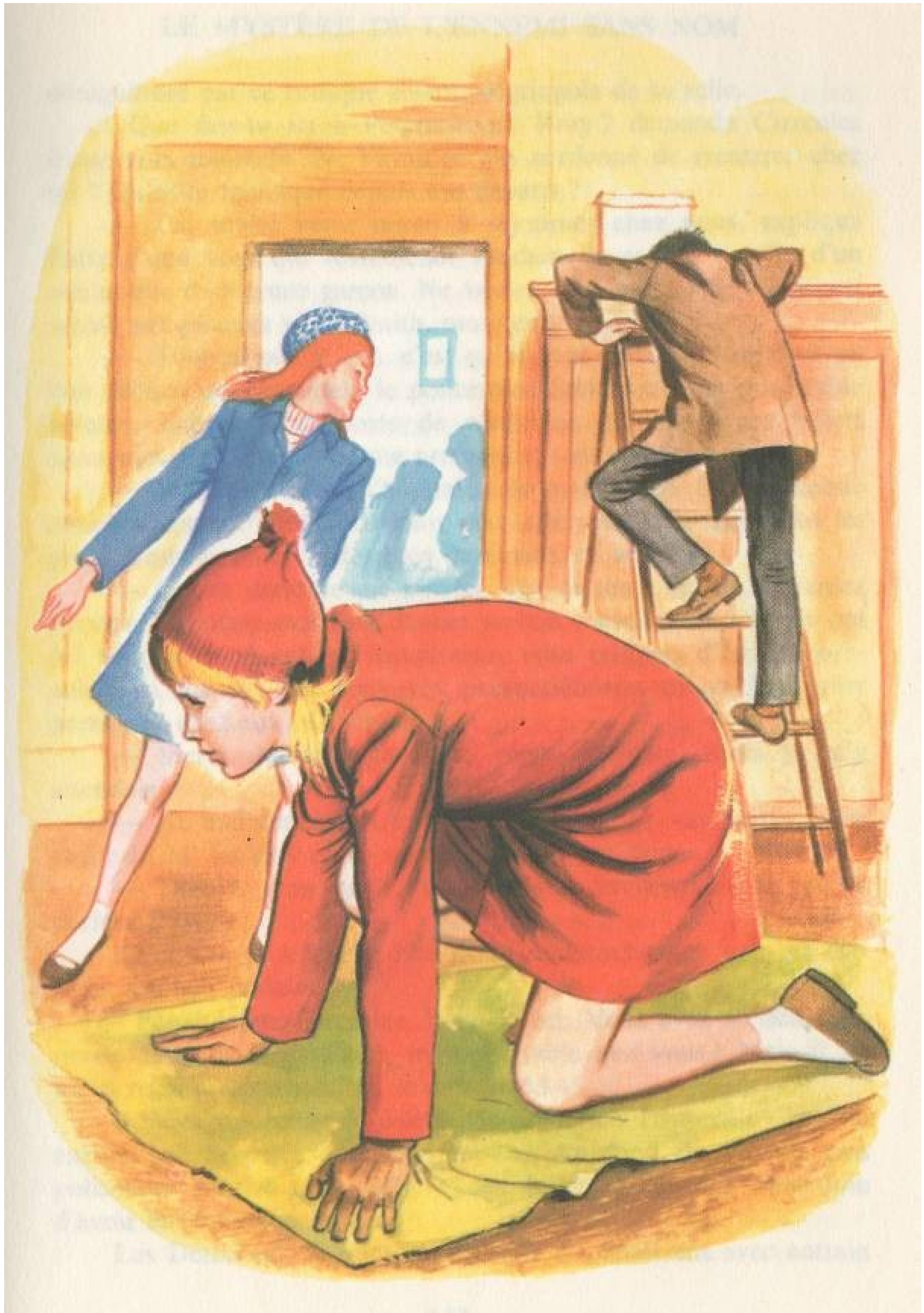
Les enfants éclatèrent de rire. Dehors, ils retrouvèrent Ray qui montait fidèlement la garde.

« Nous t'emmenons goûter chez moi », annonça Pip.

Ray s'épanouit. Les autres le traitaient vraiment comme s'il avait été l'un des leurs... l'un des célèbres Détectives! Que de choses il aurait à raconter à ses frères, Sid et Tom, quand il rentrerait à la maison !

C'est donc tout heureux que le brave Ray se mit à pédaler en compagnie de ses camarades. Il était en pleine euphorie quand le destin lui joua un tour : au coin d'une rue, il se trouva en présence de son oncle !

M. Groddy ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il sauta à bas de sa machine et empoigna le vélo de son neveu par le guidon. Ray,



Ils fouillèrent tout avec soin.

déséquilibré par ce brusque assaut, dégringola de sa selle.

« Que fais-tu ici à Peterrswood, Rray ? demanda Cirrculez d'une voix tonnante. Ne t'avais-je pas orrdonné de rrentrrer chez toi ? Qu'as-tu fabrriqué depuis ton déparrt ?

- J'ai invité votre neveu à séjourner chez nous, expliqua Fatty d'une voix qui ressemblait soudain davantage à celle d'un adulte que d'un jeune garçon. Ne voulez-vous pas savoir ce qui est arrivé aux pauvres vieux Smith, monsieur Groddy ?

- Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont parrtis et que c'est un bon débarrras ! grommela le policeman. Smith était un misérrable voleurr, indigne d'un poste de confiance. L'auteurr des billets anonymes a eu rraison de me prrévenirr, tout compte fait.

— M. Smith est- à l'hôpital, très malade. Sa femme habite momentanément chez nous mais peut aller voir son mari tous les jours. Vous les avez traités bien durement, en vérité !

— Cessez donc de me parrler surr ce ton ! riposta Cirrculez furieux. Et laissez-moi vous donner un bon conseil : *Les Cèdrres* ont été vendus et, si vous y rretourrnez, vous rrisquez d'êtrre pourr-suivis en justice. Les nouveaux prroprriétairres ne veulent voirr perrsonne chez eux ! Comprris ?

- Merci du renseignement, répondit Fatty. Mais je m'y attendais.

— Et maintenant, Rray, mon garrçon, tu vas venirr avec moi ! dit M. Groddy en se retournant vers son neveu.

— Désolé, mon oncle, mais je suis invité pour le thé ! » déclara Ray.

Là-dessus, il s'écarta d'un bond, enfourcha son vélo et disparut à toutes pédales.

« Pouah ! jeta Cirrculez, hors de lui. Vous avez rrendu mon neveu aussi désobéissant et insupporrtable que vous ! Mais il ne perrd rrien pourr attendrre, le monstrre ! »

II s'éloigna, rouge de colère. Ce Frederick Trotteville ! Etait-il encore sur la piste d'un mystère?... Au fond de lui, le gros policeman sentait que l'affaire des billets anonymes était loin d'avoir été éclaircie. Pouah!

Les Détectives se remirent en selle et pédalèrent avec entrain

jusqu'à la villa de Pip. Ray les y attendait, guettant derrière un buisson. Quelques instants plus tard, les six compagnons étaient assis devant une table chargée de bonnes choses. Fatty cependant, si gourmand d'habitude, était trop tourmenté pour apprécier les friandises étalées devant lui.

« Si ces coquins ont acheté *Les Cèdres,* dit-il soudain, les Smith vont être obligés de déménager pour de bon.

— C'est certain, répliqua Ray. Aujourd'hui, au déjeuner, Mme Smith s'inquiétait justement ! Elle disait que s'il lui fallait vraiment partir et laisser la place à d'autres, elle désirait que son petit appartement soit impeccable. Elle voudrait ramoner le tuyau de la cuisinière. Et aussi faire vérifier l'évier qui a un mauvais écoulement et sent terriblement mauvais. Tu sais, Fatty, quand j'essayais de la faire parler au sujet de cachettes possibles, elle ne m'écoutait même pas. Elle n'avait en tête que fourneau de cuisine, évier, robinet de baignoire et trou de souris dans le mur !

— N'a-t-elle pas parlé de la cave à charbon ? demanda Fatty. C'est un coin que nous n'avons pas pensé à examiner !

— Il paraît que l'escalier se désagrège et devient dangereux. Mais c'est surtout l'arrivée d'eau froide de la baignoire qui tracasse la pauvre femme. L'eau coule si lentement que les bains sont toujours trop chauds.

— Hum ! Elle n'a donc rien dit qui puisse nous être utile. C'est égal ! Il me semble que nous devrions explorer cette cave... En fait, j'ai bonne envie d'aller faire un tour là-bas dès ce soir. C'est sans doute ma dernière chance avant que les bandits s'installent sur place. Oui, oui... plus j'y pense et plus il me semble que cette cave peut receler d'excellentes cachettes !

— Fatty ! s'écria Ray spontanément. J'irai avec toi !

— Non, mon vieux. J'irai seul... si j'y vais, ce qui n'est pas encore certain. Si seulement Jenks était de retour, je lui demanderais d'envoyer ses hommes pour fouiller le coin. Mais, vu les circonstances, je dois me débrouiller par mes propres moyens... Non, merci, Pip ! Plus d'éclairs au café, s'il te plaît. Et cesse de te bourrer de tartelettes à la confiture, Ray ! Tu vas devenir aussi gros que ton oncle! »

Quand les enfants eurent fini de goûter, il ne restait plus grand-chose dans les plats. Ils lavèrent la vaisselle puis remirent tout en place. Après quoi, Pip proposa une partie de cartes. Fatty secoua la tête.

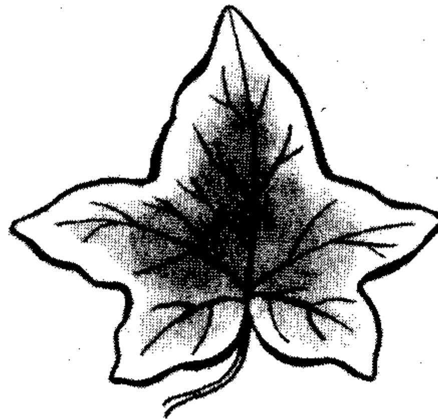
« Pas le temps. Je dois passer chez le fleuriste avant qu'il ne ferme.

— Pourquoi ? demanda Betsy en riant. Tu veux acheter un autre coleus ?

— Non, mais de très belles roses rouges pour quelqu'un que j'ai terriblement offensé, répondit Fatty gravement. Ma mère ! Je ne veux pas qu'elle continue à me bouder. Cela m'est intolérable. Je l'aime tant! Allons, à demain, mes amis... Bonne soirée ! »

Fatty s'éloigna, suivi par les regards compréhensifs de ses camarades.

Quel gentil garçon c'était là !





CHAPITRE XX

FATTY ENQUÊTE

FATTY avait dit à Ray qu'il pouvait passer la nuit dans sa remise s'il n'avait pas envie de rentrer chez lui tout de suite. Et Ray était bien décidé à accepter la proposition. Le jeune Groddy avait d'ailleurs un motif puissant pour rester à Peterswood... Si Fatty allait *aux Cèdres* dans la soirée, eh bien, lui, Ray, irait aussi ! Non pas avec Fatty, bien sûr, puisque le chef des Détectives tenait à accomplir sa mission seul ! Mais Ray le suivrait pour veiller au grain et voler à son secours si quelque chose allait mal.

« Si les bandits sont sur les lieux, se disait le brave Ray, Fatty ne pèsera pas lourd entre leurs mains. Je le suivrai donc en ouvrant l'œil pour le protéger. »

Après le thé chez Pip, tout en pédalant vers la villa des

Trotteville, Ray établit son plan d'avance. Il laisserait son vélo derrière un des buissons de l'allée pour l'avoir à portée de la main si Fatty s'en allait à bicyclette. Et si Fatty décidait de se rendre aux *Cèdres* à pied, eh bien, Ray marcherait !

Quand Ray arriva à la remise, Fatty s'y trouvait déjà, en train d'éplucher ses notes.

« Alors, Ray ! Tu t'es bien amusé ?

— Oui. Nous avons joué aux cartes, et j'ai gagné. Et toi, as-tu acheté tes fleurs ?

— Je pense bien. Des rosés magnifiques qui m'ont réconcilié avec maman. J'en suis tout heureux.

— Es-tu résolu à aller aux *Cèdres,* ce soir, Fatty ?

— Oui, mais seul, je te le répète. Aussi, inutile d'insister pour m'accompagner ! Je descendrai l'escalier sur la pointe des pieds quand toute la maison sera endormie. Je pense te confier Foxy, si cela ne t'ennuie pas. Il risquerait d'aboyer si je partais sans lui.

— Bien sûr. Je le garderai. Je l'aime beaucoup, tu sais.

— Bon ! Maintenant, je rentre pour me changer avant le dîner. Jane compte sur toi à la cuisine. Je crois qu'elle a préparé un plat que tu aimes ! Tu devrais te dépêcher de composer un poème pour le lire au dessert. Jane et Mme Smith l'apprécieront beaucoup.

— Oh ! Je ne peux pas faire des vers si vite ! Cela me demande de la réflexion.

— Essaie tout de même. Au revoir, mon vieux ! »

Fatty s'en alla. Ray ouvrit son carnet de « pouasie »... « Trouve le premier vers puis .laisse ta langue marcher seule », avait conseillé Fatty. Ray décida un vaillant effort. Il se leva, regarda droit devant lui, agita sa langue dans sa bouche pour la dérouiller puis déclama un premier vers :

« Une pauvre petite souris... »

Après quoi il se remit à agiter désespérément la langue, espérant que le second vers jaillirait de lui-même. « Une pauvre petite souris... Une pauvre petite souris... »

« Flûte ! Pas bon ! Je renonce ! » soupira le pauvre Ray en se rasseyant. La langue de Fatty doit être magique... Je me demande ce que Jane a préparé pour dîner aujourd'hui... »

A dix heures du soir, Fatty souhaita bonne nuit à ses parents et monta dans sa chambre. Là, il attendit jusqu'à la demie. Enfin, ses parents montèrent à leur tour. Un peu plus tard, les lumières s'éteignirent dans le couloir. Encore quelques instants d'attente... Puis Fatty endossa sa veste et descendit à pas de loup, Foxy sur les talons. Le petit chien remuait silencieusement la queue. On partait en promenade ! Quelle chance ! pensait-il.

Dehors, il commençait à neiger. Fatty gagna vivement la remise et frappa, d'un heurt discret. Ray ouvrit aussitôt la porte.

« Tiens ! s'exclama Fatty, surpris. Tu n'es pas déshabillé ? Je t'ai pourtant prêté un pyjama.

- Je n'ai pas encore sommeil, répondit Ray sans mentir. Salut, Foxy ! Entre donc. Je te souhaite bonne chance, Fatty !

— Merci. Je file vite ! »

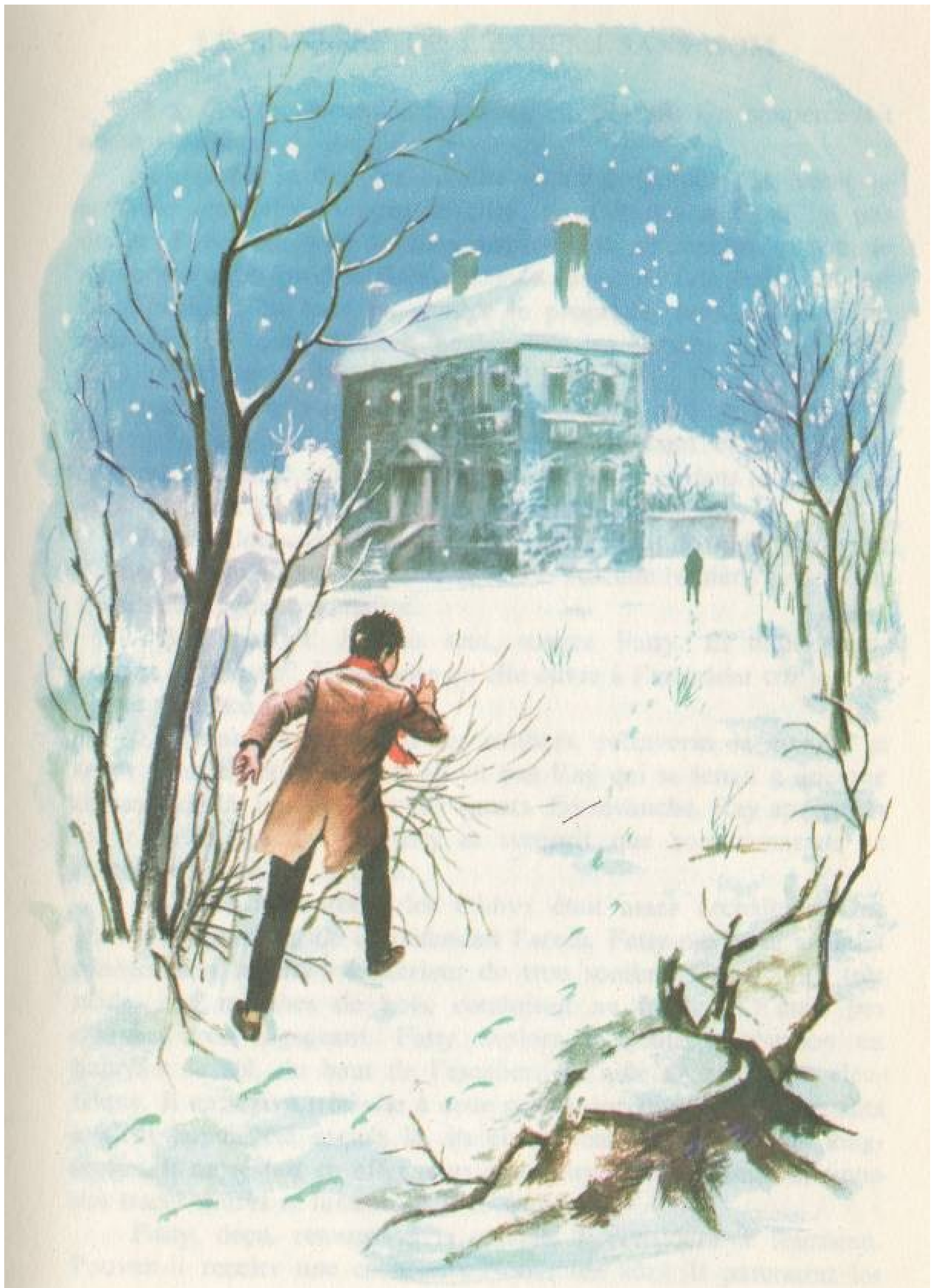
Fatty s'éloigna sur le sentier, les flocons blancs tournoyant autour de lui. Ray attendit un peu puis enfila son manteau et sortit à son tour. Foxy se mit à aboyer désespérément quand la porte se referma sur lui. Il était furieux : Fatty et Ray l'abandonnaient

« Nom d'un chien ! songea Ray avec un humour involontaire. Il est capable de réveiller la maisonnée. Mais non ! La remise est loin de la villa ! »

Une fois la grille franchie, Ray distingua Fatty à quelque distance devant lui, juste comme il passait sous un lampadaire. Il le suivit, marchant sans bruit sur la neige molle.

Le chef des Détectives était à cent lieues de soupçonner que Ray le filait ! Il avançait à pas rapides, tâtant au fond de sa poche la clef de la cuisine des *Cèdres.* Il songeait à ce que le jeune Groddy lui avait dit. Le fourneau de cuisine. L'évier qui sentait mauvais. Le tuyau d'arrivée d'eau froide de la baignoire. La cave. Oui... de toute évidence, il fallait explorer cette cave ! Un lieu idéal pour servir de cachette !

Fatty s'engagea dans l'allée conduisant aux *Cèdres,* Ray toujours sur ses talons. Ray veillait à ne pas perdre de vue Fatty, et Fatty veillait à ne pas être repéré de la villa au cas où quelqu'un s'y serait trouvé.



Ray veillait à ne pas perdre Fatty de vue.

Les Cèdres, cependant, semblaient déserts. On n'apercevait aucune lumière.

« Je suppose que les bandits n'emménageront pas avant la semaine prochaine, songea le chef des Détectives. Pour ne pas donner l'éveil sur leurs fouilles suspectes, ils se conduiront comme n'importe quels propriétaires normaux. Mais en fait, leur seul but est d'explorer de fond en comble la propriété, sans risque d'être dérangés. De toute manière, ils ont déjà les clefs et peuvent venir ici n'importe quand. Soyons prudent ! »

Fatty ouvrit la porte de la cuisine et ne la referma pas pour le cas où il serait obligé de battre précipitamment en retraite. Il traversa la cuisine et atteignit la porte qui donnait dans le hall de la villa. Tendant l'oreille, il écouta. Aucun son ne lui parvint.

Il ôta alors ses chaussures, se glissa dans le hall obscur et s'avança jusqu'au bas du grand escalier. Aucune lumière nulle part. Le silence régnait en maître.

« Bon, parfait. Je suis seul, songea Fatty. Et maintenant, voyons cette cave ! Je suppose qu'elle ouvre à l'extérieur car je n'en ai pas vu trace ici ! »

Le jeune garçon remit ses souliers, retraversa la cuisine et sortit dans la petite cour. Il ne vit pas Ray qui se tenait à quelque distance de là, immobile et aux aguets. En revanche, Ray aperçut la lueur de la torche de Fatty et comprit que son camarade se disposait à explorer la cave.

La cave à charbon des *Cèdres* était assez archaïque. Une grande et lourde grille en défendait l'accès. Fatty ouvrit la grille et plongea son regard à l'intérieur du trou sombre. Un escalier très raide, aux marches de bois, conduisait au fond. Il n'était pas d'aspect très engageant. Fatty explora la soute à charbon en balayant le sol, du haut de l'escalier, à l'aide de sa lampe électrique. Il en arriva très vite à cette conclusion que, si des diamants avaient jamais été cachés là, ils en avaient disparu depuis longtemps. Il ne restait en effet pour ainsi dire plus de charbon, sinon des traces noires et luisantes sur le dallage.

Fatty, déçu, retourna à la cuisine. Il considéra le fourneau. Pouvait-il receler une cachette ? Non, bien sûr ! Il parcourut les

pièces l'une après l'autre, méthodiquement, essayant de penser à une cachette qu'il n'aurait pas envisagée au cours de la fouille de l'après-midi.

Tout à coup, il entendit un faible bruit et s'immobilisa, l'oreille tendue. Le bruit se renouvela. Qu'est-ce que c'était ? Peut-être quelqu'un venait-il d'ouvrir la porte d'entrée puis de la refermer... Fatty sentit son cœur battre avec violence. S'il s'agissait des deux hommes, sans doute viendraient-ils à la cuisine pour recommencer leurs recherches. Fatty éteignit sa lampe et se réfugia dans la petite salle de bain où il se tint coi.

Soudain, il sentit quelque chose de doux sur sa tête. Il se raidit, apeuré. Un papillon de nuit s'était-il pris dans ses cheveux ? Mais il n'y a pas de papillons en janvier !

Le contact désagréable se reproduisit. Fatty éleva la main et se tâta le crâne... Il le trouva mouillé ! Le jeune garçon poussa un soupir de soulagement. Ce n'était qu'une goutte d'eau provenant, sans doute, du tuyau dont Mme Smith s'était plainte auprès de Ray.

Fatty resta un long moment figé sur place, écoutant de toutes ses oreilles. Comme aucun son ne lui parvenait plus, il se convainquit qu'il avait rêvé. Il fit donc un pas en avant et ralluma sa lampe, le nez levé pour examiner le tuyau d'où était tombée la goutte d'eau.

« Le joint est trop lâche, constata-t-il en avisant l'endroit où se raccordaient deux sections de tuyau. Et cela m'a valu une belle peur !»

II leva le bras et palpa le joint. Le collier s'était en effet relâché. Pas étonnant que l'eau passât ! Soudain, une idée vint à l'esprit de Fatty... une idée qui, sur le moment, lui coupa presque le souffle. Etait-il possible que... que ce fût ce à quoi il pensait... ?

Sa main tremblait un peu tandis qu'il braquait de plus près sa lampe sur les tuyaux mal raccordés. Pourquoi y avait-il un joint à cet endroit ? En général, les installations sanitaires sont plus soignées... Se pouvait-il que le tuyau ait été sectionné délibérément... qu'on ait glissé quelque chose à l'intérieur, puis que les deux extrémités aient été raccordées à l'aide de ce joint ? Et ce joint indiquait-il l'orifice d'une cachette ?

Fatty demeurait immobile sous le tuyau, écoutant le léger bruit de la goutte d'eau qui tombait sur le sol de temps en temps. Mme Smith avait dit que le débit du tuyau d'arrivée d'eau froide était faible... tellement faible que les bains étaient toujours trop chauds ! Pas étonnant si quelque chose obstruait le conduit ! Et qu'est-ce qui pouvait le boucher ainsi en partie sinon l'objet qu'on y avait fourré? Et cet objet... Oui, oui! Peut-être s'agissait-il des diamants !

Fatty considéra le joint d'encore plus près. Oui, cet examen confirmait son impression première. Le raccord qu'il avait sous les yeux était infiniment moins soigné que les autres. Du travail d'amateur, en vérité !

De nouveau, le cœur de Fatty se mit à battre très fort.

« Je crois que j'ai découvert la cachette ! se dit le chef des Détectives, tout ému. Je parie que c'est dans ce tuyau que Wilfrid Ganter a fourré le produit de son vol ! Il a dû bloquer les diamants dans le conduit de manière que l'eau ne puisse les entraîner, tout en passant elle-même. Une cachette géniale, décidément ! »

Dans son enthousiasme, Fatty ne prêtait plus l'oreille aux bruits extérieurs. Il était tellement certain que la maison était déserte ! Sa négligence allait lui coûter cher...

Pour l'instant, il ne songeait qu'à une chose : trouver le robinet d'arrêt de l'eau et le fermer ! Ensuite, il se débrouillerait pour ôter le joint, écarter les deux sections du tuyau et regarder à l'intérieur. Mais où était le robinet ?

« Bah ! Peu importe ! se dit Fatty. Je vais rentrer à la maison et demain je me mettrai en rapport avec Jenks, même si je dois lui téléphoner au bout du monde ! »

Ainsi résolu, il sortit de la salle de bain, sa lampe à la main... et éprouva le plus grand choc de sa vie ! Quelqu'un lui bondit dessus et le tint si serré qu'il ne put même pas se débattre !

Puis une lampe s'alluma sous son nez et une voix s'exclama :

« Tiens ! Tiens ! Voici un garçon bien curieux ! Que fais-tu au juste ici, mon ami ? Que cherches-tu ? Allons, réponds vite ! Sinon, gare à toi ! »

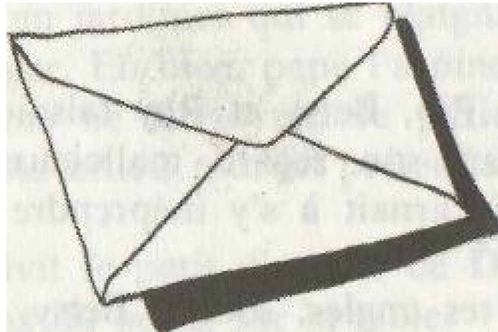
Fatty aperçut alors deux hommes... ceux-là mêmes qu'il n'aurait

pas voulu rencontrer. Dire qu'il ne les avait ni vus ni entendus ! Ou plutôt, si ! Les faibles bruits qu'il avait surpris précédemment devaient avoir été produits par eux ! Quel imbécile il avait été de s'être rassuré trop rapidement !

Fatty commença à hurler à pleins poumons :

« Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Au secours ! A l'aide !

— Tu peux t'égosiller ! Personne n'est là pour t'entendre ! assura l'un des deux hommes. Crie donc si cela t'amuse ! Je ne t'en empêcherai pas ! »





CHAPITRE XXI

RAY PASSE À L'ATTAQUE !

LE BANDIT se trompait, il y avait quelqu'un pour entendre Fatty!... Ray se tenait toujours à l'abri des buissons, grelottant sous le vent aigre, quand l'appel au secours de son camarade le fit brusquement sursauter. « Ça y est ! songea-t-il avec désespoir. Les bandits sont là et viennent d'attraper Fatty ! Que dois-je faire ? Si je vole à son aide, ces hommes me feront prisonnier moi aussi ! Oh ! Fatty, comment te délivrer ? »

Le pauvre Ray quitta les buissons protecteurs et s'approcha en tremblant de la porte de la cuisine. Un bruit de lutte lui parvint : Fatty tentait de se débarrasser de ses adversaires en leur ruant dans les tibias. Puis Ray entendit son ami hurler de douleur : sans doute l'un des hommes venait-il de le frapper !

« Lâchez-moi, espèces de brutes ! » criait Fatty.

Ray écoutait, affolé, se rendant bien compte qu'une intervention brutale de sa part aurait été inutile.

« Enfermons cet enragé dans le placard ! s'écria soudain l'un des hommes. Il se démène comme un diable. Donne-lui un bon coup sur la tête.

- Certainement pas ! répondit l'autre. C'est trop risqué. Contentons-nous de l'enfermer ! »

Ray entendit des bruits indiquant que l'on poussait Fatty dans le placard aux balais des Smith. Puis ce fut le silence. Enfin le premier des bandits reprit d'une voix haletante :

« Tant pis, ma foi ! Je l'ai frappé. Mais aussi, il me lançait de ces coups de pied... Le voilà hors de combat pour un bon bout de temps. Il ne bouge plus. Donne un tour de clef à la porte de ce placard et viens vite. Il nous faut retrouver ces pierres ! Nous savons qu'elles sont ici!»

Le cœur de Ray battait si fort que le jeune garçon avait l'impression que les bandits pouvaient l'entendre. Il comprit que ceux-ci recommençaient à fouiller la maison. Quant à Fatty, il avait cessé de se manifester. Ray commença à s'inquiéter sérieusement à son sujet.

« II faut à tout prix que j'aille chercher du secours ! se dit-il. Je vais courir jusqu'au portail et là j'arrêterai la première personne qui viendra à passer. »

II se précipita donc à la grille et attendit un moment, frissonnant de froid et de peur sous la neige qui continuait à tomber. Soudain, à son grand soulagement, il avisa une silhouette masculine qui approchait. Il s'avança vivement à la rencontre de l'homme.

« S'il vous plaît, monsieur, demanda-t-il d'une voix pressante. Deux individus se sont emparés d'un ami à moi. Ils l'ont frappé et enfermé dans un placard de cette villa. Voulez-vous m'aider à le délivrer ?

— Mais... mais..., bégaya le passant effaré. C'est une affaire qui regarde la police ! »

C'était un petit homme maigre, qui ressemblait à un lapin. Au mot de « police », Ray songea à son oncle et protesta :

« Non, non ! Je ne veux pas prévenir la police !

— C'est pourtant la solution la plus sage ! affirma le petit homme. Je vais téléphoner de ce pas ! »

II s'éloigna en courant, laissant Ray désespéré sur le bord du chemin. La dernière personne qu'il eût voulu voir mêlée à cette histoire, c'était bien son oncle !

Le pauvre garçon revint en courant à la villa et regarda avec précaution par la fenêtre de la cuisine. Les bandits étaient en train de fouiller la chambre des Smith. Du grand placard où était enfermé Fatty ne sortait aucun son'.

Ray se demanda s'il aurait le courage de pénétrer dans la cuisine et de délivrer son camarade. Non ! Il n'osait pas. Et puis, si Fatty était inconscient, comment le sortir de là sans faire de bruit ?

« Décidément, songea Ray navré, je ne suis bon à rien dans les circonstances tragiques. Je n'ai aucune idée. A ma place, il y a longtemps que Fatty aurait trouvé une solution ! »

Soudain, le jeune garçon tressaillit. Quelque chose venait de lui frôler la jambe ! Et maintenant, une langue chaude lui léchait la main.

«Oh! C'est toi, Foxy ! Chut... N'aboie pas!... Je voudrais bien savoir comment tu as réussi à t'échapper ? »

Foxy remua la queue. Il savait très bien, lui, comment il s'était sauvé. Il avait sauté sur la commode de Fatty et trouvé la petite fenêtre de la remise ouverte. Il s'était débrouillé pour se faufiler par l'ouverture et hop ! d'un bond il avait atterri dans la neige. Ensuite, le nez au sol, il avait suivi la trace de Fatty et de Ray jusqu'aux *Cèdres* !

En arrivant, cependant, Foxy avait flairé des ennuis. Aussi, avant même la recommandation de Ray, il s'était gardé d'aboyer. C'était un vrai chien de Détective ! Il posa ses pattes de devant contre les genoux de Ray et poussa un très faible gémissement, comme pour demander : « Que se passe-t-il ? Où est mon maître ? »

Au même instant, Foxy entendit les hommes à l'intérieur de la maison. Ses oreilles se dressèrent aussitôt. Il courut à la porte de la cuisine.





Au même instant Foxy entendit les hommes à l'intérieur de la maison.

Il sentit l'odeur de Fatty mais ne l'aperçut pas. Où donc était Fatty ? Que lui était-il arrivé ?

Foxy fila vers le placard et se mit à gratter à la porte. Il était certain que Fatty se trouvait derrière.

Les bandits entendirent Foxy. Ils sortirent de la chambre et le virent. Mais Foxy les vit aussi... et se jeta sur eux !

Un coup de dent au mollet d'un des bandits ! Un autre coup de dent à la main du second ! Furieux, les deux hommes cherchèrent à frapper le petit chien qui, comme possédé du démon, bondissait autour d'eux en aboyant, sans se priver de mordre chaque fois qu'il le pouvait.

A la fin, l'un des hommes estima prudent de battre en retraite du côté du hall. Son compagnon le suivit. Foxy se précipita comme une flèche à leurs trousses et franchit la porte à son tour. Ray entendit le trio grimper à toute allure l'escalier principal. La place était libre ! Ray en aurait pleuré de soulagement. Mais ce n'était pas le moment de lambiner !

Le jeune Groddy courut au placard et en tourna la clef.

« Fatty ! Vite ! Sors de là ! » cria-t-il en ouvrant la porte.

Fatty était étendu sur le dos au milieu d'un aimable fouillis de pelles, de seaux, de casseroles et de balais... Il leva sur Ray un regard éteint.

— Ray ! murmura-t-il d'une voix faible. Qu'est-ce.. .qu'il.. .y a ?

— Oh ! Fatty ! Tu as une énorme bosse sur la tête ! Mais, vite ! Il faut sortir d'ici. Peux-tu te tenir debout ? Je vais t'aider ! Dépêchons-nous. Le temps presse ! »

Fatty se releva avec difficulté. Il était évident que le coup reçu l'avait étourdi. Appuyé sur Ray, il parvint cependant à sortir. Dehors, l'air froid lui fit du bien.

« C'est égal, murmura le chef des Détectives. J'ai les jambes en coton ! Laisse-moi m'asseoir un instant, mon vieux ! Dis-moi, que s'est-il passé au juste?... Au fait, comment es-tu ici, Ray?... Et n'est-ce pas Foxy que j'entends aboyer ?

- Fatty, cesse de te poser des questions et récupère ! Tiens, assieds-toi derrière ce buisson... Là, parfait!... Ce cher Foxy est en train de donner la chasse aux bandits qui t'ont frappé.

Reste ici une minute tandis que je vais voir ce qu'il devient ! »

Ray se dirigea avec précaution vers la cuisine. Mais, avant d'en avoir franchi le seuil, il aperçut une lueur au coin de la maison. Qui donc débouchait de l'allée, une lampe à la main ? Soudain, une voix furieuse l'interpella :

« Rray ! Que fais-tu là ? Un homme m'a téléphoné pourr me signaler qu'un garrçon rréclamait de l'aide. Rray, si tu es en trrain de me jouer un tourr, tu t'en rrepentirras... »

C'était Cirrculez ! Il sauta à bas de son vélo dont Ray avait pris la lanterne pour une lampe de poche et se précipita vers son neveu. Terrifié, Ray se réfugia dans la cuisine. Son oncle l'y suivit, convaincu que le jeune garçon se moquait de lui.

C'est alors que Foxy fit une apparition très spectaculaire. De loin, il avait reconnu la voix de son vieil ennemi. Abandonnant les bandits, il arriva à toutes pattes, bondit sur le policeman et, plein d'enthousiasme, s'attaqua sur-le-champ à ses mollets rebondis.

« Quoi ! hurla Cirrculez. Ce chien est là lui aussi ! Qu'est-ce que cette histoirre ? Allez ! couché, sale bête ! Couché, te dis-je ! Rray ! Fais-le parrtirr ou je te tirrerrai les orreilles de belle ma-nièrre ! Va-t'en, sale cabot ! »

Foxy faisait le sourd. Il ne s'était jamais autant amusé de sa vie. Jamais non plus il n'aurait osé rêver d'un aussi merveilleux concours de circonstances. Fatty n'était pas là pour le rappeler à l'ordre ! Personne pour l'empêcher de mordre à sa guise son vieil ennemi ! C'était presque trop beau pour être vrai !

Le petit fox s'en donna à cœur joie de poursuivre le gros policeman tout autour de la cuisine. Il finit par le pousser dans le placard aux balais où Cirrculez furieux trébucha sur un seau et s'effondra parmi ces mêmes pelles et ces mêmes balais qui avaient servi de décor à Fatty prisonnier.

Ce fut l'instant précis que les deux bandits, attirés par le vacarme, choisirent pour risquer un regard dans la cuisine. Ray les vit approcher et se fit tout petit dans un coin, formant des vœux pour passer inaperçu. L'un des hommes alla droit au placard, y jeta un bref coup d'œil, reconnut l'uniforme du policeman et distingua Foxy sur sa victime.

« Attention ! La police ! » cria-t-il d'une voix affolée.

Et, sans plus réfléchir, il referma la porte du placard et tourna la clef dans la serrure.

« Je n'y comprends rien, dit-il alors à son complice. Nous voici débarrassés du chien et du policeman mais où est passé le gamin que nous avons enfermé tout à l'heure ?

— Il doit se trouver sous le policeman, répliqua l'autre bandit après avoir regardé par-dessus l'épaule de son compagnon. Sapristi ! Quelle soirée ! Est-ce que nous continuons nos recherches ?

— Non. Rentrons à *Kuntan.* Ce sale chien m'a sérieusement mordu. Je veux désinfecter les plaies... Oh ! j'aurais dû le tuer !

— Le policeman, le chien et le garçon se tiendront compagnie jusqu'à demain matin... Oh ! Qui est celui-ci ? »

Les bandits venaient de découvrir Ray, recroquevillé dans son coin... Ray se conduisit alors de façon tout à fait remarquable. Il se redressa et, d'un revers de main, fit dégringoler toute une rangée de récipients métalliques qui se trouvaient sur une étagère au-dessus de lui. Les pots et les bouilloires tombèrent à terre avec tant de fracas que les bandits sursautèrent. Alors, Ray bondit, les bras levés et les ongles griffant l'air, en hurlant d'une voix sinistre :

« J'arrive F J'arrive ! Me voici ! »

Puis, grinçant des dents, écumant, roulant des yeux fous, il s'avança lentement vers les bandits pétrifiés. Et soudain, ceux-ci furent pris de peur. C'en était trop pour eux ! Quelle nuit ! Ces gamins qui sortaient de nulle part ! Ce policeman surgi ils ne savaient d'où, ce chien diabolique, et maintenant cette créature qui ressemblait à un fou dangereux ! Oui, c'en était trop pour eux ! Frappés de panique, ils se précipitèrent dans la cour. Ray bondit à leur suite en hurlant pour précipiter leur défaite. Il assista alors à un spectacle inespéré.

Dans leur hâte à fuir, les bandits trébuchèrent sur la grille de la cave à charbon, que Fatty avait omis de remettre en place. Ils tombèrent dans la cave en hurlant. Une fois au fond du 'trou, ils se mirent à crier d'une voix coléreuse.



« Quelle idée de t'être accroché à moi ? Tu m'as entraîné à ta suite !

— Ça nous apprendra aussi à perdre la tête. Remontons et voyons les choses lucidement ! »

Ray les entendit tâtonner en direction du petit escalier raide. Il n'y avait pas de temps à perdre. C'était le moment où jamais d'intervenir efficacement... Le jeune Groddy se rua sur la grille, la remit vivement en place et la coinça avec une barre de fer. Puis il regarda à travers les barreaux à la lueur de sa lampe de poche. Le visage effrayé des bandits lui apparut. C'était une vue bien réjouissante.

« Vous resterez là jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher ! annonça-t-il ironiquement. Je vous souhaite une bonne nuit ! »

Les hommes lui répondirent par un flot d'injures et de menaces. Ni les unes ni les autres ne troublèrent Ray. Il était bien trop fier d'avoir capturé les bandits et se sentait le plus heureux garçon du monde.

Quelle nuit ! Oui, en vérité, quelle nuit !



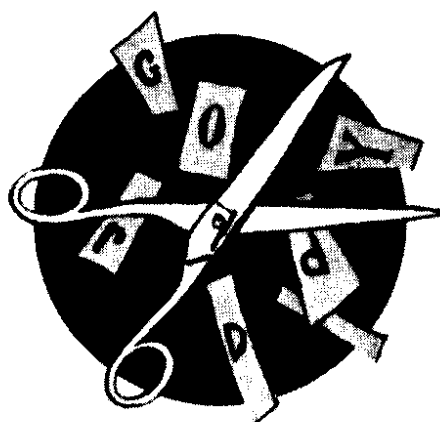
« Saperlipopette ! songeait le brave Ray en se hâtant de rejoindre Fatty. Voilà les deux bandits prisonniers dans la cave tandis que mon oncle et Foxy sont enfermés dans le placard aux balais. Quelle étrange situation ! Si seulement Fatty allait mieux ! »

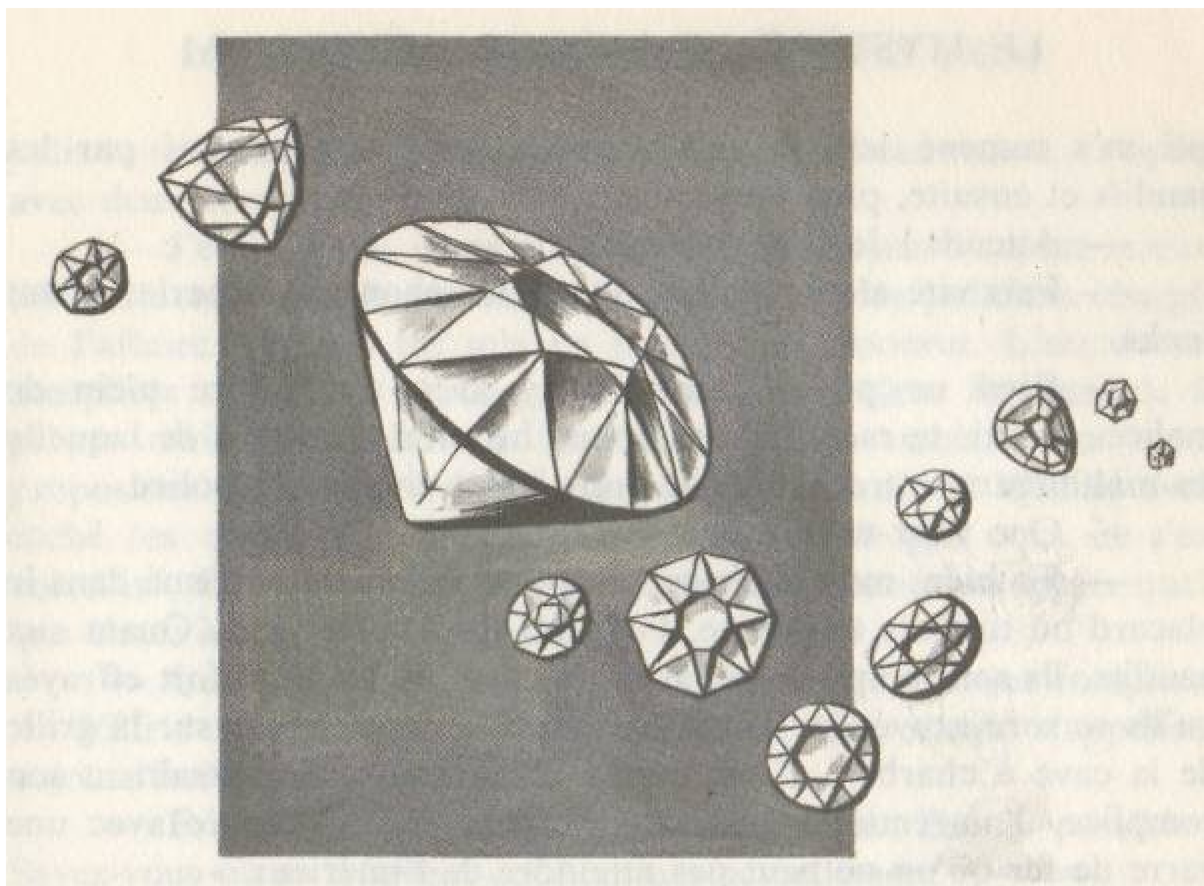
Oui, Fatty allait mieux ! Ray le trouva debout et prêt à se remettre à l'action. Il avait perçu les échos de la bagarre tout en ignorant, bien entendu, ce qui se passait.

« Me voilà, Fatty ! annonça Ray. Tu tiens sur tes jambes ?... Bon ! Viens, je vais te raccompagner chez toi. Appuie-toi sur mon bras... Non, ne me pose pas de questions maintenant. Tu seras tout à fait bien demain et tu pourras m'interroger à ta guise. »

Fatty dut reconnaître qu'il se sentait moins fringant qu'il ne l'aurait désiré. Sa tête le faisait beaucoup souffrir, et ses idées manquaient encore de clarté. Il suivit donc le conseil de son camarade et se décida à rentrer chez lui. Brave Ray ! Il lui expliquerait tout le lendemain ! En attendant, le chef des Détectives espérait qu'une bonne nuit de sommeil le remettrait d'aplomb.

Quant à Ray, il fit en silence le chemin du retour. Il songeait avec satisfaction que le placard des Smith était bien ventilé et que son oncle et Foxy ne manqueraient pas d'air. Cela le dispensait de délivrer le gros policeman avant le lendemain. D'ici là..., lui aussi méritait bien une bonne nuit de repos !





CHAPITRE XXII

« LES CEDRES » LIVRENT LEUR SECRET

RAY passa la nuit dans la chambre même de Fatty, tout habillé, au creux d'un fauteuil. Il désirait veiller sur le sommeil de son camarade mais s'endormit très vite. Quant à Fatty, il ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain. Quand le chef des Détectives s'éveilla, vers les sept heures et demie, il fut très étonné de voir Ray dormant à son chevet. Ses souvenirs, concernant les événements de la veille, étaient des plus confus.

« Hé, Ray ! Debout, mon vieux !

— Oh ! Fatty, s'écria Ray en ouvrant les yeux et en bondissant auprès de son ami. Comment va ta bosse ce matin ? Et comment te sens-tu ?

— Pas mal du tout. Mais qu'est-il arrivé la nuit dernière ?

Et qui m'a ramené ici ? Je me rappelle avoir été attaqué par les bandits et ensuite, plus rien.

— Attends ! Je vais t'expliquer !

— Fais vite alors ! Il faut que je téléphone au superintendant Jenks.

— Rien ne presse, assura Ray avec un sourire plein de malice. Je vais te raconter une bonne histoire... à la fin de laquelle les malfaiteurs se trouvent tout prêts à être livrés à la police.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, mon oncle se trouve actuellement enfermé dans le placard où tu étais toi-même. Foxy lui tient compagnie. Quant aux bandits, ils sont emprisonnés dans la cave. Je les ai si fort effrayés qu'ils se sont sauvés en courant. L'un d'eux a trébuché sur la grille de la cave à charbon. Il est tombé dans la cave en entraînant son complice. J'ai remis la grille en place et je l'ai coincée avec une barre de fer qu'on ne peut pas atteindre de l'intérieur. »

Ray entra ensuite dans les détails. Fatty l'écoutait, stupéfait.

« Ainsi, dit-il quand son camarade eut terminé, tu m'as suivi pour me protéger. Comment te remercier, mon vieux ! Je m'étais fourré dans un sacré pétrin et tu m'en as tiré. Tu t'es comporté magnifiquement, Ray !

- Il me semble, reconnut Ray avec modestie. Au début, j'avais peur. Et puis, tout d'un coup, ma peur s'est envolée et c'est moi qui ai flanqué une belle frousse aux bandits. »

Ray se mit à rire en évoquant les deux bandits terrorisés par son attitude de « fou dangereux ».

« Tu devrais écrire un poème sur ton aventure, déclara Fatty en se levant. En attendant, nous allons avoir pas mal de besogne à faire ce matin, mon vieux. Quand je pense à Cirrculez enfermé dans son placard ! Il est certainement dans une rage folle. »

Dès que Fatty fut prêt, il commença par téléphoner au commissariat de la ville voisine. Par chance, Jenks était de retour !

« Vous m'appelez de bien bonne heure, Frederick, dit la voix un peu sèche du superintendant. Que se passe-t-il ?

— Beaucoup de choses, monsieur, répondit Fatty. Vous rappelez-vous cette histoire de vol de diamants dont Wilfrid Ganter fut

jadis le triste héros ? Il habitait *Les Lierres,* à Peterswood, et opéra avec deux complices.

— J'étais jeune alors mais je m'en souviens d'autant mieux, déclara Jenks, que je me trouvais au nombre des policiers chargés de l'affaire. Wilfrid fut mis en prison et y mourut. L'un de ses complices s'enfuit à l'étranger. Le troisième voleur fit aussi de la prison mais fut libéré au bout de quelques mois. Nous nous proposions de le tenir à l'œil, espérant qu'il savait où Wilfrid avait caché les diamants, mais il a été plus malin que nous et s'est volatilisé. C'est une affaire déjà ancienne. Auriez-vous appris quelque chose à son sujet, Frederick ?

- Quantité de choses, même, monsieur ! Les deux complices de Wilfrid sont revenus à Peterswood, aux *Lierres,* qui s'appellent aujourd'hui *Les Cèdres,* et...

— Frederick ! s'exclama Jenks stupéfait. Est-ce possible ? Savez-vous où se trouvent ces hommes actuellement ?

- Dans la cave à charbon des *Cèdres,* répondit Fatty en riant. Ils y sont prisonniers. Et vous serez sans doute surpris d'apprendre que cette double capture est l'œuvre de Raymond Groddy... le neveu de M. Groddy.

— Dieu tout-puissant ! s'exclama Jenks au bout du fil. Et Groddy... était-il sur la piste lui aussi ?

— Au début, oui. Mais il a abandonné à moitié parcours. En ce moment même il est enfermé dans un placard à balais aux *Cèdres,* avec Foxy ! Il y a passé la nuit ! »

Un silence consterné suivit cette déclaration. Puis la voix du superintendant s'éleva de nouveau :

« J'espère qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie de mauvais goût, Frederick ?

— Pas le moins du monde, monsieur. Pouvez-vous venir ? Nous pourrions aller aux *Cèdres* où vous verriez vous-même les personnes qui s'y trouvent prisonnières d'une manière ou d'une autre...

- Très bien ! Je serai là-bas dans vingt minutes avec quelques-uns de mes hommes ! décida brusquement le superintendant. Rendez-vous sur place, Frederick. J'ai encore peine à croire tout ce que vous m'avez dit ! »

Fatty raccrocha le combiné et se tourna vers Ray qui avait écouté la conversation avec intérêt.

« Téléphone aux autres, Ray ! Dis-leur de se rendre sur-le-champ aux *Cèdres* ! Tant pis si nous les dérangeons au milieu du petit déjeuner ! Moi, je vais chercher des biscuits pour le cher vieux Foxy qui doit mourir de faim... s'il n'a pas dévoré Cirrculez pendant la nuit!»

Un quart d'heure plus tard, Larry, Daisy, Pip, Betsy et Ray remontaient l'allée des *Cèdres.* Tous étaient dans un état de joyeuse surexcitation. Fatty était déjà là, qui les attendait. Cinq minutes plus tard, les enfants virent arriver deux voitures de police. Jenks mit pied à terre après avoir dit quelques mots à ses hommes. Puis il se dirigea vers les Détectives. On ne perdit pas de temps en salutations.

« Vite ! ordonna Jenks en prenant Fatty par l'épaule. Droit au but. Montrez-moi le chemin !

— Peut-être ferions-nous mieux de commencer par délivrer le pauvre M. Groddy, suggéra Fatty. Et Foxy par la même occasion. Je crains que M. Groddy ne soit dans une belle rage, monsieur.

— Peu importe ! Allons ! »

La petite troupe franchit le seuil de la cuisine. Un aboiement sonore retentit derrière la porte fermée du placard. Fatty ouvrit cette porte. Foxy, fou de joie, se précipita sur son maître. Comme c'était bon de retrouver Fatty et d'être libre à nouveau !

« Du calme, Foxy ! Du calme, mon toutou !... »

Fatty s'interrompit net en voyant Cirrculez surgir à son tour du placard. On eût dit le policeman sur le point d'éclater de rage. Il s'avança droit sur Fatty.

« Vous êtes au fond de cette histoirre ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Espèce de vaurrien ! Et toi, Rray, tu m'as attirré ici exprrès au milieu de la nuit et... oh... heu... bonjourr, monsieur, ajouta-t-il en apercevant soudain le superintendant. Je ne vous avais pas vu, excusez-moi ! J'ai un rrapporrt à vous fairre contrre ce Frrederrick Trrotteville. Il met toujourrs des bâtons dans la rroue de la Loi, si vous m'autorrisez à m'exprrimer ainsi. Je venais

de mettrre le point final à une affairre et il a prrétendu qu'elle n'était pas terrminée et il y a fourrré son nez et...

— En voilà assez pour le moment, coupa Jenks. Où se trouvent les hommes dont vous m'avez parlé, Frederick ? »

Cirrculez parut étonné. Des hommes ? Quels hommes ? Machinalement, le policeman emboîta le pas à Jenks et aux autres qui passaient dans la cour. Une voix monta de la cave à charbon :

« Sortez-nous de là. Mon camarade a une cheville foulée. Nous nous rendons ! »

M. Groddy considéra d'un air ahuri la grille qu'un policier était en train de déplacer. Jenks cria aux bandits :

« Montez ! Nous avons quelques questions à vous poser ! Nous n'ignorons pas que vous avez été impliqués dans une affaire de vol de diamants autrefois ! »

II fallut aider les hommes à remonter car, au cours de leurs efforts nocturnes pour s'évader, ils avaient achevé de démolir l'escalier de bois vermoulu. Cirrculez surveilla l'opération avec des yeux ronds. Que signifiait cette histoire ?



« Nous pouvons tout expliquer ! déclara l'un des bandits. Vous ne pourrez rien retenir contre nous. Nous étions seulement venus visiter notre future demeure...

— En pleine nuit ? C'est assez suspect.

— Pas du tout, osa déclarer M. Groddy. Cette affairre est simple au contrrairre. Ces messieurs m'ont fait savoirr parr... heu... quelques messages, qu'un ancien voleurr habitait ici avec mission de garrder la villa. Quelle dérrision ! Alorrs, je suis interrvenu et... »

Fatty lui coupa la parole.

« Monsieur, dit-il à Jenks, si vous désirez entendre mes explications... nous pourrions rentrer dans la cuisine ?

— Bien sûr ! »

Le superintendant, les enfants et Groddy, laissant les bandits aux mains des hommes de Jenks, s'installèrent dans la cuisine. Fatty s'adressa à Jenks.

« Vous n'ignorez rien de ce vol de diamants, commença le chef des Détectives. Quand les deux individus que vous venez de sortir de la cave se sont retrouvés, l'un venant de l'étranger et l'autre sortant de prison, ils ont décidé de remettre la main sur les pierres cachées par Wilfrid. Ils savaient le trésor dissimulé aux *Cèdres* et ont découvert avec consternation que la villa possédait des gardiens. Cette présence inopportune leur interdisait toute recherche. Ils ont alors appris que Smith, le gardien, avait un secret dans sa vie : il s'était jadis rendu coupable d'indélicatesse...

— C'est pourr cela que j'ai fait parrtirr ces Smith d'ici ! s'écria Cirrculez. Ils n'étaient pas dignes de confiance.

— Du calme, Groddy ! ordonna sèchement le superintendant. Continuez, Frederick.

— Eh bien, ainsi que M. Groddy vient de le dire, il a chassé les gardiens, laissant ainsi le champ libre aux voleurs. C'était tout ce que ceux-ci désiraient ! Mais nous, les Détectives, nous n'avions pas lâché l'affaire. Nous étions au courant des messages adressés à M. Groddy et nous avions deviné que les deux bandits étaient à la recherche des diamants de Wilfrid. A notre tour, nous avons cherché les pierres.

— Pouah ! jeta M. Groddy d'un ton de dégoût.

— Nous ne les avons pas trouvées. Mais hier soir, à une heure tardive, je suis revenu ici. Les bandits ont eu la même idée que moi. Bref, en remettant à plus tard les détails de l'histoire, Ray ici présent a réussi à emprisonner les voleurs dans la cave à charbon, à me sortir du placard où les bandits m'avaient enfermé et...

— Mais comment se fait-il que M. Groddy ait été retrouvé dans ce même placard ? demanda Jenks en regardant Ray d'un œil vaguement soupçonneux.

— Ce n'est pas moi qui l'y ai enfermé ! protesta aussitôt le jeune garçon. Ce sont les bandits !

— Et ces mêmes bandits vous ont-ils mis sur la voie des diamants, d'une manière ou d'une autre ? demanda encore Jenks en se tournant vers Fatty.

— Non, monsieur, en aucune façon ! » répondit le chef des Détectives.

Tout le monde soupira. Les diamants étaient bien perdus, en fin de compte !

« Bien entendu, ajouta le superintendant à tout hasard, vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où ils pourraient se trouver ? »

Un éclair malicieux passa dans les yeux de Fatty.

« Ma foi, si, monsieur ! Je crois avoir découvert leur cachette encore que je ne les aie pas vus ! »

Cette déclaration fit sensation ! Groddy et les enfants dévisagèrent Fatty bouche bée. Le superintendant se leva d'un bond.

« Vous savez où les diamants sont cachés ! s'écria-t-il.

— Je crois du moins le savoir, répondit modestement le chef des Détectives. Si j'étais plombier je pourrais vous fixer immédiatement.

— Plombier ? Que voulez-vous dire ? Allons, Frederick, cessez de nous faire languir ! Expliquez-vous clairement !

— Si vous voulez me suivre dans la salle de bain, monsieur... »

La petite troupe s'entassa dans la pièce. Fatty tapota le tuyau qui fuyait toujours à l'endroit du joint relâché.

« Je crois que Wilfrid a fourré les pierres dans ce tuyau, déclara-t-il. Mme Smith s'était plainte que le débit de l'eau froide était maigre. Et quand j'ai examiné ce conduit, je me suis aperçu que le raccord, à l'endroit du joint, n'était pas l'œuvre d'un professionnel. Il m'a ensuite suffi d'additionner deux et deux, monsieur ! Je suis certain que les diamants se trouvent dans cette cachette originale !

— Des diamants dans un tuyau d'eau ! s'écria Cirrculez. Quelle absurrdité ! »

Mais Jenks ne l'écoutait pas. Il ordonna à l'un des policiers de fermer le robinet d'arrêt puis de venir les rejoindre avec une caisse à outils. Quand le policier fut de retour, le superintendant désigna le tuyau :

« Coupez ce conduit, s'il vous plaît, juste à côté de ce joint qui fuit. »

Le policier s'acquitta habilement de sa besogne. Une petite quantité d'eau qui stagnait encore dans le tuyau s'écoula… entraînant des petites pierres brillantes avec elle. Fatty les ramassa et les tendit à Jenks.

« Sapristi ! Ce sont bien des diamants ! Le tuyau doit en être bourré. Coupez à un autre endroit, sergent ! »

Le policier obéit... Fatty avait deviné juste. Wilfrid Ganter avait caché le produit de son vol dans le tuyau d'où l'on sortit encore une quantité surprenante de diamants de différentes tailles et de la plus belle eau.

« Sergent, ordonna encore Jenks, fouillez le tuyau tout entier. Il doit y en avoir d'autres ! Frederick, vous méritez vraiment une médaille ! Vous avez fait là du bon travail. C'est bien votre avis, Groddy ? »

Mais Cirrculez ne répondit pas. Il était apparemment très occupé à se moucher. Il ne tenait pas du tout à faire l'éloge de Fatty. Il en avait par-dessus la tête de Fatty ! Et aussi de Ray ! Tout ce qu'il souhaitait, c'était rentrer chez lui et boire une grande tasse de bon thé brûlant !

« Je reviendrai un peu plus tard pour prendre note de votre déclaration, Frederick ! dit le superintendant en posant une main

amicale sur l'épaule de Fatty. Pour l'instant, je dois interroger ces deux bandits. Encore toutes mes félicitations... Au fait, à votre place, je soignerais cette grosse bosse, là, sur votre tête... Je présume que c'est l'un des hommes qui vous a frappé ?

— Oui, monsieur. Mais peu importe ! Je me sens très dispos. C'est égal, quelle nuit nous avons vécue, Ray et moi ! Il en a fait encore plus que moi !

— Mes félicitations, Ray, dit le superintendant en souriant au jeune Groddy. Il y a de l'étoffe de détective en toi, mon garçon. »

Ray rougit de joie.

« Plus tard, déclara-t-il, j'ai bien l'intention d'entrer dans la police!

— Pouah ! » laissa échapper Cirrculez, vexé de voir son neveu à l'honneur alors qu'on faisait si peu cas de lui.

Il prit le chemin de sa demeure tandis que Jenks et ses hommes, qui encadraient les prisonniers, repartaient en voiture après avoir aimablement dit au revoir aux enfants.

Les Détectives et Ray se retrouvèrent seuls.



« Je vous invite tous à venir déjeuner à la maison, dit Fatty. Maman ne va pas être contente de me voir avec cette grosse bosse mais elle se calmera quand nous lui raconterons la fin de l'aventure. Ray... est-ce que ce mystère t'a plu ?

— Je pense bien, Fatty. C'est l'un des plus sensationnels que je t'aie jamais aidé à débrouiller. Je me suis joliment amusé, tu sais ! Au fait... j'ai toujours en poche l'argent que mon oncle m'a donné. Je vous offre des glaces à tous !

— Tu es chic ! » dit Fatty en lui donnant une tape dans le dos.

Les autres approuvèrent en chœur.

Puis la petite troupe s'éloigna des *Cèdres* en pédalant avec entrain.

